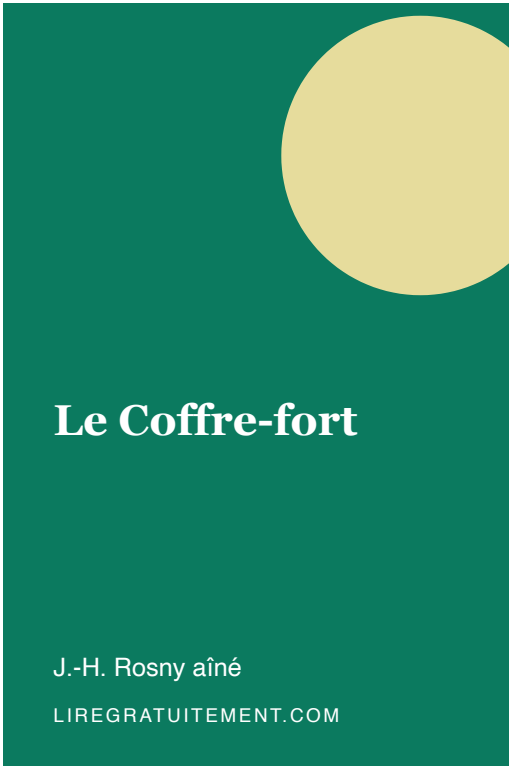


Le Coffre-fort (Rosny aîné)

J.-H. Rosny aîné

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le Coffre-fort

Jacques vit Louise sur la terrasse. La brise enveloppait la jeune fille et lui donnait une vie plus fluide, une vie de nuage et de fontaine. Sa robe blanche déferlait ; les cheveux de poix, à chaque coup de vent, jetaient une lueur violette. C'était une image berbère, presque sauvage, d'une grâce désordonnée et tout à fait passionnante, avec les yeux d'une fille d'Irlande, deux flammes d'aigue-marine, qui bleuissaient dans les pénombres. Jacques Vérane l'aimait. Il la connaissait âpre, violente, et d'une fidélité sans bornes, plutôt capable d'un crime que d'une trahison. Elle gardait son mystère, mystère de vierge aventureuse qui se méfie de d'amour, des circonstances et des hommes.

Elle le regarda avec anxiété ; il admirait ce teint d'Estramadure, magnifiquement pâle, ces lèvres lumineuses, et défaillait de tendresse. Elle lui tendit la main, cette petite main avait la fièvre :

— Il est inquiet… il a besoin de vous ! dit-elle d'une voix trouble.

Elle parlait de son père, Gérard Vérane, oncle de Jacques, homme excentrique, souvent maniaque, parfois génial. Et elle mena son cousin jusqu'à la véranda où Gérard attendait. Il ressemblait à sa fille — même teint, mêmes cheveux de ténèbres, et les yeux plus clairs, variables, étincelants, un peu fous. Il menait une vie frénétique entre les quatre murs de son laboratoire, une vie de chasseur d'atomes et de traqueur d'énergies. Il s'était

ruiné : hors deux ou trois découvertes médiocres, il n'avait à son actif que des échappées, curieuses, mais fragmentaires, sur le monde invisible, Comme beaucoup de nos contemporains, il cherchait la transmutation des corps…

Il accueillit Jacques avec un mélange de méfiance et d'affection. Après quelques propos vagues, il dit avec une brusquerie qui lui était naturelle :

— Allons au fait. Peux-tu me procurer vingt mille francs ?

Jacques le regarda avec consternation.

— Je n'ai que ma rente viagère de sept mille francs — incessible et insaisissable.

— Personne ne te prêterait ?

— Je pourrais, après de fabuleuses démarches, réunir cent louis.

L'oncle se mit à marcher de long en large. Une impatience terrible crispait ses lèvres ; par intervalles, il les mordait à pleines dents ; elles saignèrent.

— Alors, je ne vois que ton oncle Alexandre — mon frère ! criat-il avec rage. Moi, il ne me prêterait pas un sou, fût-ce pour me sauver de l'échafaud. Plutôt donnerait-il une gratification au bourreau. Il ne m'a pas pardonné, il ne me pardonnera jamais le mal que je ne lui ai pas fait. Mais toi, enfin, tu es son héritier, et unique, car il déshéritera Louise. Dans une circonstance épouvantable, il interviendrait en ta faveur.

— Croyez-vous ? fit tristement Jacques.

Ils se regardèrent. Ils s'aimaient beaucoup.

Gérard Vérane avait un grand charme ; les plus beaux souvenirs de Jacques s'élevèrent dans cette véranda.

— Écoute, reprit l'oncle d'une voix rauque… c'est une question de vie ou de mort… Il me faut ces vingt mille francs avant dix jours. Si je ne les ai pas, c'est la fin. Tu me connais, je ne parle pas pour ne rien dire.

Il pencha la tête, rêveur et tragique, puis :

— Je rembourserai avant trois mois… je touche au but… c'est la fortune !

Ses yeux luisaient comme des yeux de léopard ; mais Jacques n'avait aucune confiance : l'illusion était l'état normal de Gérard.

— J'ai mal fait ! dit-il soudain… Pourtant ce n'est pas ma faute… je ne pouvais pas savoir que ma dernière métairie ne valait plus que trente mille francs. Elle en valait jadis soixante. Alors… alors…

Il n'acheva pas : ses tempes étaient couvertes d'une rosée de honte et de douleur ; un sanglot bref déchira sa poitrine :

— Si je meurs, Louise est ruinée… Alors que la fortune est là, tout près. Et si je n'ai pas les vingt mille francs, il faut que je meure.

— J'essayerai ! fit Jacques.

Ils se turent. On voyait Louise au bout de la terrasse : Jacques sentait passer dans son âme un peu de la frénésie qui était dans l'âme de Vérane et de sa fille.

— Rien ne me coûtera pour réussir, appuya-t-il.

— Je le sais ! fit tendrement Vérane, qui le serra contre son cœur. Sauve-nous. Elle t'aimera !...

Jacques Vérane trouva son oncle Alexandre en train de faire une partie d'écarté avec le cocher Anselme, qui était aussi valet de chambre. L'oncle regagnait bon an mal an, à l'aide des cartes, des dominos et du jaquet, la moitié des gages de son domestique. Par surcroît, il bénéficiait des charmes épais d'Amélie, cuisinière, épouse d'Anselme. Le cocher l'ignorait, dénué de cette curiosité dont la source est dans la jalousie : il aimait d'abord le jeu, puis ses chevaux, puis Alexandre ; Amélie suivait, à bonne distance.

— Quel cyclone t'amène ? cria Alexandre. Attends une minute, le temps de brosser le cocher.

— J'en demande ! fit Anselme.

— Je joue d'autor ! ricana l'oncle, en abattant le roi de pique, qui était le roi d'atout. Je le marque !

Jacques considérait avec amertume cet oncle, dont des goûts ancillaires le désolaient déjà quand il était petit garçon. Vêtu d'une veste de pilou qui luisait aux coudes, l'air jovial et crapuleux, Alexandre fumait une pipe de bruyère et buvait un gros vin noir, aussi doux à son cœur que le vin homérique au cœur du grand Ajax ou du fort Diomède. Ses vices étaient économiques, quoiqu'ils l'entraînassent parfois à Aix-les-Bains et à Monte-Carlo, où son habileté ne pouvait guère servir : il avait essuyé quelques culottes.

— Roulé ! fit l'oncle en abattant un dernier et triomphant atout. Tu n'auras pas de revanche ce soir.

Il s'avança vers Jacques et lui donna une accolade où il mêlait une certaine cordialité à de la goguenardise.

— Tu me connais, vieux luron. Je me proposais d'aller te prendre à la diligence, et puis cette infernale partie m'a fait tout oublier. C'est vrai qu'elle a été ébouriffante… Et autrement ? Avec cette mine-là, pas d'inquiétudes pour le coffre.

Il parlait d'une voix rauque, triviale et affectueuse. Ses petits yeux noirs, des yeux de pie, épiaient fixement le grand garcon blond aux moustaches de Sicambre. C'était un vieil enfant vicieux et avare, qu'un salutaire esclavage aurait seul pu préserver de soi-même. Mais il n'y a plus d'esclavage.

— J'aurais voulu servir en Afrique, soupira-t-il. J'avais du goût pour la vie militaire, et j'aime l'aventure. Seulement, on aurait fini par me faire fusiller, j'ai l'indiscipline dans le sang !… Tu n'es pas venu nous voir pour des mirabelles ?

— Non ! répondit le sous-lieutenant, il s'agit de ma destinée…

— Ta destinée ! cria l'oncle. Vaste sujet, mon garçon. Tu vas d'abord te rafraîchir.

Un peu d'inquiétude plissait les paupières molles.

— Je suis sûr, grommela-t-il, qu'il s'agit de mariage ! Tu n'es pas louf ?… À vingt-quatre ans !

— Il ne s'agit pas de mariage.

— Oh ! oh ! fit Alexandre d'un air circonspect.

Par les fenêtres ouvertes, on voyait un site rude et incohérent, une sorte de savane entrecoupée de hêtres, de tilleuls, de chênes,

de broussailles. Un étang dévoré par les algues, les lentilles d'eau et les nénuphars, jetait des feux verdâtres. C'était l'été. Une douceur parfumée se mêlait à des odeurs amères.

— Qu'est-ce que tu prends ? demanda l'oncle. Il y a du thé, de l'eau-de-vie, du quetsch, du kirsch de mes cerises, du marc…

— Je prendrai du thé, fit Jacques avec résignation.

— L'oncle frappa sur un gong. La ronde Amélie parut et salua gaiement le jeune homme.

— Du thé et du pain noir, ordonna Alexandre avec précipitation.

Il observait le jeune homme sans en avoir l'air. En fait de choses importantes, il n'en connaissait qu'une seule : l'argent. Il aurait fait à pied la route de Paris à Marseille pour rendre un vrai service à Jacques… Mais l'argent !

Amélie apporta le thé et le pain noir. L'oncle coupa lui-même les tranches et y étendit du beurre, sans prodigalité.

— Un tiers de froment, deux tiers de seigle, déclara-t-il, c'est la perfection.

Il mordait à belles dents cette nourriture dont la saveur et le bon marché le charmaient également. Jacques gardait le silence. Il attendait que l'oncle voulût l'entendre, et l'oncle, qui le savait bien, se disait :

« Pas d'erreur, c'est de l'argent !… »

Si bien que, saisi d'impatience, il grommela :

— Vas-y !… Qu'est-ce que tu veux ?

— Ma vie dépend de vingt mille francs, fit résolument le jeune homme.

L'oncle devint pâle ; ses sourcils ne formaient plus qu'une seule bande noire.

— Vingt mille francs ! hurla-t-il… Sais-tu seulement ce que tu dis ? Est-ce que tu me prends pour une moule ?

— Mon oncle, répéta Jacques, ma vie en dépend…

— Mon garçon, répondit rudement Alexandre, la vie peut dépendre de quelques louis, jamais de vingt mille francs, qui représentent cent mille livres de pain ! Pour une fois, la première et la dernière, je te donnerai cinq cents francs — s'il le faut. Mais plutôt que de t'en donner vingt mille, je trancherais mon poing avec la hache à couper le bois.

L'oncle donna sur la table un coup qui fit danser les faïences, tandis que sur son front se creusaient les plis parallèles de l'avarice.

Jacques l'écoutait avec consternation. Il connaissait l'indomptable volonté d'Alexandre, lorsqu'il s'agissait d'argent. Mais il avait promis de tout tenter pour réussir, et il cria d'une voix tragique :

— Alors, vous ne donnerez pas vingt mille francs pour sauver mon existence ?

— L'oncle le regarda fixement. Puis, avec un rire gouailleur :

— Tu ne m'as même pas dit pourquoi tu as besoin de cette fortune.

— Je la dois.

— À qui ? Pourquoi ?

Pris au dépourvu, le jeune homme hésita, tandis que l'œil de pie fouillait chaque pli de son visage.

— À un ami… c'est une dette d'honneur.

Le rire sardonique reprit ; l'oncle cria péremptoirement :

— Tu mens… et tu mens comme une citrouille. Tu voudrais me faire accroire que tu as perdu mille louis au jeu. Je te connais ! Tu n'as pas perdu dix louis ! Et ce n'est pas même une histoire de femme…

Àchaque assertion de l'avare, des traits de Jacques « marquaient le coup ». L'œil de pie, agile et sagace, lisait à livre ouvert sur ce visage trop loyal.

— Je te vendrais au marché ! reprit la voix rauque. Cet argent n'est pas pour toi ! Et du moment qu'il n'est pas pour toi, il est pour le toqué, pour l'alchimiste, pour le funèbre alchimiste qui a ruiné mon bonheur !… Pas un patard ! Il crèverait de faim pendant mille ans, je ne lui jetterais pas une croûte de gruyère !

Jacques se taisait. La partie était perdue. Jamais Alexandre ne reviendrait sur sa parole.

— Tu ne m'as même pas démenti.

— Ce n'est pas pour l'oncle Gérard ! cria le jeune homme avec une véhémence soudaine.

— C'est pour un orphelinat ! Ne te frappe pas : le loufoque les aurait fondus dans ses cornues. Mange plutôt une tartine de cet

admirable méteil.

Un accablement profond recroquevillait Jacques. Il n'en voulait même pas à l'oncle. Il l'avait de tout temps considéré comme une sorte d'élément.

— Dans huit jours, tu n'y penseras plus ! affirma Alexandre. Et tu seras joliment content, quand on m'aura vissé dans la dernière boîte, de retrouver ces vingt mille balles, engraissées des intérêts des intérêts… Passes-tu quelques jours ici ?

— Je ne sais pas.

— Cette nuit du moins ?

Le jeune homme hésita. Mais il y a dans la déception une force d'inertie, qui est sans doute un vague reste d'espérance.

— Oui !

L'oncle eut un sourire de coin, avala sensuellement deux tartines de méteil, ralluma sa pipe de bruyère et dit :

— Je vais m'occuper de ton installation. Fais un tour dans le jardin. Pour le moment, ma compagnie nuirait à ton hygiène, et j'ai remarqué qu'il est salutaire de promener ses chagrins.

Il acheva sa tasse de thé d'un trait et partit à la recherche d'Amélie. Jacques demeura affalé pendant quelques minutes, puis il se rendit au jardin. Il l'aimait. Il y avait vécu de longs jours, à l'époque où l'aurore et le crépuscule semblent si loin l'un de l'autre. Chaque coin de cette savane broussailleuse avait eu part à ses désirs et à ses rêves.

Il tourna autour de l'étang vert, en proie à la fièvre des projets. Comme il avait de l'imagination, toutes espèces de chimères voletaient entre ses tempes.

— Je vendrais ma peau ! se disait-il, tandis que l'image de Louise se levait sur les eaux torpides.

Quand il eut fait le tour de toutes les combinaisons, une seule révéla quelque vague chance : le jeu. Aix n'était pas loin. Il savait qu'on y peut perdre et gagner de grosses sommes. Et il avait sur lui neuf cents francs.

— J'irai demain à Aix ! s'affirma-t-il.

Cette résolution lui rendit quelque force — car tout semblait préférable à l'inaction. Il vit ces salons du Casino et de la Villa des Fleurs où Alexandre l'avait parfois promené ; il se souvint d'un individu monstrueux qui demeurait assis devant les tables durant des heures entières — terreur ou joie de ses partenaires selon qu'il traversait des périodes de veine ou de déveine. Il revit un petit jeune homme saugrenu auprès duquel se pressaient deux rangs de vieilles femmes. Il jouait pour la première fois et justifiait la croyance vulgaire : dix fois le râteau du croupier poussa des jetons vers sa case…

Un flot de superstition envahit Jacques : il n'avait jamais joué au baccara !

— Qui sait ? qui sait ? chuchotait-il en suivant une allée herbeuse, où des ormes pourris, dévorés par les champignons, donnaient une ombre étique.

Une forme rythmique parut au tournant. Jacques reconnut la jeune Rose, nièce d'Amélie, qui vivait au château comme un ani-

mal familier. L'oncle tolérait qu'on la nourrît de pain noir et de légumes. En échange, elle faisait des courses et époussetait quelques meubles ; Amélie ne voulait pas la voir astreinte aux gros ouvrages.

— Je veux qu'elle garde ses jolies patoches !

— Rose courait les prairies, les collines et les boqueteaux comme une faunesse. Elle vivait solitaire ; il était inutile de chercher à la joindre. Elle avait des sens d'Arrapahoe, qui l'avertissaient de toute approche ; aucun garçon du pays n'était capable de la rattraper à la course. Les jours de pluie, elle montait dans un vaste grenier, plein de livres, de vieux journaux et de revues moisies : elle y nourrissait une imagination fervente.

Rose avait les cheveux clairs d'une Gauloise, des yeux de la couleur des scabieuses, une bouche qui s'entr'ouvrait comme une corolle de géranium. Elle s'immobilisa à la vue de Jacques, en arrêt comme une chevrette, puis s'avança en sa grâce de fée et de sauvagesse. Malgré sa douleur, il la trouva charmante.

— Bonjour ! fit-elle d'une voix qui ressemblait au bruit du vent dans les futaies.

Elle ajouta avec un sourire mélancolique :

— Vous avez du chagrin !

Il ne s'étonna pas. Elle était étrangement perspicace. Et ils marchèrent côte à côte, sans rien se dire, comme ils avaient fait souvent jadis — quand Rose n'était qu'une fillette.

La rivière les arrêta. Elle était large et si peu profonde que des enfants la traversaient à gué. Des blocs, qui étaient venus là aux

temps fabuleux, formaient des îles. En choisissant ceux qui n'étaient pas trop éloignés l'un de l'autre, Rose allait d'une rive à l'autre sans se mouiller.

— Vous aimiez tant la rivière ! remarqua la jeune fille.

— Je l'aime encore.

Il écouta le bruit frais des flots contre les rives. Par des après-midi semblables, il avait été le roi du monde. L'eau, les rocs, les aulnes, les peupliers, toute l'étendue verte, lui appartenaient. La jeune Rose, trempant ses pieds dans le courant, chantait des chansons venues du fond des siècles.

Ils s'assirent là, jusqu'à ce que les ombres des peupliers devinssent si longues qu'elles allaient rejoindre la colline. Par-ci, par-là, ils échangeaient un mot. Quand ils repartirent, la petite main de Rose se posa sur le bras de Jacques ; la voix mystérieuse murmura :

— Il ne faut pas être triste… tout s'arrange !

Et cette sympathie était douce au jeune homme.

Le dîner fut maussade. L'oncle dévora un brouet de pois secs et de lentilles, puis des pommes de terre au lard.

— Une partie de trictrac ? fit-il, lorsque la provende eut disparu.

— J'aimerais mieux pas, répondit le neveu, qui n'avait rien mangé.

— Tu boudes… tu as tort ! ricana Alexandre. J'ai agi pour ton bien. Je sais que tu m'accuses d'avarice, et moi je m'en vante : les

avares sont les sauveurs de la société. L'avarice est la base de toutes des grandes choses. Au surplus, j'en suis pour ce que j'ai dit. Veux-tu cinq cents francs ?

Jacques fit un geste de refus, mais il se ravisa aussitôt, songeant qu'il aurait plus de chances à Aix avec une somme plus importante.

— Je veux bien, soupira-t-il.

— On dirait que tu me fais une faveur, grogna aigrement l'oncle. Vingt-cinq louis, mon garçon, font vivre pendant un an une famille de la basse Bretagne et deux familles de la Calabre !

Il poussa une sorte de gémissement.

— Je vais les chercher.

Jacques demeura rêveur dans la salle à manger aux murs couleur de hareng saur où fumait une lampe des vieux âges.

— Voilà ! fit une voix enrouée.

— L'oncle reparaissait tenant cinq billets rances.

— Ta chambre est prête. Je me suis assuré qu'Amélie n'avait rien omis. Va te coucher. Tu n'es pas bon à autre chose ce soir…

La chambre était immense et inconfortable. Les souris tenaient leurs assises dans des cavernes creusées sous le plancher. Une grosse chandelle jetait une lueur jaune entrecoupée de fumerolles… Sur la carpette, devant le lit, quelque chose de brillant attira l'attention de Jacques. C'était une clef, d'une forme particulière, qu'il reconnut pour l'avoir vue souvent : la clef du coffre-fort !

Il la regarda d'abord avec indifférence ; puis, il devint pâle ; son cœur se mit à battre : il se tourna vers la porte, avec un long frémissement.

Au bout d'un moment, il se sentit moins fiévreux.

« C'est évidemment l'oncle qui a laissé choir la clef ! »

Un rapide soupçon le traversa, le soupçon d'un piège, qu'il rejeta à cause de son extrême absurdité : le coffre-fort était le tabernacle, ou plutôt le Saint des Saints. Alexandre n'eût pas supporté pendant dix minutes l'horrible pensée qu'un autre que lui-même détenait le pouvoir d'y fouiller.

Jacques se baissa pour ramasser la clef ; une force obscure l'empêcha d'achever son mouvement. Des visions le tourmentaient. Ce n'étaient pas des tentations, ce n'était que le sentiment de tous les possibles évoqués par le voisinage d'une fortune. Peut-être n'y avait-il qu'un geste à faire pour sauver Gérard. Le coffre-fort renfermait certainement des sommes très importantes : une soustraction avait chance de passer inaperçue pendant longtemps, Alexandre n'était pas un avare méthodique…

Jacques se passa la main sur le front, abasourdi. Il avait un tempérament de dupe, une honnêteté ingénue, aucun des instincts de rapine qu'on trouve chez tant de braves gens. Il ignorait l'attrait du fruit défendu. Pendant son enfance, il ne chipait ni friandises ni menus objets. Plus tard, il s'était jugé parfaitement heureux avec sa rente viagère.

Son étonnement ne dura que quelques secondes. La petite clef l'aurait laissé aussi indifférent qu'un caillou s'il ne s'était agi que de lui-même, mais la détresse de Gérard était comme une sorte

d'âme étrange qui se superposait à sa propre âme. Il ne songeait pas même à Louise, ou, du moins, elle n'avait pas d'effet actif sur son trouble — il était sûr de n'être préoccupé que de l'oncle…

La cloche de l'église toussota : il comptait machinalement, et il eut le geste d'un homme qui s'éveille en sursaut :

« Neuf heures ! »

Il ramassa la clef et se dirigea vers la porte. Toute équivoque avait disparu : il allait simplement remettre l'objet perdu à Alexandre. Au moment où il s'engageait dans le couloir, des voix se firent entendre : celle de l'oncle, celle d'Anselme et celle d'un inconnu.

L'inconnu disait :

— Pas de temps à perdre si vous voulez l'avoir !

— On vous suit, cria Anselme.

L'oncle grommelait des paroles confuses.

Avant que Jacques fût au bout du couloir, des pas retentirent, la porte d'entrée claqua. Le jeune homme ouvrit une fenêtre ovale près de laquelle il se trouvait et vit, au clair de lune, l'oncle, Anselme et l'homme qui se dirigeaient vers la grille.

Jacques eut quelque envie de les poursuivre, mais il ne voulait pas remettre la clef devant le cocher et l'inconnu ; il aurait fallu inventer des prétextes ; il n'en trouvait aucun.

« Tant pis ! se dit-il… Je la lui remettrai plus tard. »

Alors, d'une manière subite et impressionnante, la silhouette de Gérard se profila dans la pénombre, telle qu'elle était apparue,

le matin, dans la véranda des Églantines. Une pitié brûlante fit battre le cœur de Jacques. Il ne douta pas que si on ne lui procurait pas les vingt mille francs, l'oncle se tuerait… Une voix chuchotait :

« Si je n'ai pas l'argent, il faut que je meure ! »

Ce fut tragique. En un éclair, une masse vertigineuse d'idées, d'images et de sensations déferla ; la personnalité de Jacques sombra :

« Comment le sauver… le sauver ?… »

La glace et le feu passaient alternativement entre les tempes du rêveur. Sans qu'il s'en rendit compte, il dépassa sa chambre et se trouva devant une porte basse, qu'il ouvrit avec brusquerie. Une chambre obscure était là, dans laquelle il s'engagea à tâtons… Il fit flamber une allumette ; un coffre-fort apparut, massif, rouilleux, d'une forme démodée.

Les dents de Jacques crissèrent.

Deux minutes plus tard, il revenait avec sa chandelle, qu'il avait eu soin d'éteindre dans le couloir et qu'il ne ralluma que lorsqu'il eut refermé la chambre.

Puis, il demeura là dans un état d'hébétude.

Par moments, une réflexion passait, toujours la même : jusqu'à sa mort, Alexandre ne dépenserait rien de ce que contenait le coffre. Au rebours, il y ajoutait sans cesse de l'argent, mû par la plus opiniâtre des passions humaines.

« Allons ! » gémit-il.

Il introduisit la clef dans le coffre-fort, tourna deux fois et attira la lourde porte de fer.

La chandelle éclaira une masse confuse de papiers, d'or et d'argent. Il y avait des titres, des billets de banque, beaucoup de pièces d'or, parmi lesquelles de très anciennes, et tout une sébille de pièces de cent francs, des écus d'argent… Les titres étaient rangés en assez bon ordre, mais les bank-notes s'amoncelaient un peu au hasard, les unes par liasses, les autres par tas.

Un coup d'œil montrait qu'il y avait là une grosse fortune, — plus d'un million, — et certainement deux ou trois cent mille francs de billets. Comme beaucoup d'avares, l'oncle se préoccupait d'entasser bien plus que de faire fructifier sa fortune. Plusieurs années se passaient parfois sans qu'il convertît les économies en obligations ou en hypothèques. C'était un fesse-mathieu de la très vieille école, que désolait infiniment plus la perte d'une pistole que ne le réjouissait un gain décuple.

« Il ne doit pas savoir lui-même ce qu'il possède ! » se dit Jacques. Donc pas même de souffrance… Ce serait un crime de laisser périr l'oncle Gérard.

Il saisit des billets. Mais alors ses jambes se dérobèrent, une horreur sans nom de glaça ; il remit les billets en place, sanglotant :

« Je ne peux pas ! »

Et, d'un geste désespéré, il referma le coffre-fort…

Quelque chose avait craqué ; il se tourna, les cheveux hérissés, vit que la porte était entre-bâillée, et se rua vers le couloir. Le couloir était vide…

Alors, précipitamment, il revint sur ses pas, jeta la clef par terre et sortit de la chambre en tremblant sur ses jambes. Son cœur semblait une bête dévorante ; ses oreilles bourdonnaient. Mais sa pensée était lucide. Il songeait avec stupeur que le coffre-fort n'aurait pas dû s'ouvrir. Il y avait une combinaison que l'oncle seul connaissait. Donc Alexandre avait oublié de défaire la combinaison, ce qui semblait bien étrange le même soir où il avait égaré sa clef… De nouveau un soupçon passa ; de nouveau Jacques se dit qu'il était démesurément improbable que l'oncle eût abandonné au hasard sa fortune, plus improbable encore qu'il fût sorti ensuite.

« Je croirais plutôt à la fin du monde ! » murmura amèrement le jeune homme.

Il ne songea plus qu'à d'autre oncle, celui qu'il n'avait pas le courage de sauver. Il se méprisait. Deux ou trois fois, il fut sur le point de retourner en arrière. Mais il sentit que le résultat serait le même : il pouvait donner sa vie, il ne pouvait pas voler. En vain se disait-il que, dans une telle circonstance, les règles disparaissent, ou plutôt que des raisons secondaires s'effacent devant une raison capitale : il était parfaitement sûr de ne pouvoir franchir la frontière idéale qui sépare le régulier de l'irrégulier…

Il lui fut impossible de demeurer dans sa chambre. Sa tête brûlait ; un orage de passions palpitait entre ses tempes. Il descendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers le jardin. Amélie, qui se battait avec sa vaisselle, ne l'entendit pas passer…

L'étang l'attira. Au clair de lune, il semblait plus farouche. Son reflet glauque se mêlait de lueurs d'étain et de vif-argent. Jacques le longeait à grands pas, avec un tel dégoût de la vie et de soi-

même qu'il résistait mal à l'envie de se jeter parmi les nénuphars…

Il marchait depuis un quart d'heure lorsqu'il aperçut la silhouette flexible de Rose. Elle marchait légèrement dans l'herbe mouillée ; elle était furtive, mystérieuse et charmante. Il savait le plaisir très vif qu'elle prenait à rôder la nuit ; elle n'avait pas peur ; elle connaissait tous les détours du site, mieux que le plus fin braconnier.

— Je croyais que vous étiez dans votre chambre ! dit-elle avec une nuance de moquerie.

— Je ne puis dormir, répondit-il d'un ton las.

— Oui, vous avez du chagrin !… C'est dommage.

Dans l'argenture lunaire, le visage apparaissait tout blanc, comme un visage de nacre, les grands yeux étaient pleins d'une pitié tendre.

— Je voudrais vous aider ! chuchota-t-elle.

— Ah ! fit-il douloureusement, vous n'y pouvez rien… Nous sommes pauvres, petite Rose !

Elle le regarda, en sa manière énigmatique :

— Je crois qu'on peut toujours ! dit-elle…

Les paroles de Rose troublèrent fantastiquement Jacques Vérane. Leur évidente absurdité, au point de vue général, ne les empêchait pas de s'adapter avec rigueur aux circonstances actuelles. Et il répondit avec une sorte de colère :

— C'est fou, ce que vous dites-là !… On ne peut pas même s'aider soi-même…

— Croyez-vous ? dit-elle.

Elle souriait, le visage levé vers lui ; il voyait luire ses dents lumineuses.

— Êtes-vous sûr que vous avez fait tout ce que vous pouviez faire ?

Ils étaient parvenus sur la pointe de l'étang, sous des frênes aux branches penchantes. Il y avait un grand silence. Un grillon qui grinçait dans la prairie s'était tu. Des noctuelles soubresautaient sur leurs ailes cotonneuses… Jacques avait la sensation d'une vie plus fluide, moins pesante que la vie ordinaire, et qui s'ajustait singulièrement à la personne de Rose.

— Vous ne me direz pas ce qui vous afflige, reprit-elle, ni ce qui pourrait dissiper votre chagrin… Mais je devine très bien que vous n'êtes pas content de vous-même. Et alors, j'ai raison.

— Pourquoi me dites-vous cela ? gémit-il. Vous me faites souffrir davantage.

Elle lui saisit le bras, comme tantôt, au bord de la rivière, mais avec plus d'ardeur.

— C'est vrai, chuchota-t-elle. Et pourtant, que ne ferais-je pas pour…

Elle n'acheva point. Mais Jacques avait compris, et c'était une révélation. Il savait bien que Rose le préférait aux autres créatures, sauf peut-être à Amélie ; mais cette affection semblait lointaine, furtive, insaisissable, comme la personne même de l'er-

rante. Et voici qu'il pressentait quelque chose de très profond qui le troublait jusqu'aux larmes.

— Souhaitez-moi seulement bonne chance ! dit-il d'une voix un peu tremblante.

Elle se baissa, elle cueillit trois menues fleurs rouges, dans une touffe de mouron des champs, et les tendit à Jacques.

— Ne les perdez pas ! dit-elle avec un petit rire. Elles portent bonheur, quand on les a cueillies au clair de lune, pour ceux qui ont fait un souhait…

Il prit les petites fleurs en silence et les inséra dans son porte-cartes. Elle avait cessé de rire ; elle murmurait :

— Il faut être un peu superstitieux, parce qu'on mêle des choses inconnues aux désirs — et si les fleurs, les emblèmes, les paroles ne sont rien, je crois que la volonté de ceux qui nous aiment nous accompagne. Ces petites fleurs rouges sont le signe de ma volonté !

Un souffle de crédulité passa sur Jacques. Il était naturellement mystique, et ceux mêmes qui ne le sont pas croient à la chance et à la malchance. L'adolescente fantasque eut le prestige d'une jeune sorcière. Il lui prit la main et y posa ses lèvres. Mais elle retira sa main.

Il était neuf heures quand Jacques entra dans la Villa des Fleurs. Les salles étaient déjà envahies. Le jeune homme observa avec inquiétude les êtres qui se pressaient autour des tables. Ils étaient aussi disparates que possible. Le jeu est une passion trop normale pour qu'elle crée positivement des types : les physionomies n'indiquent que la manière dont chaque être est possédé.

Cependant, les joueurs ont quelque chose de commun, comme les amoureux. Il y avait là des globe-trotters qui vont en pèlerinage de casino en casino, comme d'autres vont de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, ou de site en site. Il y avait des suppôts d'Aix-les-Bains, qui s'acharnent particulièrement à tenter la fortune dans un même lieu. Mais la plupart étaient des joueurs intermittents. Beaucoup de femmes circulaient : un grand nombre y venaient tenter une autre chance que celle des cartes.

Jacques hésita longtemps. Il attendait l'indication obscure, la voix de l'ombre que nous avons tous espérée… Puis, il se décida, en voyant un petit personnage glabre et chauve reprendre une banque. Il le connaissait. C'était un Canadien qui passait l'année entière à jouer. À force de vivre dans la lueur des lampes et d'avaler l'haleine de ses semblables, il avait pris un teint spécial — un teint qui mêlait la pâleur des endives à une nuance argileuse. Son torse et sa fête demeuraient immobiles, d'une manière impressionnante. Seules ses mains agissaient — et ses yeux vagues, pleins d'eau, bordés d'anchois, ne semblaient pas voir les cartes. Ses amis, fantômes de casinos comme lui, prétendaient qu'il perdait régulièrement deux ou trois cent mille francs par an.

Jacques tira son porte-cartes, s'assura que les petites fleurs rouges s'y trouvaient, et jeta trois louis sur un tableau. Il les perdit. Il doubla la mise et reperdit. Il doubla encore et ramassa d'une main tremblante vingt-quatre louis. Le cœur lui battait si furieusement qu'il laissa passer plusieurs tours sans rien faire.

La voix morne du croupier le réveilla en sursaut. Il mit successivement un louis, deux louis, cent francs, deux cents francs que le râteau emporta. Le sang-froid lui était complètement revenu. Il gagna dix, vingt, quarante louis, et s'arrêta, haletant.

— Faites vos jeux, messieurs !

Il allait miser mille francs, lorsqu'une voix grommela :

— Ah ! non…

Tandis qu'une longue main verdâtre, qui s'était avancée à mi-chemin du tableau pour déposer une plaque, se retirait brusquement. Ce geste hypnotisa Jacques, qui n'osa jouer…

Le banquier tourna un neuf.

Alors, Jacques regarda de biais l'individu à la main verdâtre. Il vit une face rude et boucanée, un menton fourchu, des yeux dévorants, de couleur ardoise, des yeux aventureux, ironiques et sagaces.

L'inconnu considéra d'abord le jeune homme avec impatience, puis il eut un sourire de coin.

— Pas maintenant, lui dit-il à l'oreille.

Jacques obéit. Par trois fois, la banque rafla toutes les mises.

— Allons-y ! chuchota de nouveau le personnage, en déposant plusieurs plaques. Jacques, sans hésiter, risqua un billet de mille, gagna, laissa le gain et la mise, gagna encore.

— Stop ! susurra l'homme.

Jacques ramassa son gain et attendit. Deux fois la banque emporta tout… Puis, la longue main s'avançant, Jacques jeta un billet de cinquante louis et gagna. Lorsqu'il eut réussi quatre fois le même coup, il se sentit étreint au bras ; on lui disait :

— Venez !

Il se laissa faire sans résistance : il aurait risqué son gain d'un trait sur une parole de l'inconnu. Quand ils furent à quelques pas de la table, celui-ci grommela :

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous n'êtes pas un joueur.

— Je n'ai jamais joué, avoua Jacques.

L'autre eut une sorte de rire triste.

— Je vous ai donné une part de ma chance, parce que votre physionomie m'a plu…

— Vous gagnez donc toujours ? demanda naïvement Vérane.

Le rire triste devint un rire sardonique.

— Je gagne et je perds. Mais de temps en temps j'ai ma voix… comme tous les joueurs nerveux. Alors, je joue à coup sûr… à condition de ne pas jouer gros jeu.

— Pourquoi ?

— Parce que le gros jeu me trouble… je n'entends plus ou j'entends de travers. Il faut être dans une disposition spéciale… cette excitation lucide qui conduit le général à la victoire et le savant à la découverte. Cela m'arrive une fois tous les huit ou dix jours. Quand j'obéis strictement à la voix, pendant un quart d'heure, vingt minutes, plus longtemps parfois, je gagne sans désemparer. Quoique mes mises soient relativement modestes, cela fait encore d'assez jolies sommes qui équilibrent mes pertes, car au bout du compte celles-ci, en temps ordinaire, sont un peu plus élevées que celles-là…

Il parlait d'une voix rauque, mais agréable.

— Ce soir, c'est fini ! Je n'entendrai plus rien. C'est pourquoi je vous ai retiré de la table. Avez-vous gagné ce que vous avez voulu ?

— Non, fit Jacques. J'ai environ dix mille francs. Il m'en faut le double.

— Diable ! dit le joueur. Ça doit être pour une cause grave.

— Très grave.

— Et, bien entendu, il ne s'agit pas de votre propre personne ?

— Non, fit Jacques surpris. Comment le…

— Comment le sais-je ? interrompit l'homme. Il ne faut pas être très observateur pour le deviner. Vous avez un visage effrayant, jeune homme : il parle comme un livre ! Je ne vous conseille pas de vous faire commerçant ni diplomate ; vous seriez roulé !

Jacques le suivait, séduit. Cet homme lui inspirait une confiance magnétique. Ils quittèrent les salons et se trouvèrent dans le jardin. Une brise tendre apportait les parfums de la montagne. Les constellations traçaient leurs figures éternelles au-dessus des feuillages. Une musique fine sourdait du théâtre.

— Il vous faut absolument ces vingt mille francs ? demanda l'inconnu.

— Absolument.

— Dommage… car le jeu seul peut vous les donner. Jouez donc, mon pauvre enfant.

Jacques se tourna vers la Villa des Fleurs.

— Pas encore ! fit son compagnon. Il ne faut jamais reprendre trop vite une partie interrompue. Attendez encore une demi-heure… Surtout, en cas de perte, gardez-vous d'aller jusqu'au bout. Mettez trois ou quatre mille francs en réserve. Qui sait si, demain, je n'aurai pas un retour de chance ?

Ils se promenèrent. De-ci, de-là, un couple passait, le parfum d'une femme se mêlait aux arômes de la brise. Le compagnon de Jacques discourait par intermittences. C'était un esprit bizarre, un peu chaotique, non sans charme, une de ces épaves brillantes qui pullulent dans les lieux de plaisir. Il s'intéressait évidemment au jeune homme et, quand la demi-heure fut écoulée, il lui remit son adresse : Philippe Coursel, au Grand Hôtel.

— Venez me voir demain… avant de retourner dans la géhenne. Je ne vaux pas grand'chose, mais j'ai de l'expérience — et je serais tout à fait heureux de vous rendre service. Ce n'est pas de la blague.

Jacques rentra dans le Casino. Il se sentait très seul et désarmé, il aurait volontiers remis la partie au lendemain. Une force bourrue le poussait, à laquelle il finit par obéir. Après avoir, selon l'avis de Coursel, mis quatre mille francs à part, il s'avança pesamment vers une table.

La partie était animée. Un homme gras et jaune, connu pour son estomac, tenait la banque. Pendant un quart d'heure, Jacques joua avec des alternatives de gain et de perte, mais la perte dépassait le gain. Il misait prudemment. Puis il s'anima, il jeta des enjeux considérables. Il lui semblait entendre cette voix dont parlait l'inconnu, et la veine le favorisait. Après trois quarts d'heure, six mille francs s'ajoutaient à son gain. Le sang lui mon-

tait à la tête ; il avait le vertige ; une impatience violente le secouait. D'ailleurs, la fièvre grandissait autour de lui. La banque gagnait, mais non d'une manière continue. Jacques, voulant en finir, ne cessait plus de jouer. Son gain s'accrut, baissa, s'accrut encore, puis baissa définitivement… Quand onze heures sonnèrent, il n'avait plus que sa réserve.

Une rage sourde le poussait au risque suprême. Il fouilla dans sa poche et trouva d'abord son porte-cartes qu'il ouvrit vivement pour revoir les petites fleurs de Rose… Elles avaient disparu… Il chercha dans toutes ses poches et dans son portefeuille. Une crainte superstitieuse le saisit : il lui sembla que rien, ce soir, ne pourrait surmonter la déveine, et il s'éloigna, chancelant, dans la grande nuit bleue, sous le ciel enchanté de la Savoie.

Parce qu'il était jeune et sain, il s'endormit d'un sommeil de plomb ; mais il s'éveilla après peu d'heures et subit le supplice de l'insomnie. Les souvenirs et les images passaient comme dans quelque cinématographe où l'on aurait entremêlé les scènes. Il revivait avec une intensité intolérable ces minutes où il avait hésité devant le coffre-fort. Ses scrupules tantôt lui semblaient tout simples et irrésistibles, tantôt stupides ou lâches. Il entendait la voix de Rose qui chuchotait près de l'étang glauque : « On peut toujours aider ceux qu'on aime. » Il revoyait la silhouette flexible et les grands yeux secrets de l'errante. En même temps se dessinait la forme fière de Louise et son visage passionné ; il s'étonnait d'accorder à Rose une importance égale à celle de la fille magnifique de Vérane.

Recru de fatigue, il fut cependant saisi d'un irrésistible besoin de marcher, Ses pas le menèrent au bord du Bourget, où son ado-

lescence avait fait des rêves de bonheur, où il récitait les vers du grand Burgonde dont il avait le culte.

— Comme il s'en revenait, il fut surpris de voir Coursel qui cheminait lentement.

— Pas besoin de vous demander si la fortune a été rosse ! fit le joueur. Votre visage marque la déroute aussi nettement que cette girouette marque le vent d'Est. J'espère que vous avez gardé une réserve ?

— J'ai suivi vos conseils, répondit Jacques.

— Tout peut donc se refaire.

Il avait pris le bras de Jacques et s'y appuyait familièrement.

— Tâchons d'être en forme, grommela-t-il. Un bon joueur ne doit être ni gai ni triste… La gaieté est aveugle et sotte… la tristesse sourde et gaffeuse. Au bord des gouffres, il ne faut ni chanter ni gémir… Je vous donnerai un petit système. Vous le suivrez — non parce que les systèmes offrent en eux-mêmes une certitude, mais parce qu'ils nous donnent de l'assurance.

Un matin charmant éclairait la Dent du Chat ; l'eau chantait l'invitation au bonheur.

— Il s'agit de la vie d'un homme, soupira Jacques.

— Ça ne m'étonne pas, fit Coursel. Je ne vous vois jouant que pour deux motifs : le dévouement et l'amour. Je crois que, dans l'espèce, les deux se combinent. C'est beaucoup pour un seul homme ! Prenons place dans ce bachot… l'eau est apaisante.

Ils voguèrent pendant une heure sur les flots de lazulite. Coursel menait une causerie interrompue de silences.

Il avait vu tant d'êtres que chacune de ses anecdotes évoquait un petit monde. Et sa présence plaisait à Jacques. L'autre, s'en apercevant, sentait croître sa sympathie pour ce jeune homme ingénu.

Ils déjeunèrent ensemble. Coursel imposait son expérience et choisissait les plats. Dans l'après-midi, ils allèrent ensemble au Casino et jouèrent à la même table. La chance était diverse. À quatre heures, Jacques avait regagné mille francs. Il suivait docilement la martingale de Courcel, et, selon le vœu de celui-ci, il était calme. La déveine recommença. Bientôt la réserve de Jacques se trouva réduite à quinze cents francs.

— Rien à faire ! dit le joueur. Attendons le soir.

Le soir ne fut pas plus favorable. En une heure, Jacques se ruina ; Coursel lui-même voyait tarir son portefeuille. Ils s'en retournèrent mélancoliquement sous les deux Chariots, Cassiopée et Capella, tandis qu'une brise amoureuse s'abattait sur les rues.

— Malheureusement, il faut que je parte demain matin, fit Coursel lorsqu'ils furent sur le point de se séparer. Je me console mal de votre défaite, d'autant plus que mes conseils ne vous ont rendu aucun service. Donnez-moi votre adresse. Si la fortune me favorise, je veux vous venir en aide. Je sais que, de manière ou d'autre, vous me le rendrez.

Jacques, désemparé et morne, lui tendit sa carte.

— Ne croyez pas aux apparences, ajouta le joueur. Qui sait si, dans le baccara de la vie, cette perte n'a pas été un gain. Vous ne

le saurez que plus tard.

Jacques résolut de faire un suprême effort auprès d'Alexandre et s'embarqua le lendemain matin pour Morneuse. Il arriva dans l'après-midi, et trouva l'oncle attablé avec de cocher Anselme devant la boîte de trictrac.

Alexandre termina la partie et consentit à écouter le jeune homme. Quand il apprit que celui-ci avait perdu tout son argent au jeu, il feignit une violente colère.

— Aussi louf que l'autre ! ricanait-il. Il ne te manque plus que de te mettre dans la fabrication de l'or… Auquel cas, vieux drille, je te déshérite comme un porc.

— Vous aurez la mort d'un homme sur la conscience ! gémit Jacques.

— Le coup du suicide ! goguenarda l'oncle. Je n'y coupe pas et je n'y couperai jamais. L'homme assez tourte pour se suicider ne méritait pas de vivre. Ouste ! Veux-tu de ce délicieux méteil ? Un tiers de froment, deux tiers de seigle. Non. À ton aise… Tu passes la nuit ?

— Je pars tantôt.

— Tant mieux ! Tu nous ferais une tête de carême. Reviens quand ça t'aura passé. Tu trouveras toujours ici une bonne chambre, un bon lit et une alimentation salubre !

Avant de repartir, Jacques se rendit au bord de l'étang, puis se dirigea vers la rivière. Dans sa douleur, il éprouvait le besoin de revoir Rose. C'était un besoin indéfinissable, où il y avait de la tendresse et un obscur instinct de refuge. Rose seule mêlait une

douceur à son inquiétude. Il rôda longtemps, près des rives âpres et charmantes. C'était un jour où les nuages jouent autour du soleil. La lumière ne cessait de croître et décroître ; le site à chaque minute prenait des nuances nouvelles. Comme il tournait autour d'une saulaie, la silhouette agile parut parmi les feuilles argentines. Les yeux mystérieux scrutaient le visage du jeune homme.

— Ah ! soupira Rose… quel dommage ! Vous n'avez pas réussi… Je croyais vous avoir porté bonheur.

— J'ai perdu vos petites fleurs, dit-il. Et maintenant…

Il fit un geste désespéré. Elle l'épiait, la tête légèrement penchée — elle semblait la déité de la rivière, ou quelque fine oréade descendue des montagnes.

— C'était écrit ! murmura-t-il.

— Rien n'est écrit que ce qui est déjà arrivé, dit-elle. La vie est libre…

Il haussa doucement les épaules.

— Libre de finir !

— Elle ne finit pas.

Rose l'entraînait dans les pénombres. Des rainettes fuyaient sur la terre verte ; on voyait, entre les feuilles aiguës, un coin du ciel où planait un épervier. Rose interrogeait son compagnon à petits coups. Elle s'intéressait à Coursel ; elle finit par dire :

— Ce sera lui, peut-être, qui vous aidera…

Et elle ajouta plus bas, d'un air mystique :

— Car il faudra bien qu'on vous aide !

Rose regardait au loin, de l'air vague des biches au repos. Et elle répéta :

— Oui, il faudra bien qu'on vous aide !

— Non, pas moi, protesta-t-il… Je ne le mérite point.

— C'est vous seul qui le méritez, marmonna-t-elle, Que m'importent les autres !

Ils marchèrent encore quelque temps sur la rive fantasque. Des étourneaux s'élevaient au-dessus des oseraies ; un héron fila vers les étangs, et l'on voyait pendre ses pattes ridicules ; le peuple des insectes menait sa vie légère et agaçante, vêtu de dentelle, et chemisé de broderie ou couvert d'armures étincelantes comme des chevaliers minuscules. Rose était chez elle. Toute la nature chuchotante et palpitante avait partie liée avec sa mystérieuse petite personne, qui ne faisait pas plus de mal que les abeilles ou les vanesses.

Àla fin, ils se trouvèrent au Trou de Lucifer. La rivière s'enfonçait parmi des rocs contemporains de l'Hipparion et du Mastodonte. Tout au fond du gouffre, on apercevait une nappe tremblotante. Des hêtres surgissaient, très longs, très frêles, qui tendaient au soleil des ramures frileuses. Partout se creusaient des cavernes peuplées de chauves-souris… Ils s'arrêtèrent, penchés sur un bloc de porphyre. Et Jacques, suivant son idée, murmurait :

— Que faire ?

— Vous reposer, dit-elle. Réfléchir pendant quelques jours. En ce moment, vous ne feriez rien de bon. Votre défaite pèse sur vous…

Elle se penchait si fort qu'il la retint avec effroi. Elle eut un petit rire mélancolique :

— Je suis l'enfant des rocs ! fit-elle. Je ne cours pas plus de danger qu'un bouquetin. Et mon heure est loin… loin d'être venue. Je vivrai très longtemps…

Sa voix légère, se répercutant aux rocs, prenait une solennité impressionnante.

— Vous devinez donc l'avenir ! soupira-t-il. Ah ! si vous pouviez m'apprendre…

— J'ignore les détails ! Je ne sais même pas si je serai heureuse ou malheureuse. Vous aussi, vous deviendrez vieux comme les cailloux.

Elle était charmante dans cette rude pénombre ; il la regardait avec admiration. Et il dit :

— Je ne vous connaissais pas !

— Vous ne me connaissez pas encore !… Moi-même, croyez-vous que je sois bien sûre de savoir ce que je suis, ce que je fais et ce que je ferai ? Il y a de l'ombre sur mon âme… une très grande ombre…

Elle parut pensive. Une pierre, dégringolant de pointe en pointe, éleva d'âpres échos. Un oisillon fila contre les hêtres fantômes ; une chauve-souris soubresauta sur ses ailes membraneuses :

— Retournons ! fit-elle.

La diligence et un petit train local menèrent Jacques dans son ermitage. Il habitait une gentilhommière miteuse, où une lignée de hobereaux s'était éteinte vers 1773. Le domaine avait ensuite appartenu aux Vérane ; le père de Jacques s'en était défait à la suite de spéculations malencontreuses. Aujourd'hui, le jeune homme le louait pour une somme minime. Il y tenait deux grands chiens, une nuée de pigeons, un vieux hongre squelettique, qui traînait encore un petit dogcart et que nourrissait à peu près le foin du domaine. Une servante quinquagénaire, d'une hauteur surprenante et dont les mains ressemblaient à un jeu de castagnettes, cuisait le brouet et nettoyait vaille que vaille des chambres peladeuses.

Comme les héros de Georges Ohnet, Jacques était ingénieux, mais la nature lui avait dénié l'énergie et l'esprit pratique de ces gentlemen. Il songeait à utiliser sa science dans le pays même et aimait à chercher la manière la plus efficace, tout en fumant des cigarettes ou jetant des graines blondes à ses pigeons. Il n'avait pas trouvé encore ; il ne se hâtait point…

Quand il s'en revint, morne et désemparé, ses chiens, ses pigeons, le vieux hongre lui-même, lui firent fête ; mais ils ne le consolèrent pas plus que l'arc, les javelots, le char ne consolaient le fils farouche de Thésée. Il pensait misérablement à l'oncle Gérard et à la fière Louise :

— J'ai encore onze jours ! gémissait-il.

En onze jours un général peut dévaster une province et Beaumont gagner successivement Paris-Rome, le circuit européen et le circuit d'Angleterre. Jacques songea sérieusement à se faire

aviateur. Mais il n'y avait aucun concours à l'horizon, sinon la Coupe Gordon-Bennett, qui échéait dans six semaines…

Il calcula ensuite ses ressources. Ses poches fournirent neuf francs et soixante-quinze centimes. Les pigeons valaient bien dix louis et les poules cinquante francs. L'équarisseur donnerait peut-être trois pistoles du hongre. Avec quelque chance, la garde-robe pouvait produire cent cinquante francs, la bague et la montre un peu plus. En somme, un ratissage forcené donnerait une trentaine de louis. Il était possible d'en emprunter autant. Et puis ? Quand Jacques eut soumis ses méninges aux sports les plus vertigineux, il retomba sur le baccara ou la roulette. Le monde humain n'offre rien de mieux à un jeune homme qui cherche vingt mille francs pour sauver la vie d'un oncle paternel.

Il se résigna : sous peu de jours, il s'en retournerait vers la villa des Fleurs, muni de nouvelles pécunes…

Le jeudi et le vendredi, il rôda par les landes, les boquetaux et les collines, avec ses molosses. Il s'arrêtait par intervalles et creusait la terre avec sa canne ferrée, comme s'il espérait déterrer des pépites. Il demeurait des heures entières assis sur un baliveau, se creusant la cervelle, épié par les pics et les geais, qui sont les mouchards de la solitude. Il en revenait toujours au même point. Enfin, le samedi, au matin, il se décida à prévenir son meilleur ami qu'il irait lui faire visite. Tandis qu'il élaborait sa lettre, les chiens glapirent, les pigeons s'élevèrent avec un froufrou de jupes.

Jacques, penché vers la fenêtre, vit le facteur Jérôme qui s'avançait sur de vastes croquenots. Quand on est jeune, on n'a

pas encore peur de la poste ; Vérane augure des nouvelles favorables…

Jérôme traversa le courtil de son pas de plantigrade ; il tenait une grosse enveloppe jaune et le carnet des envois recommandés.

— Faut que monsieur signe, dit-il en pénétrant dans la cuisine, où la servante décortiquait des navets.

Jacques descendit au galop et signa, d'une main frémissante, un brouillard devant les yeux, tandis que Sidonie versait le rouge-bord d'ordonnance.

La lettre était trop volumineuse pour ne pas contenir quelque chose. Le jeune homme n'osait l'ouvrir. Il relisait l'adresse, écrite d'une main inconnue, en caractères filiformes. Aucun nom d'expéditeur, et comme cachet d'origine : Annecy.

Àla fin, il se décida. Tout de suite, il sut que l'oncle était sauvé : deux liasses de billets de banque s'échappaient d'un feuillet replié, où on lisait : « Vous rendrez cela plus tard. »

C'était tout. Pas de signature. Jacques comptait les billets. Il y en avait vingt. Son émotion fut telle qu'il se mit à pleurer ; l'image de Coursel dansait dans la chambre et jusque parmi les arbres du verger, l'image de Coursel qui intervenait à sa manière, comme un joueur qu'il était et comme un magicien :

— Ma vie lui appartient ! criait Jacques.

L'après-midi, une diligence le déchargea devant la villa de Gérard. Il trouva le chimiste dans le laboratoire, avec Louise, qui lui aidait quelquefois à manipuler les éprouvettes et les cornues…

Le pauvre chasseur d'atomes était tout ravagé et jauni par l'insomnie. À la vue de Jacques, il eut un sursaut. Puis, mettant son index contre sa bouche, il fit signe de ne rien dire devant Louise :

— Tu as à me parler ? demanda-t-il… Affaires ? Bon.

Au mot affaires, Louise sourit à Jacques et sortit.

— Est-ce la vie ou la mort ? fit alors Gérard.

— J'imagine que c'est la vie, murmura Jacques.

Il sortit doucement de sa poche l'enveloppe jaune où il avait remis la liasse.

L'oncle fit un bond et poussa un cri de victoire, Sa joie éclatait formidable, sans aucun mélange d'étonnement, l'impossible étant son atmosphère naturelle.

Il empoigna Jacques à bras le corps, l'embrassa sur les deux joues et clama :

— Avant cent jours, ça sera remboursé. Le grand secret est découvert… J'en fabrique…

— De l'or ? demanda Jacques avec une pointe de méfiance.

— Non, du platine !… Le platine vaut deux fois l'or.

— Du platine ! s'exclama le jeune homme.

Son exclamation n'impliquait aucun enthousiasme. Pour avoir passé par une tentation ardente chez Alexandre, pour avoir connu les émotions du jeu et avoir écouté Coursel, Jacques se sentait moins crédule. Et même l'influence de Rose avait agi. De

surcroît, en sa qualité d'ingénieur, il n'ignorait pas les difficultés du problème.

— Avez-vous un échantillon ? demanda-t-il.

— Comme tu y vas ! fit Gérard. J'ai obtenu des traces… Mais quoi ! le procédé y est… quelques faibles perfectionnements rendront la découverte pratique. Je suis comme un expérimentateur qui a vu pour la première fois un microbe spécifique : nul doute qu'il ne puisse, dès lors, le cultiver. Avant un mois, je cultiverai le platine… Avant trois mois, je le produirai à doses massives !…

Jacques regarda les yeux de l'oncle et y entrevit la chimère. Gérard n'en était ni moins sympathique ni moins séduisant, mais il parut impossible de compter sur son platine pour rembourser Coursel.

— Le platine, criait le chimiste avec ferveur, est la troisième étape de la décomposition du mercure. Le mercure est triple. Sa molécule, qu'on croit faite d'un seul atome, est composée de trois atomes différents, dont l'un est l'atome du platine. Les deux autres sont des corps nouveaux. Dans un an, tu seras millionnaire, et justice me sera rendue.

Il marchait fougueusement à travers le laboratoire. Jacques le considérait avec une inquiétude tendre. Il savait que Gérard avait une manière de génie, mais il douta que ce génie fût de ceux qui mènent à la fortune. Des visions de misère se mêlaient au visage ardent, qui passait et repassait devant les baies lumineuses.

L'oncle vint mettre les deux mains sur les épaules du neveu et dit :

— Elle t'aimera. Et j'en serai si heureux. Elle saura que tu m'as rendu un grand service… Je lui dirai même que tu m'as en quelque sorte sauvé la vie. Toutefois, je ne crois pas devoir faire intervenir l'autorité paternelle.

— Gardez-vous-en bien ! cria Jacques avec effroi. C'est son amour que je désire, non sa reconnaissance.

— Tu auras son amour.

Gérard serra dans un meuble l'enveloppe aux billets de banque et entraîna Jacques vers le salon. Louise acheva une grave sonate de Schumann, puis elle tourna vers les deux hommes son visage lumineusement pâle.

— C'est par ce garçon que nous deviendrons riches et que je serai glorieux ! déclara le père. Personne ne m'a jamais rendu un service comparable à celui qu'il vient de me rendre. Je me noyais, mon cher petit enfant !

Les grands yeux berbères se fixèrent sur Jacques. Il y eut un silence, comme il s'en fait lorsque chacun sent passer la menace ou la promesse du destin.

— Tu le remercieras, dit enfin Gérard en se retirant.

Il les laissait dans un grand embarras. Louise baissait la tête. On voyait s'agiter nerveusement un de ses petits pieds. Elle finit par tendre les deux mains et murmura de sa voix de contralto :

— Je sais bien que tu l'aimes comme un fils… Et moi, si tu savais comme je serais heureuse de te voir heureux !

Elle exerçait sur les nerfs de Jacques une action dissolvante. Lorsqu'elle était encore petite-fille, elle n'avait qu'à le toucher

pour qu'il perdît la tête. C'était un mélange inanalysable de sensualité et de crainte. Il n'osait pas la désirer, il n'osait se faire aucune image d'union amoureuse avec elle. Cette indécision accroissait la volupté qui émanait de la personne de Louise en y ajoutant quelque chose de surnaturel.

Au moment où les mains de la jeune fille étreignaient les siennes, il éprouva une sensation si violente qu'il crut s'évanouir. Il chuchota :

— Louise, tu sais pourtant que je t'…

— Ne le dis pas ! fit-elle avec une sorte de terreur.

Elle ajouta tout bas :

— Pas maintenant… pas encore ! J'ai si peur… je sais si bien que si tu parlais tout pourrait se perdre ! Ah ! je voudrais faire le même rêve que toi !

La clairvoyance tardive qui lui avait fait comprendre le père lui rendit sensible l'état d'esprit de la fille. Il fut comme un coureur qui rattraperait soudain un retard énorme. Combien différentes avaient été leurs deux affections ! Tandis qu'elle gardait l'autorité d'une étrangère, et que, même aux minutes de la plus fine intimité, elle demeurait inaccessible, il était le compagnon ingénu, à qui la familiarité fait perdre tout prestige. Cette fille ardente, qui aimait l'orage, le vent, la bataille, ne pouvait mêler à ses songes un petit cousin sans mystère. Il fallait qu'il se métamorphosât, qu'il devînt un inconnu, à la suite d'une longue absence, ou par quelque action surprenante.

— Je te comprends ! dit-il avec une soudaine amertume.

Elle tourna vers lui un visage étonné.

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Il vaut mieux que je ne précise pas.

— C'est vrai ! s'exclama-t-elle. Si tu as compris, il vaut infiniment mieux garder le silence. Les mots rendent décisif ce qui peut encore être transformé par le rêve. Les mots tuent les rêves… les vrais rêves… ceux qui sont en nous comme les ténèbres sous les étoiles.

— Ils ne tueraient pas mon rêve !

— Ce ne serait pas la même chose ! Mes mots à moi ne sont jamais trop clairs… parce que tout mon être est changeant… parce que je ne puis rien dire sur moi-même qui s'applique à tous les moments. Tandis que toi, tu es plein de choses qui durent, qui sont les mêmes le lendemain que la veille… On peut trop prévoir tes actes !

— Qui sait ? dit-il, en se souvenant du coffre-fort.

Tout de suite, il sentit que sa tentation même le définissait avec une extraordinaire précision — puisque non seulement elle n'avait pas abouti, mais qu'il savait bien qu'elle n'aurait pas pu aboutir.

Elle le regarda avidement.

— Que veux-tu dire ?

— Rien ! fit-il avec un rire triste.

Les grands yeux berbères continuaient à le fixer, et il sentait que Louise cherchait avec passion cet imprévu qu'elle n'avait ja-

mais découvert en lui.

Il haussa les épaules d'un air résigné.

— Au revoir.

Le visage pâle se bouleversa ; Louise ressaisit les mains du jeune homme et soupira :

— Ne me crois pas ingrate !... Je devine la grandeur du service que tu as rendu à mon père. Il était effroyablement triste — et j'ai eu très peur. Tu l'as sauvé. De quoi, je l'ignore, mais sûrement d'un péril — et grave. Ma vie est à toi, chère Jacques.

— Ce n'est pas ta vie qu'il me faut !...

Ils se regardaient avec des tristesses égales, mais aussi différentes que le printemps et l'hiver.

— Ah ! tu es meilleur que moi ! chuchota-t-elle.

Il regagna misérablement sa bicoque ; les jours qui suivirent furent plus douloureux encore que ceux qu'il y avait passés naguère. L'expérience qui lui était venue transformait les aspects des êtres et des choses. Une sorte de scepticisme s'y mêlait, et rien n'était plus dur que le scepticisme pour l'âme simple de Jacques. Il était né pour vivre confiant, à la manière des jeunes chiens.

Il avait écrit à Coursel pour le remercier. Aucune réponse ne lui parvint pendant toute la semaine. Peut-être le joueur était-il en voyage ; peut-être, fantasque, voulait-il laisser Jacques dans le doute.

Cependant, le samedi, une lettre arriva à l'ermitage ; elle portait le timbre de Nice.

« Il y a erreur. Je ne vous ai rien envoyé du tout. Il m'aurait été impossible de le faire. Je passe par une période de déveine : ma « voix » a été aussi rare que fugitive. Je garde un souvenir charmant et mélancolique des heures que nous avons passées ensemble. Il m'aurait été, je vous assure, très doux de vous rendre service. Ne manquez pas de m'écrire. Je me méfie un peu de cette lettre qui vous a si mystérieusement apporté vingt mille francs, et je voudrais connaître la suite de l'aventure non par une stupide curiosité, mais à cause de l'intérêt que je vous porte. »

Jacques lut et relut cette lettre avec une agitation extrême : l'événement devenait totalement incompréhensible. « Peut-être est-ce lui tout de même ! Il est si bizarre ! »

Plus il songeait, moins il doutait de la véracité du joueur. Une inquiétude l'envahit, qu'accroissaient de multiples conjectures. Il alla jusqu'à supposer qu'Alexandre, pris de regret, était l'auteur de l'envoi ; mais une telle hypothèse dépassait tellement les limites de la vraisemblance que le jeune homme ne s'y arrêtait jamais plus de quelques secondes…

Deux semaines s'écoulèrent. Jacques vivait dans une sorte de torpeur entrecoupée d'angoisse. Et il n'essayait plus de deviner l'énigme, lorsqu'un après-midi une automobile s'arrêta devant la gentilhommière.

Alexandre en descendit, accompagné d'un gendarme.

La vue du gendarme produisit une impression désagréable sur Jacques, non parce qu'il n'aimait pas les gendarmes, mais parce

que celui-ci, après un court colloque avec l'oncle, avait pris l'attitude d'un homme qui a reçu une consigne.

Alexandre s'avança, dit un mot en passant à la servante et monta chez Jacques. Il montrait un visage sournois et contracté. Tout de suite, il cria :

— Voleur !

C'est une appellation à laquelle personne n'est capable d'opposer une physionomie indifférente. Jacques tressaillit et même devint pâle :

— Voleur ! répéta l'oncle, en regardant son neveu dans les yeux.

Jacques reprenait son sang-froid :

— Mon oncle, dit-il doucement, vous n'êtes pas devenu fou ?

— Ne rusons pas ! fit Alexandre d'une voix sombre. Ton trouble était visible, et tu es encore tout blanc… C'est toi qui as farfouillé dans mon coffre-fort ?

Ainsi posée, la question correspondait à une réalité certaine et devenait redoutable. Jacques était si terriblement véridique qu'il fut sur le point d'avouer qu'il avait ouvert le coffre-fort. Mais il vit d'un trait les conséquences monstrueuses de cet aveu.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? riposta-t-il avec une certaine âpreté.

— Cela veut dire, glapit Alexandre, qu'on m'a pris vingt mille francs !

— Et qu'y puis-je ? s'exclama Jacques, abasourdi par cette coïncidence.

— Tu y peux que ces vingt mille francs sont passés de mon coffre-fort dans ta poche et de ta poche dans celle du loufoque… C'est mathématique !

Il y eut un silence. Les deux hommes ne cessaient de se regarder en face. Alexandre, qui connaissait surabondamment l'ingénuité de Jacques, cherchait à le déconcerter.

— Mon cher oncle, reprit enfin le jeune homme, je vous jure que je ne vous ai jamais pris la valeur d'un liard… même lorsque j'étais petit garçon.

Cette réponse désappointa Alexandre et le troubla. Il avait l'habitude de croire Jacques : c'est un genre d'habitude qui se perd difficilement, lorsqu'elle est ancienne. Les soupçons qui l'avaient mené chez le jeune homme, et que justifiaient en partie les circonstances, tendaient à disparaître. Alexandre n'entendait pas les laisser disparaître sans lutte. Ses plus violentes passions étaient allumées et, du même coup, ses pires instincts de ruse et de méfiance.

Il prêcha le faux pour savoir le vrai :

— Nieras-tu aussi que tu as remis vingt mille francs à Gérard ?

— Je lui ai effectivement remis vingt mille francs !

— Ah ! cria d'autre d'un ton de triomphe… Voilà l'aveu.

Mais, parce que Jacques avouait le deuxième fait et non le premier, ce triomphe fut court. Alexandre sentit rageusement que ses soupçons continuaient à décroître :

— D'où venaient ces vingt mille francs ?

— Je n'en sais rien, fit l'autre avec un accent de sincérité complète. Je les ai reçus par la poste. J'ai cru qu'ils m'étaient envoyés par un joueur que j'ai rencontré à Aix-les-Bains. Je me trompais…

Les soupçons reprirent quelque force ; Alexandre ricana :

— Tu viens de te livrer pieds et poings liés, imbécile ! Il n'y a pas un seul juge ni un seul juré qui hésiterait à te condamner…

Il prit une voix insinuante :

— Avoue !… C'est ce que tu as de mieux à faire — et c'est le seul moyen d'éviter le jugement et la prison. Car si tu n'avoues pas, aussi vrai que je m'appelle Alexandre-Hyacinthe Vérane, ma plainte sera déposée ce soir entre les mains du procureur de la République, et je me laverai les mains des conséquences ; tu l'auras voulu ! Si, au contraire, tu avoues, nous arrangerons l'affaire entre le loufoque, toi et moi. Avoue !

— Ce serait idiot, riposta amèrement Jacques. Je ne vous ai fait aucun tort.

— Nom de Dieu ! grogna Alexandre.

Car une sincérité si naïve éclatait sur la face de Jacques qu'il sentait les dernières traces de soupçon fondre comme la neige au soleil. Il en fut d'abord furieux. Puis, une joie obscure filtra à travers son affliction d'avare volé :

— Jure-le !… sur la mémoire de ton père et de ta mère, dit-il, presque avec douceur.

Jacques fit le serment demandé. Alexandre, les poings clos et les sourcils rapprochés, ne se sentit plus capable de croire à la coulpe de Jacques. Il grommela :

— Enfin ! c'est pourtant extraordinaire… c'est absurde… c'est inadmissible. Quel être fantastique a pu avoir l'idée de t'envoyer vingt mille francs ? As-tu gardé l'enveloppe ?

— Non.

— Tu n'as pas gardé l'enveloppe, misérable ! Tu as été assez bête pour détruire la seule présomption — vague — de ton innocence ?

Maintenant Jacques écoutait mal. L'aventure lui paraissait bien plus extraordinaire qu'elle ne pouvait paraître à l'oncle. Des rapprochements mystérieux se faisaient au fond de son être, qui le bouleversaient.

— Croyez-vous vraiment, dit-il, qu'il y ait un lien entre cet envoi et le vol ?

— Comment, si je le crois ! Il n'y a que deux hypothèses possibles : ou bien, malgré ton serment, c'est toi le voleur, ou bien c'est celui qui t'a envoyé l'argent.

— Pourquoi ? Il peut n'y avoir là qu'une coïncidence.

— Quintessence de bourrique ! Une telle coïncidence est à peu près impossible.

Les pensées tournoyaient en Jacques. S'il n'avait guère d'astuce, il ne manquait pas d'imagination ni de logique :

— Les hypothèses que vous êtes forcé de faire sont encore plus singulières, il me semble. Il faut en effet supposer qu'un inconnu soit allé vous voler pour me donner votre argent. Il a dû savoir que j'avais besoin de vingt mille francs. Il a dû s'introduire chez vous. Il a dû se procurer une clef de votre coffre-fort — ou encore se servir de votre clef. Un tel ensemble de circonstances serait surnaturel.

— Alors, c'est toi le coupable !

Mais Alexandre, frappé des observations du jeune homme, n'était pas loin d'attacher à la coïncidence une moindre valeur. D'autant plus que — ce qu'il se gardait bien d'avouer — il ne savait pas exactement combien on lui avait volé : quelque incertitude régnait dans ses comptes. Il lui manquait plus de quinze mille francs, mais peut-être pas tout à fait vingt mille. Il n'aurait même découvert le vol que beaucoup plus tard s'il n'y avait eu une liasse, déjà assez ancienne, dont il gardait les numéros.

— C'est bien ! dit-il enfin. Il n'y a qu'à remettre l'affaire dans les mains d'un juge d'instruction. Puisque tu n'es pas coupable, cette solution est simplement normale.

Sa bouche se crispa, comme s'il venait d'avaler quelque affreux acide ; ses soupçons s'éparpillaient au hasard ; il soupçonna même une machination obscure de son frère Gérard.

— Êtes-vous bien sûr qu'on vous a volé ? fit rêveusement le neveu.

— Si j'en suis sûr !... Mais j'ai les...

Il n'acheva point : la méfiance lui conseillait de ne confier à personne la preuve qui pouvait mettre le juge sur une bonne

piste. Il épia une dernière fois Jacques, puis il alla rejoindre son gendarme et son automobile.

Jacques demeurait fiévreux et connaissait le remords. Il regrettait de n'avoir pu dire toute la vérité à l'oncle. Évidemment, cette vérité ne pouvait servir à rien du tout, ou plutôt elle ne pouvait qu'être nuisible. Tout de même, il était triste et humilié ; parce qu'on avait volé Alexandre, il se sentait coupable. Sans doute, il n'avait rien pris, et il était incapable de rien prendre, mais enfin il avait subi la tentation jusqu'à ouvrir le coffre-fort. Pour n'être qu'un simple geste, son péché ne l'en ferait pas moins rougir jusqu'à sa mort. Par ailleurs, il continuait à faire des conjectures. Aucune n'aboutissait, aucune ne s'attachait à un être, pas même au cocher Anselme, ni à la grosse Amélie. Il se persuada que c'était bien un inconnu qui s'était introduit au château, et presque sûrement un cambrioleur de profession.

Le surlendemain il reçut un billet d'Alexandre qui lui annonçait que la plainte était déposée et que Jacques serait appelé en témoignage chez le juge d'instruction. Cette nouvelle ne l'agita guère : il n'avait rien à dire et ne dirait rien. Mais, trois jours plus tard, en revenant de la forêt, accompagné de ses chiens, il trouva un quidam qui l'attendait, un long homme, au profil de slougui, qui regardait de côté, d'un air sournois. Il portait des bésicles de couleur orangée, qui servaient uniquement à protéger une vue lasse, car il n'était ni myope ni presbyte.

— Excusez-moi de ne vous avoir pas prévenu de ma visite, fit-il languissamment. J'ai dû venir à l'improviste, envoyé par M. Alexandre Vérane.

Sa voix était molle et rauque : il ne faisait aucun geste :

— Je suis un ancien agent de la Sûreté, avoua-t-il d'un air chagrin.

Peu à peu, ses yeux s'étaient fixés sur Jacques ; il ajouta :

— Vous devinez que je viens pour cette affaire — Elle se complique, monsieur. Elle se complique bizarrement.

— Qu'y puis-je faire ? s'exclama Jacques avec un mélange d'impatience et d'anxiété.

— Monsieur, reprit l'homme avec onction, vous pouvez m'aider dans mes recherches. Car il n'y a plus de doute — il n'y a plus l'ombre d'un doute : vous êtes intimement mêlé à l'affaire.

Jacques haussa les sourcils.

— Voulez-vous dire qu'il s'est produit un fait nouveau ?

— Un fait décisif.

L'homme avait une manière de tout examiner autour de lui, une manière sournoise qui énervait.

— Eh bien ! qu'y puis-je ? s'écria Jacques. Ce n'est vraiment pas de ma faute si je suis mêlé à tout ça.

— Je le jurerais ! acquiesça l'autre. Mais vous y êtes mêlé tout de même. Il ne dépend pas de nous, monsieur, d'être ou de n'être pas mêlés à une affaire : comment un événement pourrait-il dépendre de créatures qui sont venues au monde sans avoir rien fait pour cela, et qui vivent sans avoir la moindre idée de ce qu'elles font dans la vie ?.. Nul ne peut savoir s'il finira dans son lit ou sur la bascule d'une guillotine… Voyez Marie-Antoinette !…

En attendant vous pouvez, comme je l'ai dit, m'aider à éclaircir l'affaire.

— Je voudrais d'abord savoir pourquoi je suis impliqué plus étroitement aujourd'hui qu'hier ? fit Jacques avec acrimonie.

— Ce sera demain le secret de polichinelle. Il est bon, d'ailleurs, que vous le sachiez. Voici : parmi les billets de banque que vous avez remis à M. Gérard Vérane, et que M. Vérane a remis à une tierce personne, il s'en trouve dix qui portent des numéros communiqués par votre oncle à M. le juge d'instruction Philippeaux et à moi-même.

Une émotion obscure, mais profonde, agita l'âme de Jacques. Et l'événement lui parut si extraordinaire que, malgré sa crédulité, il douta.

— Est-ce qu'on me tend un piège ? demanda-t-il avec amertume.

— Ce serait un piège stupide, fit doucement l'homme. En fait, si la coïncidence est bizarre, elle n'en est pas moins la sainte vérité. Et quelle que soit votre nature optimiste ou pessimiste, vous ne saurez méconnaitre que c'est grave.

— Pour moi ?

— Pour vous si l'on était résolu à agir contre vous. Mais M. Alexandre Vérane croit à votre innocence. Moi-même, monsieur, dont la profession exigea pendant tant d'années la méfiance, j'ai une tendance singulière à vous estimer incapable d'une action reprochable… Vous n'en êtes pas moins menacé, par les circonstances sinon par les hommes. Et votre intérêt exige que vous aidiez à débrouiller l'affaire.

— Je ne vois pas comment !

— En nous disant simplement la vérité… j'entends toutes les circonstances de la vérité.

— À vous ou au juge ?

— Aux deux, s'il est nécessaire.

L'homme atteignit un portefeuille de cuir noir et en tira une lettre en même temps qu'une carte. La carte portait le nom de Jérôme Mérangue, la lettre était d'Alexandre : brève et rogue, elle engageait le jeune homme à avoir pleine confiance dans le visiteur.

— C'est bien ! fit Jacques, dont le visage marquait un ennui indigné.

— Il saute aux yeux, même d'une personne rebelle aux roueries policières, reprit Mérangue, que le coupable savait que vous cherchiez à vous procurer vingt mille francs. Nous ne connaissons actuellement que quatre personnes qui sont dans ce cas : vos deux oncles, vous-même et un joueur que vous avez rencontré à Aix-les-Bains. S'il n'y en a pas d'autre, il faut nécessairement qu'un des quatre soit coupable. Leur innocence implique une cinquième personne préalablement renseignée. Je suppose que vous n'avez aucun doute sur l'innocence de vos oncles et du joueur ?

— Aucune.

— Il faudrait, en effet, supposer une machination qui confinerait à la folie en ce qui regarde M. Alexandre Vérane. D'autre part, le joueur devrait être un individu inouï, mélangeant des

qualités d'un cambrioleur d'élite à la plus invraisemblable générosité. M. Gérard Vérane serait un monstre unique si, ayant dérobé la somme pour son usage, il avait eu l'idée de vous l'envoyer anonymement afin que vous la lui remettiez ensuite. C'est encore chez vous que l'acte s'expliquerait le mieux — car si votre nature est honnête, elle est aussi, à ce que m'a appris mon enquête, dangereusement généreuse. En définitive, on vous met hors de cause… Donc, il nous faut trouver ailleurs. Et la première question qui s'impose est celle-ci : n'avez-vous fait part de la situation à personne d'autre qu'à M. Alexandre Vérane et au joueur d'Aix ?

Un grand trouble s'était emparé de Jacques. Il balbutia :

— Quelqu'un a pu surprendre mon secret.

— Sans doute ! fit Mérangue, qui l'épiait d'une manière intolérable. Mais ce ne pourrait être que quelqu'un qui s'intéresse prodigieusement à vous, ce qui faciliterait les recherches. Car enfin, vous devez connaître vos amis. Toutefois, êtes-vous sûr de n'avoir fait aucune confidence ?

— Je n'ai fait aucune confidence, en dehors de mon oncle et de M. Courcel ! cria Jacques d'une voix tranchante.

— Vous en êtes sûr ?

— J'en suis sûr.

Il était devenu livide. Son cœur s'emplissait d'épouvante.

— Je vous demande pardon de vous faire remarquer, dit Mérangue, que vous êtes très ému — et que cette émotion ne s'explique que par ma question. Je me permets de supposer que vous cachez quelque chose.

— Rien du tout ! gronda Jacques, saisi d'une colère soudaine. Mon agitation a pour cause toute l'affaire — qui me dégoûte et m'indigne.

— Vous avez tort de ne pas parler.

— Je n'ai rien à dire.

— Oh ! si, monsieur, susurra l'homme, vous avez quelque chose à dire. Et je voudrais vous persuader que votre silence ne servira la cause de personne. Quoi que vous fassiez, nous devons nécessairement découvrir tous vos amis, et parmi eux se trouvera non moins nécessairement celui qui a pris les vingt mille francs. Croyez-en ma vieille expérience.

— Qui vous assure que ce n'est pas une sorte de fou qui a surpris mon secret ? fit Jacques.

— Vous n'en croyez rien, monsieur. Si vous aviez pu vous voir dans une glace pendant que vous parliez, vous n'auriez pas achevé votre phrase, tellement votre visage vous trahissait. Je ne crains pas de le dire : vous connaissez le coupable.

— Je me considérerais comme un gredin si je me permettais, ne sachant rien, de soupçonner quelqu'un !

— Ce qui signifie que vous ne voulez soupçonner personne — mais le soupçon, ou plutôt la certitude, est plus fort que votre volonté…

Il y eut un silence. Jacques s'était levé. Il marchait fiévreusement à travers la chambre. Mérangue, l'air fatigué et bonhomme, n'épiait même plus. Il attendait. Il croyait à la puissance énervante de l'attente.

Le crépuscule commençait à remplir les nuages de fables lumineuses : la terreur de Jacques croissait encore ; son être était plein d'une tendresse et d'une pitié déchirantes.

— Permettez-moi, reprit enfin l'autre, de vous supplier une fois encore de me dire si vous n'avez pas communiqué votre secret à une cinquième personne.

— Je vous ai dit que non !

— Je déplore votre silence, monsieur Vérane ; je crains qu'il ne soit bien dangereux pour celui ou celle que vous voulez sauver. Nous sommes à l'heure où un arrangement est possible. Dans deux ou trois jours, l'engrenage aura tout saisi. Alors, il faudra aller jusqu'au bout !

Il levait les deux bras d'une manière chagrine. Une extrême inquiétude faisait palpiter Jacques.

— À l'honneur de vous revoir ! dit le visiteur.

Il marcha vers la porte d'un pas mou ; il se retourna avant de la franchir.

— Vous réfléchirez… Et moi, jusqu'à demain matin, j'attendrai une dépêche…

Il soupira et acheva à voix basse :

— Ensuite, la justice suivra son cours.

Jacques passa une des heures les plus douloureuses de sa vie. Car il lui était impossible de rester dans la maison, il marchait éperdument à travers le jardin et dans les prés. Il ne parvenait

pas à réfléchir ; il était plein d'une affreuse incertitude ; toute démarche pouvait précipiter un dénouement dont il avait horreur.

Àla fin, il se décida à aller seller le vieux hongre et l'enfourcha. Puis il prit sa course à travers champs, accompagné de ses chiens.

Le vieux cheval avait du cœur. Dans les circonstances difficiles, il retrouvait un reste de ce feu qui animait sa jeunesse. Il n'était pas nécessaire de lui faire sentir l'éperon : il suffit à Jacques de l'animer d'une caresse et d'un cri d'encouragement pour qu'il fût prêt à dépenser sans compter sa force et son souffle. Il galopa sur les routes, au travers des landes et des pâturages, tandis que les deux chiens, pour qui toute course était une fête, filaient vertigineusement dans les gramens, aboyaient aux taupes et jetaient la terreur dans l'âme des mulots, des lapereaux ou des grives.

Jacques allait à l'aventure. Il savait bien quelle forme il poursuivait parmi les formes éphémères, mais il ignorait où la trouver. C'était là-bas, dans le domaine d'Alexandre, près de la rivière ou à l'orée des boqueteaux, qu'il espérait découvrir une silhouette furtive. Ce qu'il allait faire ou dire n'avait pas encore d'importance. Avant tout, il fallait la voir…

— Hep ! Mazeppa.

Le vieux hongre répondait depuis plus de vingt ans à ce nom romantique. Chaque fois que son maître le prononçait en claquant, il allongeait ses pattes minces, encore qu'un peu grossies aux boulets, il dressait fièrement sa tête squelettique ; une vague flamme paraissait dans les yeux troubles.

Tout de même, les kilomètres suivaient les kilomètres. On commençait à voir les collines de l'Épervier. Jacques obliqua vers la droite, passa entre un étang et une jeune châtaigneraie, puis tourna la colline orientale. Maintenant, il était sur les terres d'Alexandre. Une arête rocheuse annonçait la rivière. Mazeppa avait un souffle rauque, mais la vaillance domptait la lassitude.

— Encore quelques minutes, Zeppa, murmura le cavalier en caressant l'encolure de la bête.

Le cheval répondit par un faible hennissement et s'enleva. Mais quand ils parvinrent à la rivière il tremblait sur ses pattes.

— Nous y sommes !

Jacques sauta sur l'herbe rousse, attacha la bête à une viorne et se mit à chercher au long de la rive. Quand il arriva au Trou de Lucifer, il arrêta ses chiens auprès d'un bloc où Rose se tenait de préférence et le leur fit fleurer.

— Cherche, Fumat !... À la piste, Pyrame !

Ils comprirent. Leurs nez intelligents se mirent à prendre autour d'eux ces images odorantes qui, pour les chiens, remplacent avantageusement nos images visuelles. Les tracés s'entre-croisaient, Enfin, Fumat finit par foncer vers le nord, et Pyrame ne tarda pas à approuver cette démarche en l'imitant. Ils traversèrent une luzernière, passèrent par un boqueteau de tilleuls et gravirent une éminence en poussant des aboiements qui ressemblaient à des hourras.

Quand Jacques les rejoignit à la crête, il frissonna. Au loin, dans l'échancrure d'une colline, il apercevait une forme mince qui avançait. Une douceur mêlée d'épouvante envahit son âme.

Déjà Pyrame et Fumat l'entraînaient sur le versant, puis dans la plaine. C'était une lande semée de mares et de halliers. De-ci delà, une grenouille bondissait ou poussait sa plainte clapotante ; des némocères formaient des colonnes bruissantes ; un lièvre, persuadé que c'était contre lui que se liguaient cette bête verticale et ces deux colosses aboyants, fuyait avec un horrible battement de cœur.

Presque sûr maintenant de rattraper Rose, Jacques commençait à réfléchir. Les difficultés de sa tâche apparaissaient toutes ensemble. Il n'en redoutait aucune. Son être se donnait avec fièvre au sauvetage de la jeune fille.

Il dépassa la lande, il revit, parmi les vignes, dans un charmant site gallo-romain, Rose dorée par le soleil. Les chiens aboyaient allégrement. Dans cinq minutes, il serait auprès d'elle…

Comme il se hâtait, il entendit bruire des feuillages et retentir des pas. Entre des buissons, deux faces tannées apparurent et des uniformes sombres. Derrière, se profila une troisième silhouette ; Jacques reconnut Mérangue.

— Que voulez-vous ? cria le jeune homme d'une voix rude.

— Peu de chose, fit Mérangue en saluant. Je voudrais connaître le motif de votre présence…

Il avait son regard sournois et son air nonchalant. Comme Jacques se taisait, abasourdi et furieux :

— Mon exigence semble grossièrement indiscrète, reprit le détective, et vraiment je suis confus. Mais chacun doit accomplir son devoir… Le mien est de veiller sur vos actes et d'en induire

les causes. Peut-être me direz-vous que votre présence ici est un hasard ou un caprice. Mais vous sentirez que cette assertion est si inadmissible que vous n'insisterez point…

— Mon intention, riposta Jacques, est de voir mon oncle.

— Pas mal ! fit l'autre. Mais guère plausible. Nous vous avons vu venir ; la route que vous avez parcourue est trois fois aussi longue que celle que vous deviez rationnellement suivre.

Le jeune homme se calmait. Il comprit que toute colère, à moins qu'elle ne fût simulée, lui ferait commettre des sottises.

— Cela n'a pas d'importance, grommela-t-il en haussant les épaules. Je suis arrivé plus tôt que je n'espérais.

— Et vous aimez à errer, acquiesça doucement Mérangue. C'est pour mieux errer que vous galopiez si fort et que vous risquiez de faire crever votre vieux cheval.

Là-bas, Rose venait de disparaître ; Jacques en éprouva une sorte de soulagement.

— Où voulez-vous en venir ? dit-il. Si j'avais eu l'intention de fuir, je ne serais évidemment pas venu par ici.

— Je vous aurais laissé fuir sans la moindre appréhension, riposta le détective.

— Ç'aurait pourtant été un aveu.

— Sans doute, et qui m'aurait personnellement mis hors de cause. Mon rôle n'est pas d'arrêter le coupable, mais de le signaler.

— Alors, je ne vois pas pourquoi vous m'abordez avec des gendarmes.

— J'espère que vous le verrez à la longue. En attendant, voulez-vous nous permettre de vous accompagner au château ?

— Pourquoi ? J'irai bien tout seul.

— C'est ce qu'il ne faut point.

L'effroi piqua Jacques au cœur comme la pointe d'un couteau. Il entrevit avec amertume l'erreur qu'il avait commise et pressentit qu'elle était irréparable.

— J'irai seul ! se récria-t-il.

— J'ai le regret de ne pouvoir y consentir, fit Mérangue d'un ton obséquieux.

— Vous y consentirez ! Vous n'avez pas le droit de m'imposer votre compagnie ni celle de ces messieurs.

La colère l'avait repris, une colère blanche qui faisait craquer ses mâchoires.

— Je vous demande pardon… Nous en avons le droit repartit le détective.

Il fit un signe à un des gendarmes, qui tira un papier de sa poche.

Mérangue murmurait :

— Un petit mandat d'amener… Simple précaution, monsieur… vous serez libre avant ce soir. Provisoirement, il ne vous reste qu'à nous suivre.

Les deux gendarmes s'étaient placidement placés à la droite et à la gauche du jeune homme. Il comprit que non seulement toute résistance serait absurde, mais encore qu'elle favoriserait les machinations de Mérangue. Résigné, il se laissa faire.

Mérangue conduisait la marche. Il eut soin de passer par la plaine nue, évitant les boqueteaux et les halliers.

Quand ils parvinrent à proximité du château, on aperçut Alexandre qui attendait sur la pelouse. La vue de Jacques entre les deux gendarmes parut lui faire de la peine.

— Ça suffira ! dit-il en s'avançant vivement.

Et il entraîna Jacques, tandis que les gendarmes demeuraient dans la cour.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Jacques, exaspéré.

— Je n'en sais rien, reprit Alexandre… C'est une idée de Mérangue, une idée qui me paraît étrange, car il ne te soupçonne pas plus que je ne te soupçonne moi-même.

Alexandre était blafard et fiévreux. Il dormait mal depuis plusieurs nuits, rongé par la fureur d'avoir été volé et plus encore par le mystère de ce vol : un fantôme le hantait, le fantôme d'un être qui détenait le pouvoir d'ouvrir le coffre-fort.

— Je donnerais cinq cent louis pour qu'on le pince ! grommela-t-il en regardant par la fenêtre.

Une rumeur l'interrompit ; on entendit une voix de femme, puis la voix de Mérangue, tandis que les chiens, nerveux, aboyaient rudement. La porte s'ouvrit : Rose entra, les yeux étin-

celants, sa grande chevelure défaite, qui retombait sur son épaule comme une crinière.

Elle cria :

— C'est moi qui ai pris les vingt mille francs !

Le cri de la jeune fille n'étonna qu'Alexandre. Il la regardait avec ahurissement et rancune, ne sachant pas au juste s'il fallait la croire. Jacques était consterné. Mérangue se frottait doucement les mains en contenant un sourire d'homme qui a su régir le destin.

La première surprise passée, Alexandre exclama :

— Tu n'es pas folle ?

Elle se tenait devant les trois hommes, fine, mélancolique et charmante.

— J'ose assurer que mademoiselle jouit de la plénitude de ses facultés ! fit Mérangue d'un ton papelard. J'attendais sa déclaration.

— C'est donc vrai ? grogna l'oncle.

— C'est faux ! fit Jacques avec véhémence. Elle est innocente. Moi seul ai commis le vol !

— Oh ! se récria Mérangue d'un ton scandalisé…

Rose avait les yeux ardemment fixés sur le visage de Jacques ; puis une émotion très douce détendit ses lèvres ; elle murmura :

— Vous seriez mort plutôt !

— C'est pourtant moi ! reprit le jeune homme avec fièvre. Le soir même où je suis venu demander les vingt mille francs, mon oncle a perdu sa clef dans ma chambre. Je suis allé au coffre-fort…

— Tu connaissais donc la combinaison ? demanda machinalement Alexandre.

Jacques hésita. Mais, craignant un piège, il préféra demeurer dans les limites possibles de la vérité.

— Je ne connaissais pas la combinaison. La serrure n'a pas résisté.

— Donc la combinaison était prête, intervint Mérangue. Qui l'avait préparée ?

— Mon oncle avait sans doute oublié de la défaire !

— Impossible ! se récria Alexandre. J'ai pu perdre ma clef… je n'ai pas pu, le même jour, oublier de prendre mes précautions.

— En tout cas, c'est excessivement improbable ! dit le détective. Quoi qu'il en soit, M. Jacques Vérane a pu voir la combinaison. Peut-il nous l'indiquer ?

— Je l'ai à peine remarquée, balbutia Jacques.

— N'était-ce pas 192 A ? fit Rose avec un faible sourire où passait la malice féminine.

— Oui, 192 A ! clama l'oncle avec un renouveau de fureur… Ah ! coquine, c'était bien toi.

— Je jure que non ! fit Jacques.

Les yeux de Rose se remplirent de larmes.

— C'est beau, ce que vous faites là ! gémit-elle. Mais c'est faux tout de même. Savez-vous seulement ce qu'il y avait dans le coffre-fort ?

— Une véritable fortune… des billets… des titres… beaucoup d'or et d'argent… de vieilles pièces !

Elle lui coupa vivement la parole :

— Ce n'est pas difficile à deviner pour qui connaît votre oncle, Mais pourriez-vous seulement donner un détail ?

Il demeura muet, atterré.

— Avez-vous remarqué, par exemple, de vieux billets de la loterie d'Amsterdam ? continuait-elle, les pommettes rouges et les prunelles fiévreuses… Allons, ne luttez pas, c'est inutile ! Vous voyez bien que personne ne peut avoir un doute, et que personne n'en aura…

— Tu iras en prison ! fit sauvagement l'oncle. Je veux qu'on l'arrête… Je veux que cette petite gueuse soit châtiée ! Je veux…

Son avarice prenait subitement la forme la plus féroce et la plus vertigineuse ; il montrait les deux poings, il écumait.

Mais Rose, haussant les épaules, disait avec douceur :

— C'est votre faute.

— Tu iras en prison !…

La porte du corridor s'ouvrit avec violence ; une voix glapissante se fit entendre :

— Vieux grigou… vieux fesse-mathieu… tâchez voir d'oser ! Anselme aurait votre peau !…

La cuisinière Amélie avançait sa masse adipeuse et se campait devant son maître :

— Si vous restituiez toute la galette que vous avez chipée au trictrac et au piquet, si vous payiez mes services comme ça se doit, c'est pas vingt mille balles qu'y faudrait abouler, c'est au moins trente mille. Et ça ne serait pas cher.

Cette fureur brutale faisait reculer la fureur de l'oncle. Il baissait la tête ; la fatigue des insomnies détendait ses nerfs jusqu'alors surexcités ; des images funestes flottaient devant ses prunelles. D'ailleurs, à la longue, cette créature ancillaire avait pris sur lui cette espèce d'influence qui naît des mauvaises habitudes.

— On verra ! grommela-t-il.

— On verra rien ! Je veux pas attendre… Je veux qu'on me promette aujourd'hui même qu'alle sera pas embêtée. C'est la fille ed' ma sœur… laquelle que j'ai aimée comme une mère… et Rose est comme ma fille. Çui qui y touche me touche ! Je veux pas attendre, que je dis !

Alexandre tourna son visage appesanti vers Mérangue :

— Pensez-vous qu'elle recommencera ? demanda-t-il.

— Je suis sûr du contraire ! répondit le détective. C'est un de ces cas exceptionnels comme il ne s'en rencontre pas un sur un million… Cette jeune fille n'a rien pris avant l'événement ; elle ne prendra jamais rien par la suite.

— Nous enterrerons l'affaire ! gémit l'avare.

— Y a du bon ! rauqua la matrone.

Parce qu'il avait cédé, Alexandre fut repris de courroux ; il menaça :

— Je réduirai vos gages !

La grosse Amélie se mit à rire :

— Ça vous coûterait gros, not' bon maître !

Cette scène avait hypnotisé Jacques, non par elle-même, mais à cause de ses conséquences. Quand il vit l'oncle céder, il éprouva une joie si vive qu'il en était comme hébété… Tête basse, il demeurait plongé dans un rêve. À la fin, il tourna les yeux du côté où se tenait Rose.

Rose avait disparu.

Mérangue, qui surveillait avec indifférence des événements qui ne le concernaient plus, vit le trouble où cette disparition jetait le jeune homme.

— Elle ne doit pas être loin ! chuchota-t-il… Il vous sera facile de la rejoindre…

— Mais quand est-elle sortie ? Après ou avant que mon oncle ait consenti à ne pas poursuivre ?

— Avant.

Jacques bondit vers la porte.

C'était déjà le crépuscule. Une sonnerie de cloche se répandait languissamment sur des herbages. Des fournaises de cuivre et d'escarboucle s'ouvraient à l'occident. Une brise chargée de pol-

lens portait au travers de la pelouse la douceur et les regrets de la vie. Jacques explora du regard l'étendue dans l'espérance de voir Rose, — mais il n'apercevait que les gramens assombris, les peupliers, les vernes et les sapins. Aidé de Fumat et de Pyrame, il se mit, comme naguère, à la recherche de la jeune fille. Les traces étaient brouillées à plusieurs reprises ; les chiens s'élancèrent sur des pistes fallacieuses.

Ils finirent par mener Jacques au Trou de Lucifer, où ils s'arrêtèrent, désorientés. Le jeune homme contemplait avec horreur le gouffre au fond duquel balbutiait la rivière. L'épouvante glaçait sa nuque. Penché sur les rocs, sur les arbres frêles et longs qui s'élevaient de la profondeur, il était la proie des idées néfastes. Tout parut possible. L'âme de Rose était une énigme : il n'en connaissait qu'une part : cette part était téméraire et aventureuse. Dans la nuit tombante, il se souvenait de scènes infiniment mélancoliques.

La cloche se taisait. Une tendresse immense et lourde de pressentiments emplissait la poitrine du jeune homme. Tout ce qu'il aimait s'effaçait devant le souvenir de Rose — même cette resplendissante Louise, qui l'avait si souvent saisi d'admiration. Un destin nouveau s'ouvrait ; la grâce de la fugitive se mêlait aux cendres crépusculaires et à toutes les choses terribles dont parle le vieil Épictète…

Une pierre qui roulait dans l'abîme fit tressauter Jacques :

« Il faut agir ! »

Au loin, le hennissement rauque, le hennissement usé de Mazeppa se fit entendre. D'instinct l'homme alla rejoindre le vieux

cheval. Comme il le déliait, une forme légère passa, un petit rustre attardé : Jacques s'écria :

— N'as-tu pas vu Mlle Rose ?

L'enfant leva son visage comme vaporisé par les demi-ténèbres, et, montrant la rivière :

— Alle est passée su' les Pierres de l'Ogre.

Les Pierres de l'Ogre étaient ces blocs immémoriaux, semés dans le lit de la rivière, sur lesquels Rose passait le gué à pied sec.

— Tu es sûr qu'elle est allée sur l'autre rive ? demanda-t-il encore.

— Comme je sis ici ! riposta l'enfant, qui s'enfuit par les pénombres.

Jacques respira plus librement. Il poussa jusqu'au gué et le franchit, juché sur Mazeppa. Fumat et Pyrame bondissaient de pierre en pierre. Mais la trace continuait à se dérober. Pendant longtemps, les bêtes désemparées rôdèrent à l'aventure. À la fin, Jacques eut l'idée de remonter vers l'amont.

Pyrame s'arrêta le premier, flaira avec méthode, comme un chien sage qu'il était, et fila vers l'orient. La lune venait d'y paraître, molle, vague et comme feutrée. Elle montait derrière un vieux donjon, qui semblait minuscule. Rouge comme une flaque de sang, elle devenait de minute en minute plus pâle et plus précise. Un vent tendre se leva, qui emportait l'âme des herbes, des corolles, des vallées fécondes et des collines embaumées de la Savoie.

Les chiens obliquèrent vers le sud et passèrent le long d'un bois de châtaigniers. C'est Fumat qui menait la chasse. Il avait plus d'ardeur que son compagnon. On passa au bas d'une côte, où des plantes potagères croissaient familièrement parmi les vignes, puis on traversa une longue prairie où des meules formaient des monticules fauves. Un charme extraordinaire s'exhalait du sol et semblait pleuvoir des étoiles. Cette terre de féerie chantait le bonheur ingénu qui parfume les vers de Virgile…

Cependant Pyrame et Fumat s'engageaient dans la futaie. Des oiseaux inquiets s'éveillaient dans l'ombre argentine, un hibou soupira, des noctuelles frôlaient le visage de Jacques — et il rêvait à des nuits semblables, lorsque Rose était une petite fille et qu'ils couraient sur la pelouse et dans la lande, pleins de cette ardeur mystérieuse qui anime la chair des petits d'hommes et des jeunes animaux.

La futaie s'ouvrit, il apparut une étendue ronde qui était presque tout entière occupée par l'eau. Jacques reconnut le lac des Sorcières. Jadis y accouraient, dans les ténèbres, ceux qui se révoltaient contre les maîtres et contre le sort. Des fêtes noires les consolaient de leur abjection ; on rôtissait le gibier interdit ; on parodiait les rites ; des amours furtives, violentes et sacrilèges unissaient les misérables.

La lune, qui était devenue aussi blanche que la fleur du catalpa, éclairait l'eau semée d'algues, de flouves, de sagittaires et de lentilles. Les longs roseaux agitaient leurs glaives ; des chauves-souris traçaient des lacets incertains, et les grenouilles élevaient des milliers de voix plaintives, clapotantes et séniles…

L'homme et les bêtes errèrent quelque temps le long de la rive, puis Jacques s'arrêta, avec un grand battement de cœur.

Elle était là, assise sur un saule renversé, comme une fée ou comme une naïade : elle tournait vers lui son visage blanc.

— Je savais que vous me suivriez, dit-elle. Et j'ai voulu que vous me trouviez loin de tous…

— J'ai eu peur ! soupira-t-il.

— Je le sais. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Il faut que vous restiez l'ami de votre oncle.

— Savez-vous aussi que mon oncle renonce à toute poursuite ?

— Oui…

Il la regardait, avide, et, dans ce site désert, où les mêmes formes persistaient depuis le moyen âge, Rose était mystérieusement chez elle.

— J'ai de grands remords ! chuchota-t-il… Je souffre de ce que vous avez fait pour moi.

Elle secoua la tête et sourit.

— Il ne faut rien regretter ! fit-elle. Personne ne souffrira !

— Mais vous auriez pu souffrir… et vous vous exposiez à un sort si hideux que j'aurais autant aimé mourir que de vous y voir condamnée…

Elle redressa sa tête fine avec orgueil :

— Je n'aurais pas subi ce sort !

— Et qu'auriez-vous fait ? cria-t-il avec cette terreur du passé qui est parfois plus forte que la peur du futur.

— Je ne sais pas ! j'aurais réussi à fuir, sans doute…

— Et si vous n'aviez pas réussi ?

Elle haussa insoucieusement les épaules.

— Pourquoi l'avez-vous fait ? gémit-il.

— Vous venez de le dire. Je l'ai fait pour vous ! Et certainement je ne l'aurais fait pour personne d'autre.

— Je ne le méritais pas. Personne au monde ne mérite un tel sacrifice.

— Je n'ai pas songé au mérite… j'ai cédé à un instinct. Je vous avais vu si triste… j'avais assisté à votre lutte contre vous-même… je savais que vous souffriez affreusement… et cette clef était là… il n'y avait qu'un geste à faire.

Elle parlait, nonchalante, rêveuse, et si douce qu'il en avait les larmes aux yeux.

— J'ignorais, dit-il en tremblant, que vous aviez tant d'affection pour moi !

— C'est que vous n'êtes pas perpicace !

Il baissa la tête ; il s'élevait en lui une telle rumeur qu'il en était étourdi ; pendant une longue minute, il lui fut impossible de dire une parole. Puis il balbutia :

— Et vous, Rose, est-ce que vous devinez ?

Elle hocha la tête en signe d'affirmation.

— Est-ce que vous savez que je vous aime ? reprit-il.

Elle le regarda en face et devint pâle.

— Vous m'aimez maintenant…

— Mais savez-vous aussi que je vous aime passionnément… mieux que toutes les créatures de la terre… et que je vous quitterai désespéré si vous ne voulez pas devenir ma femme !

— Je ne deviendrai pas votre femme et vous ne partirez pas désespéré !

— Je ne puis pas vivre sans votre amour.

— Vous ne vivrez pas sans mon amour.

Il s'agenouilla, il se prosterna, il mit sa lèvre sur le pied de Rose, et il suppliait :

— Est-il vrai que vous m'aimez ?

— Même quand j'étais une petite fille, je vous aimais déjà.

— Alors, pourquoi ne voulez-vous pas être ma femme ?

— Parce que je ne me pardonnerais jamais si, par ma faute, vous perdiez l'héritage de votre oncle.

— Si vous saviez comme cela m'est indifférent !

— Vous le croyez… Mais vous aimerez d'avoir des bois, des champs et des pâturages… C'est dans votre race. Les Vérane ont toujours possédé de grandes terres.

— Rose, pour un baiser de vous, je donnerais tous les pâturages et tous les bois de la France.

Elle le releva doucement, tandis qu'il embrassait avec ferveur la petite main qui sentait le thym et la lavande.

— Il n'est pas nécessaire de rien abandonner. N'avons-nous pas le temps ? Nous vivrons de longues années l'un et l'autre… Nous nous verrons secrètement, comme ce soir ; nous conspirerons contre la volonté des hommes. Est-ce que cela ne vous suffira point ?

— Elle avait posé sa tête sur l'épaule de Jacques ; il l'écoutait, dans une sorte d'ivresse sacrée : l'avenir était extraordinairement loin ; ils étaient l'un pour l'autre une réalité inépuisable…

— Pourtant, fit-il… si je souffrais de trop attendre ?

Elle comprit ; elle eut un petit rire moqueur et tendre.

— Est-ce que vous croyez que je vous laisserais souffrir ? chuchota-t-elle.

La Maraudeuse

Q'est devenu le petit Vambreuse ? fit Landa, en se versant un verre de guiness' stout, épais et noir comme de la poix… Il y a plus d'un an que je ne l'ai rencontré.

— Notre ami Georges Vambreuse, répliqua Jacques le Taciturne, savoure en ce moment un bonheur qui lui est venu, un soir de juin, pour avoir pratiqué l'évangile du comte Léon Tolstoï…

— J'ai toujours dit que ce Tolstoï avait du bon ! reprit Landa… Il nous a révélé sur l'élevage des bestiaux plusieurs choses capi-

tales… Alors quoi, le petit Vambreuse s'est fait cordonnier et porte une blouse de moujick ?

— Pas précisément. Il y a à boire et à manger dans les doctrines de Tolstoï… Vambreuse est un modeste. Il ne prétend pas à l'apostolat… Mais, au fait, voici l'aventure : elle vous fournira, comme dit l'autre, des éléments du problème. Comme vous le savez, Georges a hérité, il y a environ dix-huit mois, d'un oncle de province, qui collectionnait des tire-bottes. Parmi les biens de la succession, se trouvait un vieux manoir très chic, emmitouflé dans deux mille hectares de forêts, prairies, landes, étangs et autres paysages. Notre ami y fut, au commencement de l'autre été, et s'y plut excessivement. Le pays est un peu sauvage. Aux confins ouest de la propriété, il y a une manière de Sahara, une effroyable solitude de pierrailles, de sables et de rocs, que pourrait seul interpréter convenablement le prestigieux peintre du désert, Maxime Noiré. Georges adorait voir se coucher le soleil sur cette solitude. À cette heure, l'endroit devenait fantastique, — une moraine lunaire, une fournaise d'Apocalypse, où les trompettes du Jugement dernier pourraient sonner des fanfares admirables.

⁂

Au delà de cette région maudite, demeurent les Imoïs, population hétéroclite, aux cheveux cuivre ou cuir de Cordoue, aux yeux de chat, aux mouvements prestes, subtils et inquiétants. Ce sont des gens inoffensifs, ni assassins, ni batailleurs, et même honnêtes à leur façon. Seulement, on n'a pu faire entrer dans leurs têtes que ce qui pousse sur la terre puisse appartenir à Jacques plutôt qu'à Jean-Baptiste. Ils ne voleraient ni argent, ni meubles, ni vêtements, mais quand, par hasard, leur récolte de châtaignes

ou d'orge vient mal, ils chapardent sans vergogne à travers les cultures, les vergers et les bois. Ils croient bien faire, et ne se cachent de leurs larcins que parce qu'on a pris soin de leur démontrer par des exemples qu'il y a des hommes assez cruels pour enfermer longuement les maraudeurs dans de sales chambres mal éclairées, où ils étouffent et se meurent d'ennui ou de tristesse.

Un soir que notre ami Georges suivait de l'œil, en amateur, un nuage qui s'était fait successivement bloc d'argent, lion rouge et crocodile soufre, il vit une femme qui débouchait de sa forêt. Elle portait, sur ses épaules, un sac assez lourd et marchait avec peine. Si elle était jeune ou vieille, c'est ce qu'on n'eût pu dire, car elle disparaissait dans une ridicule houppelande de toile et un capuce lui cachait les neuf dixièmes du visage.

« Qu'est-ce qu'elle a bien pu me voler ? » pensa Georges…

Quoiqu'il ne soit pas très propriétaire de sa nature, il eut tout de même une crispation. Puis, considérant la fatigue de la femme, il se sentit venir de l'indulgence, et, par association d'idées, il songea au comte Léon Tolstoï, qui aidait si galamment les maraudeurs à transporter des arbres qu'ils lui avaient dérobés. Ce souvenir l'amusa et, avec un rien d'espièglerie, il attendit que la femme passât près de son abri. Alors, surgissant à l'improviste, il s'écria :

— Bonne femme, vous êtes lasse… Laissez-moi porter ce sac ! Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature !

— La femme poussa un cri et se mit à trembler. Georges prit doucement le sac, le jeta sur son dos et partit d'un bon pas. Sa compagne hésita une minute entre l'envie de s'enfuir et celle de

le suivre. Mais, songeant sans doute que le jeune homme la rattraperait sans peine, elle prit le second parti.

Ils arpentèrent longtemps la plaine, en silence.

Quand ils ne furent plus qu'à un kilomètre du village des Imoïs, une sorte d'enceinte cyclopéenne se trouva sur leur route. Les brèches ne manquaient point. Le plus court était de passer au travers. C'est ce que fit la femme, immédiatement suivie par Georges. Ils y firent quelques pas. Une grotte s'ouvrait à leur droite. Alors la maraudeuse, qui n'avait rien dit depuis le moment où Vambreuse avait pris le sac, bredouilla une phrase à mivoix. En même temps, elle avait laissé tomber son capuce, et Georges demeura ébahi de la voir toute jeune et absolument charmante. Avec l'herbe épaisse de ses cheveux roux d'or, ses joues finement tournées, ses yeux couleur du Rhin, elle parut, dans le crépuscule, aussi ravissante que les Naïades du monde antique ou les Ondines de la mythologie moyenâgeuse. Elle était pâle d'épouvante. Ses épaules grelottaient, sa jolie poitrine avait une palpitation enivrante… Elle se figurait évidemment que Georges lui avait tendu un piège et que l'aventure devait finir dans une de ces cellules sans air, dont on lui avait fait une si détestable peinture… Tout en levant vers Georges des mains suppliantes, elle expliquait, dans un mauvais français mêlé de dialecte, que la récolte était épuisée, qu'elle avait faim, qu'elle était veuve, et qu'elle aimait mieux mourir que d'être menée devant les Hommes noirs et rouges. Puis, par des paroles obscures, par le regard, elle offrit la seule rançon que peut payer une pauvre femme, et elle tournait sa face résignée vers la grotte… Affirmer que Georges demeura imperturbable devant la tentation, ce serait mentir. Il était à la diète dans son agréable manoir, et cette

femme lui paraissait plus capiteuse que les plus exquises maîtresses d'antan. Tout de même, il estima ignoble d'exploiter la détresse de l'éblouissante créature. Prenant son air le plus doux, son plus gentil sourire, il sut faire comprendre qu'il ne voulait de mal à personne et n'acceptait pas la rançon… La jeune femme en demeurait saisie. Elle tint longtemps ses yeux fixés sur le visage de Georges, puis, avec un regard étrange, elle reprit son sac. Comme on n'était plus qu'à quelques minutes du village, Vambreuse pensa qu'elle serait maintenant plus embarrassée que soulagée par son aide. Il la laissa partir.

⁂

Il dîna mal et mélancoliquement. Son imagination était hypnotisée par l'aventure. Non seulement ses sens parlaient haut, mais, dans cette solitude, s'élevait en lui toute l'émotion tendre, toute la beauté étincelante de l'amour naissant…

Il resta longtemps rêveur à sa fenêtre, devant une fraîche illumination lunaire. Puis, n'ayant envie ni de fumer, ni de lire, ni de travailler, il se jeta sur son lit. Le sommeil prit du temps à venir. À chaque instant, Georges rouvrait les yeux et s'hypnotisait à contempler la lune. Elle argentait les murailles, nimbait les meubles, jetait sur le lit une dentelle vaporeuse. Vers le matin seulement, il tomba dans un assoupissement où des rêves lui varièrent à l'infini l'image de la jeune rôdeuse. Il s'éveilla tard, la tête embrumée et comme vertigineuse, prit son tub au galop et sonna le valet de chambre. C'était un grison, myope, un peu sourd, et, d'ailleurs, abruti par une longue cohabitation avec l'oncle de Vambreuse :

— Monsieur, dit-il, il y a une femme qui insiste pour vous parler…

— Faites entrer dans le cabinet de travail, fit Georges distraitement.

Le valet de chambre comprit de travers. Deux minutes plus tard, il introduisait la femme dans la chambre à coucher, et Georges, avec stupeur, reconnut la maraudeuse aux cheveux d'or roux, aux yeux vert de Rhin. Mais elle ne portait plus la houppelande. Un délicieux costume sauvage, souple, moiré, dentelé, pasquillé, — gantait son corps d'Oréade. Fraîche, lumineuse, coquette, tout imbibée d'air pur, tout odorante des parfums de la terre, des brumes de la forêt, de la volupté des floraisons, elle portait à la main un brillant bouquet de bleuets, d'églantines et de coquelicots, qu'elle tendit à Georges d'un air confus. Puis, son regard se mira dans les yeux du jeune homme, avec une expression trouble, tendre, langoureuse, sur laquelle il n'y avait pas à se méprendre… Ah ! cette fois, Georges n'hésita pas. Il attira doucement contre sa poitrine ce jeune corps frissonnant, il le souleva : puis, sur le grand lit Louis XIV, il le vêtit de baisers depuis les pieds jusqu'aux cheveux. Et jamais il n'avait connu une aussi miraculeuse et délirante caresse que celle de cette femme, qu'il avait refusé de prendre et qui venait s'offrir.

⁂

C'est ainsi que Georges Vambreuse fut récompensé pour avoir agi à l'imitation de N.-S. le comte Léon Tolstoï. Et la récompense n'est pas éphémère !… Notre ami parle du mariage libre avec un enthousiasme qui ne fait pas augurer son prochain retour dans les bars.

Le Quinquet

Charles Labarre allumait devant nous sa lampe — une de ces vieilles lampes où l'on entend tourner des rouages lorsqu'on l'arrange et qui lance des borborygmes comme un ivrogne. Il procédait à l'opération avec un air d'alchimiste ou de pharmacien. Barral se mit à rire :

— Est-ce que ce serait par hasard la lampe d'Aladin ?

Labarre prit un air grave :

— C'est un fétiche. Elle est dans la famille depuis plus de cent ans, et j'aimerais mieux donner cent mille francs que de la perdre !... Je ne la confie jamais à personne. Je l'arrange chaque jour de mes propres mains et je la répare moi-même lorsque par hasard elle se dérange — ce qui est excessivement rare, car sa construction est robuste et son mécanisme admirablement construit...

La lampe, pendant ce discours, avait peu à peu haussé sa flamme. Elle jetait une lueur jaune, très égale et très douce.

— Oui, reprit Labarre, j'ai pour elle une affection véritable, comme je n'en ai pas pour beaucoup de gens. Elle a éclairé mes veilles, assisté à mes douleurs et à mes joies. Et puis, elle a une histoire. Si j'étais superstitieux, je dirais qu'elle a eu une influence bienfaisante sur ma famille. Mais je ne suis pas superstitieux, et pourtant il y a des moments où je ne suis pas très loin de lui accorder une sorte de vie. Tenez, je ne résiste pas à vous raconter quelques-unes des aventures où elle parut jouer un rôle. La première remonte à dix-huit cent et quatre. À cette époque, elle n'appartenait pas encore à notre famille. C'était un soir, un

soir de printemps. Un crépuscule d'escarboucle, de béryl et d'hyacinthe remplissait les nuages. Les aubépines et les lilas jetaient à travers l'étendue leurs âmes odoriférantes. Il s'élevait de la terre une douceur palpitante qui résonnait dans la chair des hommes. Et mon arrière-grand'mère Julienne, jeune comme l'avrillée tout étourdie de rêves, était descendue par le parc, avec la servante Anastasie, et avait marché au hasard, jusqu'aux emblavures, en contre-bas de l'Yvelaine. La nuit était venue. Le four immense du firmament était plein d'étincelles ; la voie lactée étendait sa fourche d'étoiles. C'était dans la courbe de la rivière. L'Yvelaine était très haute, tapageuse et bondissante. Julienne écoutait par moments ses voix humides, mais elle n'avait aucuns inquiétude. Brusquement, il se fit une rumeur énorme, qui tenait des détonations de l'artillerie et de la chute de blocs dans la montagne : c'était l'eau qui rompait ses digues et qui se précipitait sur la plaine. Julienne ne le comprit pas tout de suite, mais la vieille Anastasie, servie par sa longue expérience, déclara :

— C'est l'inondation, mamzelle… faut nous sauver vitement.

Malheureusement les deux promeneuses occupaient le fond de la courbe. Deux torrents accouraient dans les ténèbres, sans qu'elles pussent préciser leur direction. Elles étaient nerveuses ; elles perdirent la tête. Tantôt elles fuyaient vers le Nord et tantôt vers le Midi ; et leurs propres circuits, de plus en plus, leur ôtaient le sens de l'orientation. L'eau cependant approchait. On entendait sa voix de troupeau, on discernait des phosphorescences redoutables. Et comme elle arrivait de toutes parts, il devenait impossible de deviner où étaient les voies libres encore. La vieille Anastasie, d'abord assez sagace et résolue se découragea plus vite que Julienne.

Elle criait :

— Nô va mourir ! nô va mourir !

— Et elle avait fini par s'asseoir, son tablier relevé sur la tête, attendant la fin. Julienne, presque aussi désespérée que la vieille femme, jetait tout autour d'elle des regards éperdus. Tout à coup, elle aperçut une lueur dans les ténèbres, cette lueur des contes et des légendes qui a, de tout temps, symbolisé le secours inattendu. Elle fut saisie d'une inexprimable confiance, elle cria d'une voix assurée :

— Viens, Anastasie, j'ai retrouvé la route.

Et pleine d'une foi tenace, elle entraînait la bonne, elle courait de toutes ses forces. Il y eut un moment terrible, où des vagues hurlèrent tout près des fugitives. Mais un tertre les sauva, puis une espèce de chaussée, et toujours guidées par la lumière, elles atteignirent enfin une grande maison blanche sur le versant de la colline. Elles étaient hors d'atteinte. Des braves gens les accueillirent et elles passèrent la soirée à la lueur de la lampe, de cette lampe, de cette lampe qui les avait sauvées et à laquelle Julienne manifestait une telle gratitude que ses propriétaires lui en firent cadeau.

⁂

Entrée dans la famille, la lampe eut une histoire digne de ses débuts. Elle présida à des événements graves ou joyeux mais presque toujours favorables, comme, par exemple, la fortune de mon père. Car, vous le savez, mon père fut un historien. Il avait la manie des documents. Le pays d'où nous sommes originaires fourmillait, à cette époque, de pièces curieuses, cachées dans

d'antiques manoirs dont les propriétaires se prêtaient avec indulgence à la manie de mon ascendant. Il arriva même qu'un vieux maniaque, le dernier rejeton d'une famille titrée, légua à mon père tout son patrimoine. À la vérité, c'était peu de chose : une tour lézardée, quelques murailles ruineuses, quatre ou cinq acres d'une terre sauvage, si ravagée de cailloux qu'elle ne se prêtait à aucune culture. Mais c'était un nid à documents, à inscriptions curieuses, à débris suggestifs. Mon père s'y installa tout un été et se mit à y faire des fouilles. Il les prolongeait quelques fois très tard. Armé d'une bonne lanterne, il parcourait des chambres, visitait des placards et des cachettes, sondait des murailles.

Or, un soir, sa lanterne se brisa. Il voulut la remplacer par une lampe de cuisine, mais cette lampe était si fumeuse qu'il dut y renoncer. Il alla alors prendre sa lampe, la lampe et, avec précaution, il s'en servit pour éclairer une chambre voûtée, où il soupçonnait des secrets. C'était au moins la vingtième fois qu'il y revenait vainement — ses échecs ne faisaient qu'irriter son envie. Il tapait les murailles, arrachait du plâtre, sondait à l'aide de ses outils. Rien. À la fin, dans un accès d'humeur où se mêlait quelque esprit jovial et burlesque, il se tourna vers sa lampe, et s'écria :

— Tu es entrée dans la famille en sauvant ma grand'mère… ne feras-tu rien pour moi ?

Ce disant, il marchait à petits pas, la lampe tout près de la muraille. Tout à coup, la flamme fit une espèce de bond ; puis elle palpita, vira, s'allongea :

— Voilà qui est singulier ! murmura mon père, toujours dans la même disposition joviale… on dirait que tu me réponds…

Il s'arrêta ; et il vit une mince fissure dans la pierre :

— Eh bien s'exclama-t-il en riant, nous allons prendre ta réponse pour bonne… Voyons un peu ce qu'il y a là derrière.

Il déposa la lampe au milieu de la pièce, et, armé de tout l'outillage utile, il se mit au travail. Après une heure d'efforts, il avait descellé un bloc de grès siliceux et il se vit devant une cachette carrée d'où s'exhalait une odeur fade. Des ossements, de vieilles étoffes moisies, s'étalèrent et, tout au fond, une boîte rouillée et vert-de-grisée, que mon père attira avec un cri de triomphe. Il s'attendait certes à trouver quelque chose de curieux et de valable et il s'empressa de faire sauter le couvercle. Mais alors, il demeura hébété de surprise et de joie : la boîte était au tiers remplie de joyaux, diamants, aigues-marines, rubis, saphirs, topazes… une grande fortune ! Et mon père était le seul héritier de la famille qui avait caché ces richesses…

Quant à l'intervention de la lampe, un physicien vous l'expliquera en formulant l'hypothèse de gaz échappés par la fissure, et cette explication est certes plausible… Et pourtant !

⁂

Passons au troisième événement, qui, cette fois, me concerne, et qui est de l'ordre idyllique. J'avais vingt-quatre ans alors. J'étais désespérément amoureux d'Hélène Fombreuse. Mais la passion que j'avais pour cette fille étincelante était partagée par dix rivaux. Hélène avait reçu les dons mystérieux de la grâce, elle était non seulement éclairée par la torche blonde de ses cheveux et la flamme écarlate de sa lèvre, mais je ne sais quelle féerie accompagnait ses mouvements, quelle force douce et puissante émanait d'elle. Aussi, trop désirée, ne se décidait-elle pas à choi-

sir. Or, un soir, elle assistait à une réception que donnaient mes parents, dans notre château des Mouettes. Une nuit lactée s'étendait sur les arbres ; on dansait sur la pelouse, et pendant les pauses, on se répandait à travers les jardins et jusque dans les allées du parc. Il arriva qu'Hélène se perdit dans un sentier. Des massifs lui cachèrent les lumières de la terrasse et des salons. Et la jeune fille, impatiente, marchait très vite et s'égarait davantage. À la fin, elle aperçut une lueur, la petite lueur des légendes, tout au fond d'une allée étroite. Elle y marcha instinctivement, elle finit par se trouver à l'extrémité d'une aile du château, et elle pouvait voir, à travers un rideau léger, une table épaisse, sculptées comme les meubles gothiques, un fauteuil vaste comme un lit, une grosse lampe de forme archaïque, un livre entr'ouvert. C'était une scène muette. Les meubles et la lampe en semblaient les seuls personnages. Hélène fut prise de curiosité. Elle poussa la première porte qui se présenta à ses regards et qui était entrebâillée, elle se pencha sur le livre, qui se trouva être un grimoire mystique. Elle lut : « Toi qui es venue à travers la nuit, jusqu'à la chambre solitaire, tu entreras dans la famille de l'homme qui viendra te rejoindre, »

Comme elle lisait, un craquement se fit entendre, et comme le silence et la solitude avaient rendu Hélène un peu nerveuse, elle eut un grand frisson. La porte s'ouvrit ; elle vit apparaître mon père qui, laissant à ma mère le soin des invités, venait se reposer dans son cabinet de travail. Il sourit à la belle jeune fille et l'interrogea gaiement sur les motifs qui l'avaient amenée jusque là.

La conversation de mon père avait du charme ; Hélène, lorsqu'elle reparut sur la terrasse, gardait de toute sa petite aventure un souvenir attendri, et gentiment fantastique. Elle y songea les

jours suivants. Le passage du grimoire la hantait ; en même temps, elle sentait qu'il ne lui serait pas désagréable d'entrer dans notre famille. Et, jour par jour, elle me préféra à mes rivaux, jusqu'à ce qu'enfin elle me donnât sa petite main devant le maire de Tanneguy et le curé de Saint-Magloire.

Et j'essaye en vain de me débarrasser de cette croyance absurde et charmante que notre lampe avait attiré dans la nuit ma petite chérie auprès du vieux livre mystique.

L'Étrange Dévouement

Quand Mérans eut fait lire son testament au notaire, il lui demanda :

— Est-ce bien en règle, comme cela ?...

— C'est parfaitement en règle.

— Inattaquable ?

— Rien n'est inattaquable, cher ami... Mais ceux qui attaqueraient seraient déboutés, aucun doute n'existant et ne pouvant exister sur l'intégrité de vos facultés intellectuelles et sur votre liberté parfaite... Évidemment, il paraîtra bizarre que vous laissiez les deux tiers de vos biens à un métayer...

— Mérans alluma un petit cigare de la Réunion, noir et bossu, qui répandait une odeur d'encens, et reprit :

— Je puis bien vous faire ma confession... Même sans le secret professionnel, vous êtes incapable de me trahir, et j'ai idée que,

connaissant la vérité, vous en défendrez mieux les intérêts de Joseph Labarre et de ses enfants… si tant est qu'ils aient besoin d'être défendus.

Joseph est mon frère de lait. Du plus loin que je puisse plonger dans mes souvenirs, je le vois attaché à ma personne avec une énergie indomptable et tranquille. À l'âge de sept ans, Joseph se jette dans une mare où j'étais tombé et m'en retire ; à l'âge de dix ans, il soutient une lutte épique contre un « grand » qui m'avait fichu des taloches et en sort vainqueur ; à dix-huit ans, il attrape la diphtérie après avoir passé nuits et jours au chevet du lit où je faillis être enlevé par la blafarde… et ainsi de suite, à n'en plus finir… de quoi inspirer vingt images d'Épinal. Comme il est assez naturel, plus ce pauvre Joseph se dévouait et plus son affection croissait. Il avait littéralement fini par ne vivre que pour moi. Malgré cela, quand il eut fait son service militaire, le brave garçon se maria. Et je ne sais s'il l'avait fait exprès ou si cela s'était présenté ainsi ; mais il est sûr qu'il épousa une des plus jolies filles de notre canton, où, pourtant, les jolies filles ne sont pas rares. J'incline à croire que le hasard fut profondément dans l'affaire : Joseph était plutôt oblitéré du côté de l'esthétique.

Quoi qu'il en soit, il vint un beau matin, en grande cérémonie, me montrer sa petite fiancée, et me demander mon agrément. Même il dit, et, ce qui le peint bien, devant elle :

— Si monsieur n'aimait pas que je me marie, monsieur n'aurait qu'à le dire. Je ne voudrais rien faire contre le gré de monsieur.

Je regardai avec un ravissement désintéressé cette blonde tout en lignes fines, aux yeux délicieusement étonnés, à la petite

bouche frais éclose, et je dis :

— Mais je vous félicite, mon bon Joseph… Voilà assurément la plus jolie fille du pays. Je me souhaite, pour mon compte, une femme aussi agréable…

La fiancée s'inclina avec un sourire ; Joseph devint écarlate :

— Alors, si monsieur la trouve à son goût, je suis bien content !

⁂

Le mariage eut lieu huit semaines plus tard. J'y assistai, et j'y fis même sauter la séduisante Mme Joseph, qui dansait comme une Viennoise. Puis, il se passa une année, une année lente et tranquille, en apparence sans événements. Comme d'habitude, je voyais souvent mon frère de lait, dont la présence m'était presque aussi agréable que la mienne le lui était à lui-même. Par la même occasion, je voyais la jeune fermière. Je n'eus qu'un tort dans le principe : c'était de faire, de-ci, de-là, toujours en présence de Joseph, quelque compliment à sa femme. La petite aimait les compliments et, hélas ! surtout les miens. Néanmoins, il ne parut pas qu'il en fût ni plus ni moins. Avant la fin de l'année, le ménage eut un petit successeur, ce qui aurait pu friper la jeune épouse : elle trouva moyen d'en sortir plus gracieuse et plus émouvante. Son caractère changea. Elle était devenue grave, presque mélancolique — elle rêvait — elle avait une façon de lever les yeux sur moi qui eût dû me mettre en défiance. Si je vis quelque chose, ce fut à travers un brouillard, ce brouillard de la confiance en soi qui nous rend sot jusque dans la vieillesse. Peu psychologue, je n'analysais rien, je subis insensiblement cette volonté patiente dont la femme nous enveloppe comme d'un rets. Le plaisir que je

prenais à m'approcher de la jeune fermière ne m'inquiéta point, parce que je n'en éprouvais, dans les intervalles, aucune fièvre, aucune impatience. Tout éclata comme un coup de foudre.

Un après-midi, je m'étais rendu à la métairie des Alouettes que Joseph exploitait et que, considérablement agrandie, il exploite encore. Je ne le trouvai point — il était occupé dans un bois voisin. Clairette surveillait le travail des filles de ferme et donnait quelques menus ordres au moment où je me présentai. Elle acheva une phrase commencée et vint à moi, à pas lents et incertains. Nous entrâmes ; il y eut entre nous cette étrange atmosphère, aux sous-entendus frémissants, qui semble nous replonger en plein instinct. Elle était un brin pâle ; moi, j'avais l'âme brouillée, obscure, équivoque. Ce fut assez vif, pour éveiller cette fois la méfiance :

— Où est Joseph ? demandai-je.

— Au bois des Hyerres, répondit-elle. Il ne sera pas long.

Si peu de temps qu'il dût être, j'eus hâte de détaler.

Et je repris :

— J'ai besoin de marcher… j'irai jusque-là.

Elle tenait les yeux baissés. Elle les releva brusquement. Ah ! fichtre, le fauve était là, la bête grondante qui jette de désordre dans la société autant que le lion dans les bois, et en une seconde, elle m'avait saisi dans ses crocs. Mais je fusse mort plutôt que de lui céder. Je me roidis, la chair pantelante, je déclarai :

— À tantôt…

— J'ai à faire dans nos prés, dit-elle d'une voix rauque.

Et la voilà qui me suit. Cela ne m'inquiétait point. Nous étions en plein air, en vue de tous, saufs par conséquent : c'est tout ce que je demandais pour l'heure.

Nous marchâmes en silence à travers le verger, puis dans les luxueuses prairies où la chair tendre de l'herbe frissonnait sous nos pas. Mais on ne pense pas à tout ; un bosquet nous coupa la route. J'aurais bien voulu le contourner. Une fausse honte, le sentiment aussi de ma loyauté, de mon amitié pour Joseph, m'en empêchèrent. Quand nous fûmes sous le couvert, dans l'inquiétante lumière verte, Clairette s'avança devant moi. Elle haletait, elle marchait de travers et soudain, volontairement j'en suis sûr, elle fit un faux pas et chut contre ma poitrine. Cette minute fut sauvage, atroce et délicieuse. Ses cheveux me remplissaient le visage, elle se tenait à moi de toute la force convulsive de ses petites mains, elle balbutiait :

— Vous êtes fâché contre moi…

Et, sentant ma faiblesse, elle se haussa, elle me tendit cette bouche qui était plus dangereuse d'être si naïve dans son éclat rouge. Je fus à la hauteur de la circonstance — j'eus le courage de l'homme qui commande le feu au peloton d'exécution — je repoussai Clairette en balbutiant :

— Jamais… ce serait un mal affreux ! une trahison envers le meilleur des hommes !…

Ni elle, ni moi n'avions fait attention au bruissement des végétaux. Au moment où je finissais de parler, une forme grise surgit, le bon visage de Joseph apparaissait dans la pénombre, les yeux ronds d'émotion et de tendresse, et l'extraordinaire garçon s'exclamait d'un ton de reproche :

— Ah ! monsieur, comment pouvez-vous dire cela… un mal… une trahison !…

Et, comme d'autres se révoltent contre la tyrannie sociale, contre le droit des autres, le pauvre Joseph se révoltait contre la protection sociale, contre son propre droit. Une générosité sublime et grotesque, une allégresse de dévouement rayonnait sur son visage. Il répétait, avec un bégaiement d'indignation :

— Une trahison !

Vous pensez bien que je me promis de ne pas bénéficier de cette abnégation fantastique. C'était, hélas ! compter sans mon hôte et mon hôtesse. J'essayai de fuir… Mais le pauvre bougre se montra si triste que je retournai régulièrement à la métairie… Je ne suis pas un héros, et mon testament, cher ami, ne vise pas seulement Joseph, mais encore sa descendance.

Le Mage Rustique

Je ne méprise pas tant que vous la vieille médecine, dit Abel Fabrice, et je n'admire pas excessivement les maîtres actuels de la thérapeutique. L'art de guérir, à part la chirurgie et quelques vaccines, reste un art. Telle personne intuitive, qui connaît bien un malade, sait aussi bien ce qu'il lui faut qu'un Charcot, un Potain ou un Lancereaux. Il y eut sûrement, jadis, des hommes et des femmes qui manièrent la douleur avec maîtrise et qui surent guérir, non pas à l'aide de formules et de simples, mais par je ne sais quelle divination subtile et quel usage génial des forces minuscules que nos physiologistes commencent seulement de soupçon-

ner. Je ne parle pas au hasard. J'ai connu un de ces guérisseurs sauvageons, et dans quelles funestes conjonctures !

C'était en été. Nous avions loué une frêle maisonnette aux abords de l'Oise. Une profonde forteresse verte nous séparait du monde, — et nos deux pelouses, le peuple étincelant de nos parterres, notre léger ruisseau palpitant entre des rives embaumées de menthe, d'iris, de lis... C'était bien le petit refuge de tous les rêves, l'île de Robinson ou la terre féerique de Rama. Tout ce bonheur s'évanouit le jour où notre petit Georges dut s'aliter. Le mal, rapide et furieux, dévorait notre enfant d'heure en heure. Nous avions fait venir Debrême, puis Potain, dont ma femme est une vague cousine. Ces maîtres déployèrent toute leur science ; ils demeurèrent impuissants. Un jeudi, vers le crépuscule, Debrême me tira à l'écart et murmura (il était un peu brusque) :

— Tout est fini... L'enfant ne verra pas le matin.

Potain, qui, par compassion, n'eût pas de lui-même prononcé la sentence, hocha la tête en signe d'acquiescement.

— N'y a-t-il plus rien à faire ? m'écriai-je avec désespoir.

— Il n'y a plus rien à faire, non... plus rien ! répliqua tristement Debrême... Peu de souffrance, d'ailleurs... Une simple extinction !

Je les laissai partir, et, terrifié à la pensée de revoir ma femme, je rôdai au bord de la rivière. Quelle tentation de me jeter dans l'eau claire, d'oublier la souffrance dans le rêve immense du Nirvana !... Le crépuscule commençait de brosser ses décors, et je me tenais toujours là, anéanti, lorsqu'une voix se mêla au chuchotis du flot, Me retournant, je vis notre servante Mathilde,

jeune campagnarde taillée en muid, débordante de vie et de santé :

— Monsieur, dit-elle d'un air mystérieux... pourquoi ne demanderiez-vous pas le guérisseur ?... Il a fait revenir ma mère qu'est vieille et, pis, infirme... Y pourra, ben sûr, faire revenir un p'tit éfant...

Ce n'était pas la première fois que Mathilde m'entretenait de cet homme, Je l'avais, jusqu'ici, rembarrée avec indifférence. Mais, alors, l'enfant m'était pas encore condamné !... Maintenant, je l'écoutais, oh ! sans foi, sans espoir... Mais, quand il n'y aurait qu'une seule chance sur un milliard de sauver Georges, pouvais-je écarter cette chance ? Je fis un morne geste de consentement :

— Va !

Et Mathilde disparut dans l'allée des tilleuls de Hongrie.

L'homme qui parut devant nous, avec sa tête cubique, plantée à foison de cheveux fauves, avec ses yeux immenses, couleur de tourmaline, extraordinairement variables de teinte et d'éclat, avec sa poitrine d'Ajax et ses mains faites pour étouffer des ours, ne me déplut pas. L'énergie et la puissance sourdaient de son regard autant que de sa rude musculature.

— Où donc avez-vous appris à guérir ? lui demandai-je.

Il répondit avec simplicité :

— Je ne guéris pas, monsieur... Je « donne » ma force !...

Était-ce le calme souverain de ce grand visage, était-ce quelque obscur magnétisme ? Ces paroles me rendirent presque

confiance. Je menai l'homme auprès du petit, qui, immobile, les paupières closes, gémissait d'une voix défaillante.

— Il est bien bas ! murmura le guérisseur…

Il se dressa, me planta son regard dans les yeux et dit avec autorité :

— Faut vous confier entièrement à moi. Y a encore une chance… Mais c'est à condition que je sois le maître… Puis, il me faut aussi quelqu'un de fort et de sain.

Il me considéra, puis il considéra ma femme, qui se tenait devant lui, pâle et défaite :

— Pas vous autres… Le chagrin vous travaille trop… La Mathilde plutôt. C'est une fille bien plantée…

Il n'ajouta plus un mot. Son visage prit une expression formidable et douce. Il se pencha sur l'enfant, il lui massa lentement les membres et la poitrine, Puis, il croisa les petits pieds et prit les menottes entre ses paumes géantes. Le pâle visage crispé se détendit ; peu à peu, l'enfant cessa de se plaindre et s'endormit. L'homme garda son attitude pendant plus d'une demi-heure. Il était devenu pâle ; il frissonnait ; nous l'entendions haleter, comme quelqu'un qui a fait une course rapide…

— Je n'en peux plus ! dit-il enfin. Mathilde, prenez l'enfant et marchez de long en large…

Il mit lui-même l'enfant dans des bras de la fille, puis il se laissa aller en arrière dans un fauteuil et parut s'assoupir. Nous étions, ma femme et moi, en proie à une agitation frénétique. À mesure que le temps s'écoulait, nous perdions de sens des réali-

tés quotidiennes. Une atmosphère étrange nous enveloppait, nous pénétrait. Nous avions le sens très net d'une vie universelle ; non pas composée d'êtres précis, en non pas séparée de la nôtre, mais enveloppante, infinie, faite de vibrations plus ténues, plus rapides que tout ce que nous nommons lumière, magnétisme ou électricité…

L'homme s'éveilla, prit dans la poche de son gilet un flacon, en avala quelques gorgées, puis s'abandonna de nouveau à son assoupissement, Se redressant enfin, il reprit l'enfant des bras de Mathilde, le remit au lit, recroisa les pieds et saisit entre ses mains les petites menottes blanches…

Jusqu'à l'aube, l'homme continua son œuvre. Il était devenu très pâle, livide, il s'épuisait à vue d'œil — et le réconfortant qu'il prenait d'heure en heure ne suffisait pas à le soutenir. Ses torpeurs se prolongeaient de plus en plus. Il en sortait avec des yeux hagards, des mains tremblantes, un frémissement de tout le corps.

Il n'y avait plus aucun doute pour nous qu'il « donnait » véritablement de la vie : l'enfant dormait maintenant d'un sommeil paisible ; on voyait sa petite poitrine s'élever et s'abaisser rythmiquement, ses jolies lèvres se recolorer, ses pauvres joues reprendre une nuance rose.

Enfin, l'aube se glissa, comme un reflet de perles et de coquillages, sur les peupliers de la rive. L'homme poussa un profond soupir, lâcha les mains du petit et murmura :

— Je suis à bout de forces… Mais il est sauvé !

Et, tandis que je poussais un cri de joie, tandis que ma femme pleurait de bonheur, il tomba dans un sommeil de plomb dont il ne s'éveilla que douze heures plus tard.

Il ne s'était pas vanté. L'enfant guérit avec une rapidité merveilleuse, à la profonde stupéfaction de Potain et de Debrême, — qui, d'ailleurs, ignorèrent tout : je devais le secret à notre sauveur.

Vous avouerez que, après une telle aventure, il est bien naturel que je ne croie pas seulement à la science et à la réalité mesurables, mais aussi à l'instinct, à l'intuition, à ces réalités subtiles qui pénètrent toutes choses, comme les physiciens disent de l'éther.

Le Mitron

Nous devisions, à la terrasse du Cadran-Bleu, à Saint-Cloud, lorsqu'un jeune boulanger passa dans le crépuscule. Cheveux poudrés comme un gentilhomme du dix-huitième siècle, mollets nus, et d'une longueur démesurée, il nous fit sourire par je ne sais quel ensemble de bonhomie, de ridicule et de fantastique.

Seul Morlière demeura grave et il suivit longtemps du regard le personnage enfariné, jusqu'à ce qu'il disparût dans une échancrure de la rive. Nous remarquâmes l'air rêveur et attendri de notre amphitryon :

— T'aimes les mitrons ? fit Landa avec un rire pesant.

— Sans un mitron, répondit gravement Morlière, ma vie était fichue… Aussi bien ai-je par testament légué une maison de retraite, avec revenu, à cette corporation respectable.

⁂

Vers ma vingtième année, je bûchais ferme les sciences physiques dans une de ces chambres mansardées où les courants d'air abondent. J'y vivais chichement, sans beaucoup de bonheur, mais avec mon contingent d'illusions. Et je couvais je ne sais plus quelle invention mécanique qui devait perturber l'industrie des chemins de fer et me vouer à l'élevage des billets de banque.

Il y eut un hiver et il y eut un printemps, puis un été qui faillit me rendre fou. J'aimais une petite personne qui se nommait Marguerite, et qui était la deuxième fille d'un garçon de bureau logé au cinquième, sous ma mansarde. D'ailleurs, cet amour pouvait se justifier. La nature ne fait pas de plus charmantes créatures que cette Marguerite. Tout ce que peuvent donner des cheveux blonds, de la jeune chair, des lèvres vives, des yeux éblouissants, était réuni en chef-d'œuvre dans cette vierge agile et rythmique. Après une trentaine de rencontres, tant dans l'escalier que sur le trottoir, j'avais résumé en elle tous les idéals fabuleux qui font agir les hommes. Le reste de l'univers me parut piètre et j'étais prêt à le lui sacrifier. Encore fallait-il qu'elle le voulût. Mais farouche, vertueuse et noblement prudente, elle n'entendait pas qu'on lui adressât la parole dans la rue. Je dus me contenter d'apparitions furtives, de suiveries lointaines et précautionneuses, de stations fébriles à la terrasse du café qui se trouvait à quelques kilomètres du lieu divin où elle se livrait au brillant travail de la passementerie. À ce jeu, je devins promptement enragé — d'autant plus que je constatais de visu l'honnêteté parfaite de

la jeune fille. Que de suiveurs je vis se retirer penauds et baissant l'oreille, que de vieux marcheurs et de jeunes conquérants connurent la défaite honteuse et sans espoir !…

⁂

Parmi tant de suiveurs, un seul montrait une constance comparable à la mienne. C'était un boulanger, long et mélancolique jeune homme, qui travaillait à l'autre rive de ma rue. On l'entendait, par les nuits tièdes ou frigides, pousser dans sa caverne ces sifflements étranges et ces ahans qui aident à vaincre la pâte de froment. Et il apparaissait sur le seuil de la petite porte du coin, vêtu de son espèce de fustanelle et les yeux levés vers la fenêtre de ma bien-aimée. Je le retrouvais devant la passementerie, gauche dans un costume de velours à côtes, et la tête immobile, car il avait le goût de grands diables de cols qui le piquaient sous la mâchoire. Cet être ridicule m'agaçait, mais il ne me faisait concevoir aucune jalousie. J'étais sûr que jamais la délicate fée blonde ne consentirait à épouser le long et triste bougre à profil de pendu. Mais enfin il m'énervait. Je ne pouvais guetter sans le voir apparaître, et lorsque je suivais furtivement Marguerite, je l'entendais, plus furtif encore, qui me suivait. Et je crois bien que cette caricature de mes démarches me décida à brusquer le dénouement…

J'écrivis un billet où je demandais sans plus, la main de la jeune fille. Le lendemain, le garçon de bureau me priait de passer chez lui et me faisait savoir que je ne déplaisais pas et qu'il croyait bien pouvoir me donner bientôt une réponse favorable. Je vécus dans l'ivresse — et deux ou trois fois un petit sourire de Marguerite plein de promesses, me fit passer des nuits prodi-

gieuses… Puis, vers le quinzième jour, le garçon de bureau me fit de nouveau comparaître.

Sa face exprimait de sympathiques condoléances :

— Monsieur, me dit-il, ma fille allait vous choisir lorsque le boulanger d'en face s'est déclaré. Elle croit qu'il est mieux son affaire… Moi, c'est vous que j'aurais choisi !

Quelque flatteuse que fût cette préférence paternelle, elle ne me consola pas. J'assistai avec fureur aux amours de l'Aphrodite de la passementerie et du Vulcain en fustanelle. Le soir cette fille délicieuse apparaissait devant la petite porte de coin ; le jour elle penchait la tête vers l'immense faux-col de son ami. Jusqu'au jour du mariage mon désespoir fut affreux, et je faillis plus d'une fois me jeter par la fenêtre. Le garçon de bureau, par politesse, et le boulanger, par bravade, m'invitèrent à la noce. Et là tout s'expliqua. L'effort de la nature s'était borné à faire de Marguerite une de ses plus belles créatures — mais la plus plate, la plus vulgaire, la plus terne des âmes. Taciturne d'habitude, le vin et l'excitation la firent parler : je n'aurais pu l'aimer huit jours de suite. Car si l'on peut passer sur l'intelligence, comment supporter l'absence de toute sensibilité, de toute finesse nerveuse ?

⁂

Morlière se tut. Le crépuscule coulait en longues traînées de cuivre, d'émeraude et d'améthyste sur le fleuve. Une œuvre magnifique et douce se faisait et se défaisait parmi les nuages, et la brise, infiniment lente, apportait une odeur d'eau, de pollen, de feuilles vertes et d'herbes fauchées. Les tziganes jouèrent une harmonie aussi rêveuse que ce beau soir, tandis qu'un peuple hâtif débarquait des steamers et se répandait sur la côte violescente.

Déjà le croissant prenait une teinte plus vive, quelques grosses étoiles s'éveillaient dans le jardin colossal du firmament, et Marlière savourait ensemble la demi-ombre, la fumée d'un havane délicieux et l'arôme pénétrant du café.

Il sourit gaiement et s'écria :

— Béni soit le mitron ! Sans lui, je n'aurais pas connu l'amour et la joie dans le mariage — sans lui j'aurais sans doute végété misérablement, employé dans quelque administration ou quelque usine, et passant mes jours à échafauder des combinaisons fabuleuses pour obtenir quelques centaines de francs d'augmentation ou de gratification de fin d'année…

L'Entôleuse

Vous trouvez que je suis étourdi et distrait ? demanda Lucien Dampierre, Ce n'est rien, en comparaison de mon étourderie et de ma distraction d'antan ! Que je n'aie pas été mis à mort par quelque omnibus, que je n'aie pas commis quelque homicide par imprudence, c'est ce qui reste inexplicable et me fait quelquefois croire à une manière de Providence. En tout cas, le hasard a déployé une rare complaisance pour me tirer des situations les plus difficiles. Et votre histoire d'entôlage me fait justement souvenir d'une petite aventure qui ne me parut nullement médiocre lorsqu'elle m'advint, en 1887, à une époque où une dèche implacable avait peu à peu réduit ma garde-robe à un unique complet, verdâtre et reluisant pendant le jour, encore passable aux lumières — surtout aux lumières des lanternes.

Un soir, après un étique dîner dans un restaurant à vingt-deux sous, je descendais le Faubourg-Montmartre. On était dans le plein du printemps, un temps de giboulées, tiède, rieur et gamin, inquiétant pour la bête et pour l'ange. Près de l'inimitable Godchau, je me vis en face d'une délicieuse fille, fraîche comme un iris, légère comme un nuage, qui me souriait. Je souris en retour, et, oubliant panne et soucis, je me laissai prendre par le bras et conduire au petit bonheur. Nous n'allâmes pas loin. Avant que j'eusse eu le temps de revenir à moi, nous fûmes dans une chambre modeste, rue Grange-Batelière, où je vécus une demi-heure d'extase. Mais, le délire fini, une réflexion me fit dresser les cheveux sur la tête : je possédais pour toute fortune un écu de cinq francs avec lequel j'avais compté vivre une couple de jours et qui suffirait tout juste à payer la chambre. Or, à la très jolie fille qui m'avait guidé là, il était absolument impossible d'offrir moins d'un louis : encore était-ce bigrement chiche !... Je ne sais quelle importance vous eussiez attachée à l'affaire ; pour moi, elle me parut effroyable. Ces choses-là ne sont pas des principes ; c'est de l'instinct. J'envisage comme un acte de goujaterie infecte, comme une muflerie suprême, de ne pas payer certains services. J'estime beaucoup plus honnête la filouterie d'aliments que la filouterie de caresses. Aussi mon émotion fut-elle excessive ; la sueur m'en coulait des reins et des tempes. Je faisais mille projets pour me procurer de l'argent : tous étaient inexécutables. À part mon complet, dont un revendeur eût bien donné cinq à sept francs, je ne possédais au monde que ma pièce blanche. J'avais épuisé la bonne volonté de mes amis, qui, d'ailleurs, vu ma gêne, m'avaient tous, in petto, donné mes huit jours. Et, en dehors d'eux, toute démarche était impraticable vers les onze heures du soir. Le cœur

glacé et soubresautant, je demeurai étendu, plongé dans des réflexions comme en doit faire un naufragé sur son épave.

Mon imagination me fournit d'abord quelques expédients, dont la folie était évidente, puis elle se stérilisa dans la détresse. Je n'osais plus dire un mot ; je fermais les yeux ; je me donnai l'air d'un homme qui a envie de dormir. Ma compagne n'était pas moins taciturne ni moins immobile. Et il se passa ainsi une petite heure que je compte parmi les plus atroces de ma vie. À chaque instant, je m'attendais à ce qu'on se levât et à ce qu'on fit entendre les paroles redoutables que, sans doute par délicatesse, excès de confiance, ou espoir d'une prime plus forte, on m'avait épargnées avant la cérémonie.

Àla fin, elle se dressa sur son séant, puis elle se leva très doucement, très discrètement. « Ça y est ! » me dis-je. Et mon cœur sonna comme un gong.

Elle ne dit rien cependant ; elle se dirigea à pas de loup vers la toilette ; j'entendis une vague rumeur de poterie, un froufrou presque imperceptible, puis plus rien. Cela me parut bien un peu bizarre : mais je n'étais pas en humeur de me livrer à des réflexions : l'attente, une attente de honte, paralysait la machine pensante. Même un léger cri de serrure n'attira pas particulièrement mon attention. Ce ne fut qu'après beaucoup de temps que la curiosité commença à filtrer par mes circonvolutions. Toutefois, je restai encore un bon moment immobile. Enfin, je tournai la tête de droite et de gauche, puis je me dressai, puis, sûr qu'il n'y avait plus personne dans la chambre, je me mis en demeure de me lever.

⁂

Je le fis avec précaution, plein d'autant d'effroi que d'étonnement. Je ne m'étais pas trompé : elle n'était plus là ! Cela ne dissipa pas mon inquiétude. Je fus d'abord persuadé qu'elle allait revenir, qu'elle s'était seulement un peu attardée au fond du corridor, pour quelque travail intime. Et, tout en me rhabillant, j'entr'ouvris la porte et je tendis l'oreille : le corridor était plongé dans le silence des limbes.

— Elle aurait donc filé ! me dis-je… Mais pourquoi ? Pourquoi ?

J'entrevis la vérité lorsque, mettant la main à la poche intérieure de mon veston, je n'y découvris plus un vieux portefeuille, où je gardais quelques papiers sans importance et deux titres d'une Société en déconfiture. La brave fille m'avait purement et simplement entôlé… Je ne crois pas que, de ma vie, j'aie éprouvé une telle allégresse !

⁂

Je gardais un souvenir presque attendri de l'aventure, reprit Dampierre après un silence, et je me sentais confusément le débiteur de cette femme. L'ironique hasard m'offrit une chance de « payer ». C'était quatre ans plus tard. Je venais de faire mon fameux héritage d'Algérie. J'étais encore dans l'étonnement joyeux de cette royale aubaine, lorsqu'un soir, et précisément devant l'inimitable Godchau, je revois mon aventurière.

Le temps n'avait fait que l'embellir. Elle avait pris un léger embonpoint qu'elle portait à merveille. Elle me fit, sans me reconnaître, à peu près le même sourire que jadis, et j'eus une petite palpitation qui me reporta agréablement à l'amont des jours.

— Toi ! pensai-je… tu emporteras tantôt un gentil petit sac…

Je l'emmenai dans un endroit confortable. L'heure qui se passa là fut en tous points charmante, et comme je manifestais à ma compagne quelque surprise de ce que, si jolie et si fringante, elle n'eût pas fait fortune :

— C'est que je n'ai pas eu de veine ! répondit-elle évasivement.

Je ne sais quels rêves j'étais en train de faire pour son avenir, lorsqu'elle se leva doucement. Et comme je la regardais :

— Je vais faire un brin de toilette ! fit-elle en souriant.

Je fus pris d'une curiosité un peu perverse, et puis, ce retour au passé m'hypnotisait : puisqu'aussi bien j'avais résolu de lui donner tout ce qu'il y avait d'argent dans mes poches, autant lui laisser le plaisir de le prendre. Je fermai donc des yeux, et même, fatigué, je m'assoupis légèrement. Quand je m'éveillai, personne !

— Elle va en avoir, un sacré coup de joie ! pensai-je, en me rhabillant.

Hélas ! la pauvre fille ne devait décidément pas avoir de chance avec moi. Au lieu de prendre le portefeuille qui était dans la poche de mon pardessus et qui renfermait de beaux billets de mille, elle n'avait mis la main que sur le petit portefeuille du smoking qui contenait tout juste un pauvre petit fafiot de cinquante francs !…

Une deuxième fois, j'avais, moralement, entôlé l'entôleuse !

La Grande Bringue

Pourquoi Rodolphe Courmont a-t-il épousé cet effrayant squelette ? demandai-je à Grésyl, tandis que Mme Courmont passait et repassait sur la plage, tournant vers la mer et sur les baigneurs son œil creux, sa face camarde et verdissante.

— Sais pas ! riposta Grésyl… de l'hypnotisme, je suppose. Car cette femme n'est pas seulement affreuse, elle a mauvais caractère, et elle n'avait pas un fifrelin lorsqu'il l'a épousée. Faut donc croire qu'elle le séduisait !

— Elle l'a toujours dégoûté, intervint Songères… Et croyez bien qu'elle ne l'hypnotisait pas, sinon à la manière dont Jean Nivelle hypnotisait son chien. Non, le mariage de ce pauvre Courmont prouve, une fois de plus, combien nous sommes peu maîtres de notre propre personne… Quels pièges subtils nous réduisent à l'esclavage. Il y a peu d'années Rodolphe était un joyeux et excellent garçon, très mousseux, très séduisant, aimant les belles filles et sachant se faire aimer d'elles. Il n'aurait eu qu'à tendre la main : les plus charmeuses et les plus riches eussent été trop contentes de paraître avec lui devant le maire et le curé. Mais quoi ! On n'échappe pas à sa destinée ! Le jour où Courmont alla villégiaturer dans le castel qu'il avait hérité d'une cousine presque inconnue, l'Ananké lui organisa la plus formidable des fumisteries.

Qu'eût-il pu craindre, lorsqu'il vit pour la première fois Mlle Elmire Cazadou ? Quoiqu'elle n'eût alors que dix-huit ans, la beauté même du diable n'avait pas une seule minute voulu d'elle. Sa laideur atteignait déjà au sublime. Telle il la vit, avec ses joues en citernes, ses dents à rictus, ses tempes moisies, telle elle reste-

ra jusqu'à son lit de mort, car il est impossible que l'agonie même la fasse plus funèbre. Il n'en eut pas peur ; il s'y intéressa et en eut pitié. Est-ce cela qui décida la crise qui ravagea Mlle Cazadou ? Je l'ignore profondément. Toujours est-il que cette vierge cadavérique eut bientôt Vénus attachée à chacun de ses os. Elle arda pour Rodolphe comme toute une panerée de Lespinasse. Le pauvre bougre ne s'en aperçut même pas. Il trouva tout naturel de rencontrer cette longue silhouette partout où il portait ses pas ; il l'accueillait avec de bonnes paroles et des sourires amicaux.

Deux mois se passèrent ainsi, et Courmont commençait à trouver que les aborigènes étaient plutôt bassinants. Il désira, sinon voir d'autres pays, — celui-ci était ravissant, — du moins d'autres figures. Si bien qu'il annonça son prochain départ, un soir qu'il dînait chez un agronome, avec les Cazadou et une douzaine de mufles des deux sexes. Il ne s'avisa pas que la grande bringue verdissait davantage, et, le lendemain matin, alors qu'il se promenait au bord de la rivière, il fut surpris de la voir brusquement surgir seule d'un massif de frênes. Elle marchait en zigzag, elle avait des frissons qui ressemblaient à des cahotements ; Rodolphe crut entendre le bruit de ses os, comme qui dirait un « murmure de castagnettes ».

Elle balbutia quelque vague salutation, à laquelle Courmont répondit avec sa grâce accoutumée, puis elle dit ex abrupto :

— Alors, vous allez partir ?

— Mais oui, fit Rodolphe, de bonne humeur.

Elle le fixa de ses yeux éteints et s'écria :

— Si vous partez, je me jette à la rivière.

Vous pensez si Courmont fut stupéfait. Il fut bien un peu choqué aussi, et, d'ailleurs, cette menace lui parut une vaine forfanterie.

— Je partirai, mademoiselle ! répondit-il doucement… Et vous ne vous jetterez pas à la rivière…

— Ah ! Et qui m'en empêchera ?

— Votre bon sens.

Elle se mit à rire, un rire furieux et sardonique :

— Alors, c'est dit, vous partirez ?

— Je partirai !

— Eh bien ! voyez.

Avec une promptitude et une décision incroyables, la grande bringue avait bondi : déjà, elle était à l'eau, elle filait avec le courant. Rodolphe ne fut ni moins leste, ni moins résolu que l'étrange créature. En un moment, il se trouva dans l'eau froide, repêcha M Elmire et la ramena sur la berge, Il était considérablement embêté, outre que, la matinée étant fraîche, le bain l'avait glacé. Volontiers se fût-il réchauffé en appliquant quelques bonnes claques à cette folle. Mais, en la voyant ruisselante et tremblant de tous ses membres, il en eut tout de même pitié. Et il se dit que ce n'était sans doute qu'un caprice de jeune fille, et qu'avec un peu de patience cela se guérirait. Aussi, comme elle se débattait pour se jeter à l'eau, il dit, haussant les épaules :

— Je ne partirai pas.

Elle ne céda que lorsqu'il eut donné sa parole de rester six semaines encore.

⁂

Un mois s'écoula. M Cazadou paraissait tranquille, — encore qu'elle persécutât continuellement Rodolphe de sa présence.

« Elle n'est pas guérie, se disait-il, mais en somme elle paraît redevenue raisonnable. Le temps arrangera ça ! »

Cependant, un vendredi qu'il assistait à une fête chez un certain de la Framboye, il se trouva seul dans un quinconce. Il goûtait, sur un banc, le plaisir de respirer, loin de cinquante imbéciles, lorsqu'il vit Elmire dressée devant lui. Aux lueurs vertes du quinconce, elle semblait une morte debout dans une nécropole. Rodolphe était payé pour craindre les entrevues avec la demoiselle. Il ne put retenir un geste d'ennui. Elle le vit, elle murmura :

— Je sais que je vous déplais… Mais tant pis : je vous aime… et la vie sans vous m'est impossible…

— Mademoiselle, fit-il… c'est horriblement cruel ce que vous me dites-là… et abominablement égoïste…

Elle l'interrompit d'un geste sec :

— Non, c'est simplement fatal… Je comprends que vous ne vouliez pas de moi comme femme… Mais si je ne puis être votre femme, je vous le jure, je me tuerai… Et ce ne sont pas là de vaines paroles.

Elle s'enfuit après avoir dit ces mots. Elle laissait Courmont dans un état de fureur indescriptible. Il la détestait au point que,

croyait-il, s'il avait pu le faire impunément, il l'aurait étranglée, Et il balbutiait, tremblant de rancune :

— Crêve, sale bête… crève ! crève !

Mais hélas ! C'était un trop bon garçon. La nuit suivante, les jours suivants, ce fut une obsession affreuse. Il voyait tout le temps la grande bringue étendue sur son lit de mort ; il s'entendait traiter d'assassin. Toutefois, l'idée de devenir le mari de la hideuse créature lui paraissait plus terrible encore que de la laisser périr…

Un jour que, agité et fiévreux, il allait faire une visite, il rencontra le médecin de l'endroit, un homme qui, s'il n'avait été si méfiant et si pointu, eût été une ressource pour un Parisien égaré à N…, car il avait du trait. Les deux hommes firent quelques pas ensemble, et par une pente naturelle. Courmont finit par lui parler de M Cazadou :

— Foutue ! fit tranquillement le médecin… Avant douze mois, cette fille mangera les pissenlits par la racine. Elle est au dernier terme de l'épuisement.

Funestes paroles, qui perdirent définitivement Rodolphe. Le malheureux garçon crut qu'effectivement Elmire était condamnée à mort. Il n'en fut que plus effrayé à l'idée qu'elle se tuerait à cause de lui. Qu'était-ce que douze mois ? Ne pouvait-il faire la charité d'une illusion à cette infortunée envers qui vraiment la nature s'était montrée par trop dégoûtante ? En prolongeant les fiançailles, on arriverait presque au terme. Et le sacrement jetterait un peu de lumière sur une agonie…

Le pauvre Courmont céda à ces charitables sophismes. Il se fiança à M Cazadou, et de fil en aiguille, encouragé par les pronostics de plus en plus lugubres du docteur, il se laissa enfin immoler à la mairie et à l'église.

Le résultat, vous le voyez. La grande bringue est indéracinable. Loin de mourir, elle semble devenir plus indestructible chaque année : elle a déjà donné à son mari trois ignobles petits squelettes, et je crois qu'elle est en train de lui en construire un quatrième.

L'Arracheuse d'Amour

Moi, fit Blondel, mon premier amour me fut arraché en même temps qu'une dent. C'est une histoire plutôt niaise, mais toutes les histoires personnelles ne le sont-elles pas ?

Dans ma dix-huitième année, j'étais amoureux de la femme d'un dentiste, qui habitait la petite ville de N…-sur-l'Escaut. Cette dame flamande aurait tout aussi bien pu être Napolitaine, avec ses cheveux de poix fraîche, ses yeux noir de fumée et son teint mat légèrement safrané. Elle marchait bien, avec une petite ondulation féline et des mouvements délicats, dans une ville où les femmes tanguent comme de vieux matelots, lorsqu'elles n'allongent pas leurs compas ainsi que des autruches. Je me cachais pour la voir passer sur le mail ou près de la basilique ; je poussais parfois l'audace jusqu'à la suivre à cent mètres de distance, dans la rue des Boulangers ou le long du vieux rempart. Les mœurs de l'endroit et mon imagination qui était vive, mais timorée, formaient mes espérances. À vrai dire, j'étais amoureux pour l'être,

sans songer au lendemain, ce qui est la meilleure façon et, à coup sûr, la seule qui n'expose pas un adolescent à des déceptions ou à des coups de pied dans le derrière. Tout ce que je rêvais, c'était quelque frôlement de main, quelque tour de valse au bal de la sous-préfecture, quelques paroles tendres. Les circonstances ne favorisaient pas mon idylle. À la suite d'une contestation entre mon père et le dentiste, au sujet d'une partie de quilles, les deux hommes ne se parlaient plus : la réconciliation était d'autant plus improbable que ma mère se montrait enchantée de la brouille, ayant toujours fréquenté à son corps défendant des gens qui travaillent la mâchoire du prochain. Tout ce que je pouvais donc faire était de soupirer à distance. Je ne m'en faisais pas faute et, au vrai, je menais une existence heureuse, l'amour me laissant insensible aux petits inconvénients de la vie.

Il n'y avait pas de raison pour que cela ne me menât pas jusqu'à ma vingtième année, époque où il était convenu qu'on m'emballerait pour la capitale. Mais je devais être une victime des circonstances. Un beau matin, le dentiste entreprit, je ne sais pour quelle cause, un voyage qui devait durer trois ou quatre jours. L'idée que sa femme allait être seule me causa d'abord un mystérieux plaisir, puis me remplit de je ne sais quelle confuse inquiétude. Me voilà allant et venant, surveillant de loin une enseigne qui comportait une énorme mâchoire dorée et divers instruments symboliques. En vain, luttai-je contre ce que je sentais être une imbécillité : de tout le jour, je ne fus jamais une demi-heure sans aller guigner la maison du dentiste.

Le soir vint, un soir brumeux et morose, un de ces soirs d'automne qui, dans le Nord, ont quelque chose de la navrance des soirs anglais. À peine quelque artisan attardé et quelque pilier de

cabaret circulaient dans les rues de la petite ville. Couvert d'un manteau et coiffé d'un chapeau à bords rabattus, qui me rendaient méconnaissable dans la pénombre, je continuais mon absurde surveillance. Peu à peu j'étais arrivé à la conviction que mon aimée courait un péril. Des histoires de crime me traversaient la tête, qui prenaient d'autant plus de consistance que le dentiste habitait un peu à l'écart, au coin du mail. Et puis (les deux choses se mêlaient étrangement dans ma cervelle), à force de m'hypnotiser sur la maison, j'étais pris d'un désir violent d'y entrer, de me jeter aux pieds de la jeune femme, de lui déclarer enfin mon amour. Plein de ces pensées, j'avais fini par approcher de la porte. Ici, un de ces hasards qui décident de la destinée vint simplifier la situation : la porte, par la faute d'une servante ou pour toute autre cause, était entre-bâillée. Je la poussai, et en même temps le diable me poussa : j'étais dans le corridor, je me heurtai contre un porte-parapluie qui se renversa avec un bruit de ferraille.

Tandis que je m'arrêtais, glacé, médusé, un rai de lumière me frappa au visage et je vis devant moi une grosse domestique barbue qui me demanda :

— Que désirez-vous ?

— Je désire voir Mme Delmar, fis-je ; j'ai mal à une dent…

Ma réponse n'était pas aussi ridicule qu'elle en avait l'air. Il faut savoir que ma bien-aimée aidait fort dextrement son époux dans l'art d'extraire des chicots au prochain. Non seulement, elle y aidait, mais, bravant les ordonnances, elle ne se gênait pas, dans un cas pressé, le mari absent, pour débarrasser les clients

d'une molaire douloureuse. Or, j'avais justement une dent qui, de-ci de-là, me faisait sentir, avec douceur encore, sa carie.

— Entrez ! fit la bonne d'un air bourru, en m'introduisant dans un petit salon. Je vais avertir madame.

Le cœur me battit furieusement. Et, en une seconde, ma résolution fut prise : à défaut d'autre prétexte pour justifier ma visite, je me laisserais extirper ma mâchelière. Cette décision héroïque me remplit d'un incroyable enthousiasme. Je me figurais d'extraordinaires délices à être étendu devant elle dans le classique fauteuil, à sentir le frôlement de sa manche, et surtout à voir sa main brune s'avancer vers mes lèvres, comme pour recevoir un baiser. J'en avais l'eau à la bouche !

⁂

Je n'attendis pas longtemps : les cheveux de ténèbres, le visage mat de la jeune dentiste apparurent, et je me mis à balbutier, plein de trouble. Mais son sourire, un sourire un peu professionnel quand j'y pense, me rassura. Je devins héroïque. J'expliquai rapidement que j'avais mal, j'entrai sans appréhension dans le lieu du supplice et m'installai dans le fauteuil opératoire.

Ce fut d'abord très doux. Je vis de près ce visage qui hantait mes jours et mes nuits : de grandes prunelles de velours se fixèrent sur mon visage, une main douce et fine me toucha la tête pour rectifier la position, des étoffes soyeuses bruirent…

Àcette époque, le principe, surtout dans les petites villes, était encore d'arracher, plutôt que de guérir. Et quant aux anesthésiques, leur règne venait à peine d'éclore : on ne les utilisait guère chez le dentiste.

Ma bien-aimée me dit d'une voix argentine :

— Elle est avancée… Il faudra l'extraire.

Elle avait un sourire tendre, un air penché, un regard rêveur. Je me figurais être proche du Jardin des Hespérides, plutôt que du supplice. Et je lui murmurai langoureusement :

— Comme vous voudrez !

Elle se mit à enrouler, avec grâce, de la toile autour d'un davier. Je la regardais faire. Et peu à peu, les cheveux me parurent trop noirs, les yeux trop sombres, le visage si régulier qu'il en était dur et la bouche implacable. Il me semblait qu'à chaque tour de la toile, une douceur s'enlevait d'elle. Quand elle revint à moi, je dus me roidir pour ne pas sauter sur elle et lui arracher l'instrument. Mais un dernier sursaut de mon amour me donna du courage. J'ouvris la bouche en m'attachant de toute la force de mes mains aux bras du fauteuil. Brusquement, il se passa quelque chose d'affreux dans les racines de mon être ; ma mâchoire craqua épouvantablement, je crus qu'on m'arrachait la tête.

Et quand la dent vint enfin, je sentis bien que le même instrument qui me l'avait extirpée, m'avait extirpé mon amour.

La Première Maîtresse

J'ai toujours été surpris, fit doucement Perdange, de l'espèce de honte, voire de haine rétrospective, qui s'éveille chez beaucoup d'hommes au souvenir de leur première aventure galante, quand

cette aventure eut pour héroïne une vieille femme. Vraiment, je n'en vois pas la raison. Est-ce que nos amours de prime jeunesse ne sont pas, presque fatalement, quelque chose d'avorté, de vain et de misérable ? Ou bien nous séduisons sans pitié une jeune créature, avec la volonté nettement préétablie qu'elle sera tout juste notre maîtresse, ce qui, en bon français, signifie que, d'avance, nous escomptons la rupture, ou bien nous débutons sinistrement, à la course ou à l'heure, avec de lamentables salariées. C'est enfin, à l'entrée dans le Pays du Tendre, le plaisir suivi d'un lâche sacrifice ou le plaisir sans contre-partie — deux choses fondamentalement mélancoliques, ternes et féroces. Et toutefois, il faut bien, dans notre société, que le gars débute. D'une part, la nature, rendue plus impérieuse par l'hérédité, et d'autre part, des traditions sociales toutes-puissantes, ne lui permettent guère d'attendre le mariage. Faible créature dominée par son milieu, on ne saurait vraiment exiger qu'il soit plus sage et plus patient que ne le furent son père et son grand-père, ni qu'il échappe à l'influence de ses compagnons. Dès lors, le mieux ne serait-il pas que sa force, perdue pour la famille et pour la nation, eût tout au moins quelque destination inoffensive, et que, parmi tant de vieilles veuves ou d'épouses définitivement abandonnées, il fit un peu de bonheur ?

Ce raisonnement va sans doute vous paraître ridicule. Il m'est suggéré par les faits : comme pour tant d'autres, la première femme qui me fit connaître l'ardent oubli fut une personne déjà bien mûre, puisqu'elle parfaisait sa cinquantième année. Eh bien ! j'ai gardé de cette aventure réputée humiliante un très frais et joli souvenir.

⁂

Je touchais de près à la vingtaine, et toutefois, malgré un tempérament vif, je n'avais pu réussir à perdre mon ignorance. La timidité y était pour une part considérable, une peur inconsidérée, maladive, des dames qui servent l'amour par portions, avait fait le reste. D'ailleurs, cela n'a aucune importance. Le fait est que, à la fin de l'été 18… j'arrivai chez ma tante Evrardine, comme Daphnis avant l'arrivée de l'excellente Lycenion. Je devais passer une quinzaine de jours chez ma parente, selon les instructions de mon père, qui voulait fermement que les écus de cette vieille personne ne prissent, à sa mort, d'autre chemin que celui de mon escarcelle : il m'était loisible de prolonger mon séjour aussi longtemps que je le voudrais, mais non de le raccourcir. La tante Evrardine était une ruine dont chaque jour les rhumatismes arrachaient quelque pierre. Elle se mourait de froid, avec résignation, du reste, en gémissant autant de patenôtres dans sa journée que l'eût pu faire un moulin à prières. Elle ne vivait pas seule. Une quinquagénaire, la jeune sœur de feu l'époux d'Évrardine, lui tenait compagnie, la soignait charitablement, sans arrière-pensée, j'en suis sûr, étant de nature peu cupide et copieusement pourvue de rentes. Mon père, d'ailleurs, ne se méfiait pas d'elle, lui qui détenait le flair « héritier » le plus subtil qu'oncques j'aie connu à créature sublunaire.

Mme Alice Dervylle ne m'était pas inconnue, bien que son établissement chez ma tante fût de date récente. Mais je l'avais peu fréquentée. Quand je me trouvai seul avec elle, ma tante, et trois parques chenues qui constituaient la domesticité, elle attira forcément mon attention. C'était une femme bien en chair, avec d'énergiques cheveux poivre et sel, le poivre et sel agréable qui résulte du contraste tranché des deux nuances ; un teint qui n'était pas encore entièrement passé, encore qu'il commençât à

tourner au cuivre ; des traits ravagés, mais prompts ; des yeux couleur de tourmaline, encore beaux — véhéments et tristes, quémandeurs et généreux, légèrement gâtés par des sclérotiques fibrillées de sang — une main de forme charmante, où la peau se parcheminait, et beaucoup de vitesse dans les mouvements. Dans un tel désert de femmes, préoccupé comme je l'étais d'une seule chose, attisé encore par l'air maritime, ce crépuscule humain m'hypnotisa. Ah ! c'était loin de mes songes ; mais quand les sens commandent, le fond emporte la forme.

Je me trouvai souvent sur le chemin de Mme Dervylle. La pauvre femme s'en aperçut, et tendre, et aimante, et pleine du regret d'un étincelant passé, elle eut si peur d'une déconvenue qu'elle profita de la première occasion favorable, le cinquième jour après mon arrivée.

Elle fut si douce, si câline, et tout ensemble si délicate et véhémente, que, d'abord, ce me parut chose exquise. Mais j'avais trop de lectures, trop de conversations avec des jeunes hommes maussades, pour ne pas avoir mon retour sur moi-même. Après une huitaine de jours d'abandon, je décidai l'aventure humiliante. Le souvenir de deux ou trois scènes de roman, celle de Bouvard et de Pécuchet, celle de Bel-Ami, etc., me vinrent gâter mon plaisir. Et, considérant les rides, les fibrilles rouges des sclérotiques, je me répétais méchamment : « Vieille ! Vieille ! » en me gaussant de mon ridicule triomphe. Alors, je résolus de filer strictement à la date réglementaire ; j'annonçai mon départ à la tante Evrardine. J'eus la même sensation que si j'avais donné un coup de couteau en voyant l'affreuse pâleur, le grelottement d'Alice Dervylle, en rencontrant son regard plein d'humilité, de supplication

infinie ! C'était l'après-midi et jusqu'au soir, la lamentable créature se contint.

Mais lorsque, après le dîner, je m'en fus au jardin fumer ma cigarette parmi les passeroses et les grandes pivoines, je me sentis saisir le bras et entraîner vers l'ombre, sous les frênes. Là, j'entendis une voix profonde, une voix de la grande réalité essentielle, qui me consterna d'autant plus qu'on ne tentait aucun des gestes maladroits, aucune des étreintes irritantes par quoi une femme sur le retour gâte sa douleur.

— Vous ne vous pardonnerez pas ! murmurait-elle. Cette cruauté pèsera inutilement sur votre vie… elle vous paraîtra misérable et mesquine… et inintelligente aussi, car enfin, pourquoi rompre avant terme une chose qui n'a pas réellement cessé pour vous d'avoir sa douceur ! Êtes-vous donc si sûr de trouver l'amour à votre premier geste ? Ne craignez-vous pas de rencontrer une dureté qui vous fera paraître votre conduite plus impardonnable ?… C'est votre amour-propre qui parle… c'est lui seul qui vous fait fuir… c'est lui aussi qui vous punira plus tard. Ayez un peu d'indulgence pour vous-même et beaucoup de pitié pour moi ! Je connais déjà votre cœur — il est généreux : vous vous souviendrez avec plaisir de ne vous être pas conduit comme une brute…

Je fus très troublé par ces paroles, peut-être surtout à cause de l'accent intime, vrai, sans violence, sans dissonance qui les accompagnait. D'abord la compassion domina, une compassion solennelle et molle comme ces ramures parmi lesquelles brûlaient des petits feux des étoiles ; puis l'émotion changea de forme, elle se mêla des parfums de l'herbe et des syringas, et surtout de ceux d'Alice, qui étaient choisis avec soin ; puis les souvenirs accou-

rurent, proches, impérieux, pleins d'une sensualité charmante… Un coup de théâtre acheva de me vaincre : la lune se leva au fond du jardin, elle mit sa lueur indécise autour de ma maîtresse. Dans cette lueur, les ravages de la face, la rougeur des sclérotiques s'effaçaient. Mme Dervylle apparaissait à peu près comme elle devait apparaître lorsqu'elle était jeune, lorsque la fraîcheur régnait sur sa peau, que sa chevelure était noire… Elle vit bien mon trouble et, sachant qu'elle le pouvait maintenant sans être maladroite, elle posa contre le mien son corps souple, elle mit près de mes lèvres sa tête embaumée : le délire fut trop vif pour ne pas enchaîner mon amour-propre…

Je passai toutes mes vacances chez ma tante, j'y revins à Noël, puis à Pâques, heureux maintenant de donner le bonheur et par là même apte à le recevoir.

L'aventure finit sans doute, mais avec grâce, mais en laissant à chacun de nous un beau souvenir, quand, au sortir de Saint-Cyr, je demandai et obtins de partir pour l'Afrique… Et je vous assure, acheva Perdange, que je songe à cette idylle avec autant de plaisir, et plus d'attendrissement, qu'aux plus gracieuses aventures de ma jeunesse.

L'Ivrognesse

Non, s'écria Jacques d'Ambreuse, ne dites pas de mal de l'ivrognerie ! C'est la plus belle passion de l'homme, et les Grecs, à juste titre, la mirent sous le patronage d'un grand dieu. L'une des plus choquantes cruautés de la Nature est d'avoir fait de l'alcool une sorte de poison. Quoi de plus innocent que le vin, ou la bière,

ou les liqueurs ? Quelques fruits mûrs écrasés, quelques grains, quelques sucs soumis à la fermentation, c'est l'idéal de la douceur, — tandis que la mangeaille — bifteck, gibier, volaille, — c'est le meurtre hideux, c'est la pauvre bête inoffensive offerte en holocauste à la voracité humaine ! Allez ! un jour viendra où la science combattra les effets néfastes de l'alcool sans supprimer la joie charmante de l'ivresse ; un jour l'homme goûtera, sans crainte et sans remords, cette flamme exquise qui transfigure la création et qui, au rebours de Circé, métamorphose les pourceaux en compagnons d'Ulysse !...

Disant ces mots, d'Ambreuse prit sa canne des mains du garçon et disparut sur le trottoir.

— Ah bien ! fit Landa qui l'avait écouté avec attendrissement en se passant un sherry cobbler dans l'œsophage... Voilà un homme qui parle selon la bonne doctrine ! Faut dire aussi qu'il a pour cela des raisons supérieures même aux miennes. L'alcool a joué dans sa vie le rôle des bonnes fées. Il lui doit tout, argent, amour, bonheur !...

En 95, ce pauvre Jacques avait tout juste de quoi vivoter dans un entresol microscopique et paraître quelques mois sur des plages ou dans des villes d'eaux de troisième ordre. Encore sa petite fortune branlait-elle dans le manche. Elle était mal placée et il ne pouvait pas la changer de place. Or, Jacques avait été élevé dans le plus urf des mondes. Il ignorait l'art précieux de payer les choses à leur juste prix et, pauvre, résigné à la médiocrité, il n'en faisait pas moins des dettes.

Dans l'été de ce 95, Jacques se trouva aux Plans-sur-Bez, qui était un endroit délicieux pour le regard, mais peuplé de gens as-

sez maussades. Notre ami ne s'y plaisait qu'avec les glaciers, les moraines, les forêts de sapins, mais cette compagnie ne laisse pas que d'être, à la longue, un peu mélancolique pour un jeune homme. S'il ne s'ennuyait point, il était malheureux. Il soupirait à la vue des gentianes et des roses éphémères de l'alpe, il soupirait à la première étoile tremblotante sur le conclave des monts taciturnes. Et il ne rencontrait que des dames aux visages de bois ou d'autres à demi liquéfiées par une maturité rebondissante.

Il tomba dans ce village une famille américaine, gent remuante, frénétique, fantasque, qui s'avisa de s'y plaire. Tout s'anima. Il vint des mulets, des chevaux, du champagne, des spiritueux multicolores, — de quoi faire du confortable jusqu'aux cimes des Diablerets. C'était, dans son genre, du monde très chic. Les deux fils et le père étaient grands comme des arbres, la mère était belle encore, et la fille resplendissante. C'était un admirable mélange de la grâce louisianaise et de l'éclat des belles races de l'Est américain. Ses yeux, violets à l'ombre, prenaient à la lumière des teintes infinies, tantôt calmes et caressants, puis égarés, magnifiques de vie impétueuse et de volupté sauvage. Sa démarche, tantôt molle, « jetant le sel », comme les Espagnoles, pouvait être rapide, souple, ondoyante comme la course de l'eau ou des félins. Son teint était de la lumière et de la pulpe de lis ; sa bouche, une flamme rouge et blanche, mais veloutée de sourires et de promesses mystérieuses.

Au bout de trois jours Jacques ne pouvait plus imaginer un monde où ne vivrait pas cette miraculeuse créature. L'amour le dévora, mortel, sans espérance. Comme il avait plu aux frères, il se trouva mêlé aux excursions de cette famille, à ses courses

folles, à ses beuveries, il vécut à l'ombre de Margaret Mac Intyre, ivre d'adoration et de tristesse.

Elle ne faisait aucune attention à lui. Vive, gaie, capricieuse, elle rendait toute galanterie impossible par le plus bizarre mélange de familiarité et de moquerie. D'ailleurs, un sang-froid absolu. Même quand elle avait abusé du champagne, du whisky ou du bourgogne — elle aimait furieusement les bonnes marques ! — elle restait en parfaite possession d'elle-même… Aussi d'Ambreuse l'aimait humblement, cachant sa souffrance d'amour comme le petit Spartiate dévoré par le renard, trop fier aussi pour courtiser une personne dont la beauté était enveloppée de tant de millions.

Un soir, Jacques, plus chagrin que d'habitude, était parti tout seul vers la croix de Javernez. Il marcha très longtemps, si bien qu'il finit par perdre son chemin en voulant prendre un raccourci. Quand il rentra aux Plans, il était près de deux heures du matin. Tout dormait. On n'entendait que la rumeur du torrent. De grandes étoiles vacillaient sur le Muveran et le Lion de l'Argentine. La porte du chalet de Jacques était ouverte. Il ne s'étonna point ; il monta doucement à l'étage. Mais quand il pénétra dans sa chambre il eut un saisissement. À la lueur d'une bougie presque consumée, il apercevait des vêtements de femme épars, une bouteille sur le guéridon, et une grande chevelure lumineuse qui couvrait son oreiller… Il demeura immobile. Il étouffait. Son cœur grondait comme l'Avançon sur les pierres. Et il contemplait miss Margaret endormie, avec l'étonnement du croyant devant un miracle, avec l'épouvante du voyageur égaré près du repaire d'un tigre…

Après une minute, Jacques comprit l'aventure. Margaret avait sans doute bu plus que de coutume. Même, elle avait dû sortir en cachette pour aller prendre une bouteille de brandy, et c'est alors qu'elle s'était trompée de chalet… Il n'y avait qu'à se retirer et à aller attendre le matin sur la route…

Le jeune homme jeta un dernier regard sur la jeune fille endormie, puis il se tourna doucement et fit un premier pas pour sortir… Un cri bas le retint. Il vit la tête brillante qui se dressait : les yeux magiques luisirent à la clarté jaunissante de la bougie ; enfin une voix ensemble impérieuse et enrayée :

— Que faites-vous ici ?

— Pardonnez-moi ! fit humblement Jacques… Je ne pouvais pas supposer… Vous vous êtes trompée de chalet, miss… Vous êtes chez moi… Si je l'avais su, je ne serais pas entré dans cette chambre !

Elle demeura un instant stupéfaite, ses grands yeux immobiles, puis une sorte de gaieté passa sur son visage, son rire sonna, argentin :

— Ne sortez pas, maintenant, avant de m'avoir fait une promesse…

— Oh ! fit Jacques… vous ne doutez pas que jamais personne ne saura…

— Ça m'est bien égal… Ce n'est pas pour les autres, mais pour moi que cela m'ennuie… C'est humiliant !… c'est shocking !… Je ne veux pas que vous puissiez vous moquer de moi ou penser à cette chose grotesque quand vous vous coucherez le soir… Pro-

mettez-moi tout de suite le mariage… Sinon je ne vous pardonnerai jamais… jamais !…

Et voilà ! conclut Landa, après avoir consommé un nouveau sherry cobbler, comment notre ami Jacques a dû tout son bonheur à l'alcool… Cette délicieuse Margaret l'a aimé et l'aime encore de tout son cœur. Quant à lui, il est aussi affolé d'elle que le premier jour. Et, comme dans tous les bons contes de fées, ils vivront longtemps et ils ont beaucoup d'enfants, — beaux comme de petits dieux.

L'Obstacle

Nous devions nous épouser, — le contrat débattu entre nos parents. J'aimais à l'infini sa beauté de contrastes où des cheveux noirs, des yeux d'un bleu de gentiane, un teint d'Irlandaise se marient pour des grâces imprévues. J'eus un voyage à faire, trois semaines avant les épousailles. Déjà je m'apprêtais au retour, lorsque vint un billet de Jeanne, bref, froid, où elle déclarait tout rompre. Passons sur ma surprise et mon effroi qui furent atroces. Je ne perdis pas une minute : embarqué au premier train, dès le soir, je sonnais à la porte de ma fiancée. Je ne trouvai personne : toute la famille avait fui, sans laisser de destination. En vain tentai-je de trouver quelqu'indice, en vain courus-je le cercle de nos communes relations. Je vécus six mois dans l'horreur, la colère, tenté par le suicide, ne reculant que devant de troubles espérances, rôdant sinistrement par les bois qui environnent S…, si hâve et maigre que j'apitoyais les bonnes gens.

⁂

Un matin on me remit une lettre ; je n'eus qu'à l'ouvrir, tout le mystère de mon malheur fut révélé. Mystère simple, presque ridicule : le père de Jeanne, ébloui par un parti extraordinaire, n'avait pas reculé devant quelque turpitude, forgeant une histoire, avec preuves, sur mon inconduite, et sur ce que mon voyage n'était que pour joindre une maîtresse. Les défauts de Jeanne étaient l'extrême crédulité et la colère violente. Elle crut sans balancer, elle m'écrivit le billet que j'ai dit et consentit à s'unir à René de M... dans un délire de vengeance. Elle venait seulement de surprendre la vérité et montrait à me revenir la même ardeur que naguère à me jeter par-dessus bord. Sa lettre finissait ainsi :

« Mon cher amour, ma tendresse est accrue de la rage d'avoir été si misérable envers toi. Le désir ne me laisse plus de repos, brûle mes nuits, d'être toute à toi, de laisser mari et parents pour te suivre où tu voudras, comme ta servante, ta chose, ton bien. »

⁂

Cette lettre me mit hors de moi ; je répondis sur le même ton. Après quelque correspondance, il nous parut impossible de vivre l'un sans l'autre : nous convînmes que nous rétablirions à tous risques notre destinée, que j'enlèverais Jeanne. Nous décidâmes de nous retrouver à Lyon et que nous partirions immédiatement pour l'Italie. Jeanne devait m'attendre à l'hôtel d'Angleterre, et jamais je n'éprouvai plus religieuse et poignante émotion que tandis que je montais le vieil et vaste escalier de pierre de cette vieille demeure. Enfin, la porte ouverte, je vis l'aimée, très pâle, et même tremblante. Respectant son émotion, je portai sa main à mes lèvres. Encore qu'elle laissât voir des marques de souffrance, le mariage avait parachevé sa beauté. Quelque nuance plus fine,

quelque grâce plus subtile décorait la lumière de ses yeux et l'élégance de son corps. Je me mis à lui parler doucement, essayant de la rassurer, — car son trouble persistait. Puis, m'agenouillant, je la voulus attirer, approcher sa tête de la mienne, — mais elle me repoussa, avec un sourire timide :

— As-tu peur de moi, mon âme ? murmurai-je.

— Non pas de toi, — mais j'ai peur.

Il y eut alors une atmosphère de gêne que le silence rendait plus trouble. Je n'avais pas cette extrême assurance qu'il faudrait pour parler à la crainte d'une femme aimée. J'essayai de nous rapprocher par la douce familiarité d'une caresse, — mais je sentis que Jeanne se roidissait plus encore qu'à la première tentative. Cette résistance commença à me paraître singulière.

— Jeanne, lui dis-je à mi-voix… tu ne m'aimes donc pas ?

Elle, d'un air distrait :

— Si… je t'aime encore…

— Encore ? répétai-je, étonné… Que veux-tu dire ?

Elle ne répondit pas. Elle parut inquiète, rêveuse, lointaine. J'eus le sentiment qu'il avait dû survenir quelque chose, avant ou pendant son voyage. Je repris, avec sollicitude :

— Tu n'as point eu d'ennuis ?…

— Non.

— Il ne l'est rien arrivé ?

Elle répondit tout bas :

— Si, il m'est arrivé quelque chose…

— Ton mari… tes parents ?

— Non, personne.

Elle parlait d'un air de découragement, de lassitude ; ses beaux yeux refusaient obstinément de se fixer sur les miens. Je me sentis envahir d'une inquiétude mystérieuse, puis d'un violent désir de connaître l'état d'âme véritable de la jeune femme :

— Je t'en conjure, lui dis-je, — la vérité !

Elle ne me répondit pas : elle demeura immobile ; il me semblait que, de seconde en seconde, elle devenait plus étrangère. Elle dit enfin :

— Il y a quelqu'un entre nous !… L'autre jour encore, j'étais toute à toi… je t'aurais suivie au bout du monde…

— Et maintenant ? fis-je avec amertume.

Elle reprit d'une voix plaintive :

— Je ne le pourrais plus ! Et ce n'est, crois-moi, ni faiblesse ni versatilité féminine. Ma résolution était bien prise. Rien ne me retenait, — rien n'aurait pu me retenir de ce qui existait dans ma vie. Mais cette grande chose est venue qui change le monde. C'est, il y a quatre jours, en consultant mon carnet, — une date n'a frappée, confondue, — une chose à laquelle j'étais à mille lieues de penser, m'a remplie d'inquiétude, de tristesse, presque d'épouvante. C'était au moment où je venais d'accepter la fuite, où j'avais choisi le lieu de notre rencontre, — et je ne songeai pas une minute à modifier mes projets. Mon amour pour toi n'en

semblait que plus emporté, plus exclusif, — et presque aurais-je maudit… Mais le soir, la nuit, le jour qui suivirent, il sembla qu'une métamorphose profonde s'opérât dans mon être… Oh ! pas de vains remords, pas de regret, pas même de prévoyance pour l'avenir… rien que la Présence de quelqu'un, — la croissance d'une âme… En même temps, la haine contre mon mari — qui m'était venue par amour pour toi — diminuait, s'effaçait. Je sentais que l'homme avec qui je partageais ce divin mystère ne pouvait, jamais plus, me redevenir étranger, — je songeais qu'il n'avait eu aucune part à la tromperie de mon père, que je n'avais pas un seul acte à lui reprocher. Je t'aimais encore pourtant, je ne voulais pas manquer à une parole solennelle, et je pris malgré tout le train qui devait m'amener ici.

Àmesure qu'elle parlait, je me sentais envahir d'une tristesse infinie ; je la regardais presque du regard dont on voit mourir un être. Sa voix était suppliante, humble, brisée :

— Quand je te vis, reprit-elle, il se fit en moi un grand tumulte. Je compris que je t'aimais encore, mais lorsque tu voulus m'attirer, j'eus peur de ta caresse, je sentis plus fortement une Présence, — et depuis, de minute en minute, j'ai compris que je resterais t'aimer dans le passé, mais que d'avenir se fermait.

Elle laissa retomber sa tête charmante, ses bras languissants. Et je compris qu'elle n'avait rien dit qui ne fût définitif. D'abord mon cœur gronda ; la révolte et la fureur se partagèrent ma poitrine. Puis, une mélancolie sans bornes, le sentiment de l'irrévocable — et quelque amère charité pour ma sœur humaine. Je m'arrêtai à la contempler en silence, — sa bouche étincelante, la funeste séduction de son visage, la voluptueuse beauté épandue dans son attitude et dont je devais ignorer à jamais le délice.

Je m'approchai. La durée d'un éclair, nos yeux s'unirent, une ferveur amante parut sur ses lèvres, le passé brilla… Mais nos destinées s'étaient disjointes : je sentis l'Inconnu qui me chassait et donnait l'amour de cette femme à un autre homme.

Le Terre-Neuve

Ah çà ! mais vous le soignez comme un frère ! s'écria la petite baronne de Sarreville, qui venait de surprendre Camille Seignes, dans l'isba, en train de médicamenter le vieux chien terre-neuve.

— Vous l'avez dit… comme un frère… ou du moins comme le plus ancien et le plus sûr de mes amis… Dans toute sa vie de chien, ce brave Annibal n'a pas un seul tort à se reprocher envers ses maîtres… Et puis, c'est mon sauveur… Sans lui… ah ! sans lui !…

Camiile tourna ses yeux charmants vers la grande pelouse et vers les soies froissées, fripées, des dahlias et des roses d'automne…

— Oui… sans lui, ma vie était positivement perdue !

— Il vous a repêchée ? demanda la petite Sarreville.

— Mieux que ça… Annibal m'a sauvée de moi-même… il m'a assuré la vie franche, la vie fière… hors de laquelle tout ne m'eût été que nausée et détresse.

Et, passant sa petite main sur la grosse tête d'Annibal, que tourmentait la fièvre :

— Ce serait un des quatre-vingt-dix-neuf contes du chanoine Schmidt, ma chère… s'il ne roulait sur un sujet proscrit dans cette anthologie morale… Cela remonte à douze ans, presque tout juste… par un jour comme celui-ci, un jour où l'orage ne veut pas éclater, où une buée molle et chaude fond la chair et remplit l'âme de voluptés lâches.

⁂

J'étais une petite épouse au moment critique… au moment où le mari montre ses défauts, et où, par surcroît, il a une crise de nostalgie… la nostalgie de la fête et des amours nomades… Pas d'enfant, après quatre ans de mariage… je ne sais vraiment pour quelle cause, puisqu'il en devait venir si facilement plus tard… Souvent seule, presque délaissée, lectrice trop naïve de ces romans dits chastes, qui sont pleins de poison, de tendresse perfide, de mensonge tiède, je soupirais plus souvent qu'à mon tour. Surtout cet été de 1886 fut terrible. Jacques me lâchait à chaque moment pour des courses inquiétantes… me laissait seule, dans ce château construit par un architecte à l'imagination idyllique… Ah ! ma chère, que les fleurs me parfumaient follement ! que les pollens me racontaient d'histoires émouvantes ! quelle haleine équivoque montait, le soir, de la pelouse, et quelle légende merveilleuse se déroulait avec les constellations héroïques : Persée, Andromède, le Cygne !…

Puis, l'occasion me frôlait, me tentait, chaque jour m'offrait ses beaux cheveux d'or. Sur l'autre colline, là-bas, au château des Freux, habitait le Jason, le Thésée, celui qui sille vers le Jardin des Hespérides ou celui qui enlève l'Ariane soupirante. Toutes ces phrases, ma belle, pour vous dire que Marcel de Vrièze rôdait

autour de moi, qu'il était joli, leste, adroit, astucieux et sans scrupules.

Il avait ses grandes entrées chez nous. Jacques, avec l'aveuglement si fréquent chez les hommes sagaces, lorsqu'il s'agit de leur épouse légitime, encourageait les visites de Marcel, et Marcel venait en tout temps, que mon seigneur et maître y fût ou n'y fût point. Il me faisait une cour parfaite, j'entends merveilleusement adaptée à mon caractère et à ma candeur ! Sur les pelouses, dans les allées, ma vertu courait la poste. Marcel menait à grande allure vers un but que je n'appréhendais pas, que je croyais à une distance infinie. Les signes ne me manquaient pas, cependant, mais j'étais comme ces gens qui regardent tourner des phares au bord de la mer ou des disques sur les voies ferrées, sans connaître le sens de ces lumineux hiéroglyphes.

Un après-midi, nous nous engageâmes dans le parc. C'était, je vous l'ai dit, un jour humide et tiède, un jour où l'on respire vite et mal. L'orage était dans les nues et ne s'en dégageait point. Les fleurs avaient des parfums de fièvre : les feuilles semblaient reverdir ; nous marchions d'un pas languide, chavirés de tendresse, imbibés du vouloir rusé des choses.

Nous parvînmes ainsi dans une clairière, et là, Marcel mit un genou en terre, baisant le bas de ma jupe, me criant son amour. J'avais encore de la force et de la fierté : il le sentit, il ne commit aucune maladresse brutale. Cette discrétion me troubla plus profondément, et lorsque nous reprîmes notre chemin, j'étais plus faible, ensorcelée, envoûtée. Nous fîmes une deuxième halte devant le bois de Guilde, auprès d'une maison de garde abandonnée. D'abord assis auprès de la fontaine, nous causâmes de choses imprécises ; lorsque nous commençâmes à parler

d'amour, ce fut si lentement et si sournoisement amené que c'est à peine si je m'en aperçus tout d'abord.

Marcel fut mélancolique respectueux ; il s'attacha surtout à m'attendrir. Puis il montra la vie incertaine et fragile, l'amour seule réalité ; il sut, d'un trait léger, souligner mon abandon. Je fus saisie d'une étrange tristesse. Ma solitude n'apparut tragique, étouffante : elle se prolongeait dans toute mon existence future ; elle me menait, sans une joie, sans une douceur, dans la creuse vieillesse et dans la mort. J'eus un élan infini vers la vie : mon cœur palpita pour l'amour comme un prisonnier pour sa délivrance. Alors, Marcel devint plus pratique, son éloquence se fit ardente. Je perdais complètement la tête ; l'orage était dans ma chair comme dans le ciel ; mes pensées tourbillonnaient comme les grands nuages de houille et d'argent. Et l'autre, faisant sa partie d'amant en virtuose, m'entraînait sans secousse vers la perfide maison abandonnée, me faisait franchir, en me soulevant à demi, le seuil branlant... Tout soudain, sa bouche trouvait la mienne. Mon être s'écroulait ; je n'avais plus le sens d'aucune réalité, sinon celle qui me grisait de l'immense griserie amoureuse... J'étais enfin à cette heure où l'ironique hasard peut vaincre les plus fières ; ma défaite ne pouvait plus être évitée par moi-même... Mais elle pouvait être évitée par un autre ! Au moment suprême, une forme trapue bondit dans la maison du garde, une voix grondante s'éleva... et le bon Annibal, qui avait par hasard rencontré nos traces, se dressait devant nous.

Àsa vue, j'eus un geste de fuite... Marcel me retint, et sans doute il pouvait triompher encore, faire chasser la bête importune, mais il me serra trop fort, il mit trop de mouvement à me retenir, si bien qu'Annibal, se persuadant qu'on me faisait

quelque violence, sauta à la gorge de Marcel. Et ce fut tout juste si, en unissant les forces du jeune homme et mes caresses, nous pûmes éviter un étranglement en règle. Quand Annibal put enfin être persuadé que Vrièze ne me voulait aucun mal, il était trop tard, j'avais repris possession de moi-même — et pour jamais !

⁂

De ce jour, poursuivit Mme Seignes, j'ai été à l'abri des aventures, d'abord parce que toute surprise devint impossible, ensuite parce que je me trouvai de moins en moins chagrine, de plus en plus décidée à mener vaillamment la vie. L'année suivante, mon premier enfant vint au monde : c'est alors surtout que je connus quel dégoût j'aurais eu de moi-même si j'avais cédé à la misérable tentation. Et, peu à peu, le bonheur, dont je désespérais, vint s'asseoir à mon foyer, un bonheur clair, net, robuste, le seul bonheur, ma petite, qui vaille pour la femme, quand cette femme est plus mère qu'amante !

Wagner

Une interview ? fit la vieille Mme Forget… Mais on n'a assassiné personne dans la maison….

— C'est à propos de Richard Wagner, fis-je ex abrupto ; on dit qu'il vous a aimée…

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la vieille dame ; mais vous me parlez du temps de l'Obélisque !

Avec son regard demeuré si jeune, sa merveilleuse chevelure d'argent, elle parlait d'un air de rêve. Les aïeules ne peuvent guère résister à faire leurs confidences. Mme Forget alla prendre une vieille cassette, l'ouvrit lentement et remua des papiers jaunis.

Puis, elle murmura, comme se parlant à elle-même :

— Il me l'avait prédit pourtant qu'il serait, avec Beethoven, le musicien le plus glorieux de son siècle, Et j'avoue que cette prédiction m'a fait rire aux éclats… C'était là-bas, en Suisse, au bord du lac Léman. Mon père, dilettante et un peu Mécène, réunissait volontiers à sa table des artistes de tout âge. Je me souviens que Wagner fut reçu chez nous en même temps que Charles Forget. Celui-ci était peintre. Mon père leur croyait à tous deux un grand avenir. Je ne sais encore aujourd'hui si Charles était modeste ou non : ce qui est sûr, c'est qu'il admirait volontiers le prochain. Quant à Wagner, j'ai vu peu d'hommes aussi violemment épris d'eux-mêmes. Il s'en fallait d'un cheveu qu'il ne fût à point pour le cabanon. Il se contenait, toutefois, pourvu qu'on ne l'irritât point. Mais il suffisait de peu de chose pour envenimer la plaie vive de sa vanité. En petit comité surtout, il en devenait intolérable. Tantôt sa jactance inspirait une sorte de stupeur, tantôt elle excitait la raillerie. Au demeurant, on convenait qu'il était quelqu'un — sans que nul ne lui crût l'avenir prodigieux qu'il se prédisait à lui-même.

⁂

Wagner et Forget m'aimèrent en même temps, et, comme ils s'aperçurent de leur inclination mutuelle, la rivalité rendit leur passion plus rapide et plus intense. C'est Wagner qui parla le pre-

mier, un après-midi de juin, plein de douceur. J'étais assise au fond d'un jardin, je tenais à la main la Fiancée de Lammermoor. Wagner vint à moi d'un air résolu, regarda le livre et dit avec dédain :

— L'opéra me gâte le roman…

Il fit un grand geste et s'écria :

— Il n'y a que deux hommes — Beethoven et moi ! Je serai le grand réformateur musical du siècle…

Son ton était rogue, sa voix discorde ; il avait d'air d'un pion méchant ; il montrait de grands pieds plats et sentait vaguement le moisi. Il me déplut démesurément ; la brutalité de son orgueil me causait une sorte d'horreur.

— Je veux, dit-il, fondre en un seul bloc la poésie et la musique — en faire un tout indissoluble, un organisme…

Et il répéta :

— Je serai le grand réformateur musical du siècle. Mes contemporains sont des imbéciles !

— Tous ? fis-je en persiflant.

— Tous les musiciens et tous les faiseurs d'opéras, oui.

Il se tut, considéra le bout de ses chaussures, et reprit avec brusquerie :

— Voulez-vous être ma femme ?

Il partit en un discours où il dépeignait la gloire qui s'attacherait à sa compagne, et le « noble dévouement » qu'il attendait

d'elle. J'aurais préféré, je crois, avoir pour mari un pêcheur du lac. Outrée de sa vanité insolente, sûre aussi que cet homme ne pouvait être qu'un raté, je ne le ménageai pas, je répondis par un refus très sec.

Il me regarda, si confondu d'étonnement, qu'il ne trouva pas d'abord une parole. Puis il cria, dédaigneux :

— Un jour, vous croirez à peine à votre propre aveuglement.

Et se retira.

Il ne se tint pas pour battu ; il m'écrivit une espèce de mémoire, où il exposait ses projets. Je les trouvai assez obscurs, gâtés par du verbiage, grandioses pourtant. Les observateurs qui ont fréquenté des artistes savent que les ratés édifient fréquemment les plus beaux plans. Ceux de Richard Wagner me firent l'effet d'une pompeuse fanfaronnade, et, de fait, un artiste assez médiocre aurait pu les concevoir : je crois même que plusieurs précurseurs du grand musicien en ont exposé de semblables. Tout dépendait de l'exécution. Je décidai que Wagner était trop bavard et trop théoricien pour réaliser ses doctrines.

Et lorsque, une semaine plus tard, il m'écrivit le petit billet que voici, où il me redemandait, en termes brefs, si je consentais à être sa femme, je lui répondis dans le même esprit que la première fois.

Voilà comment j'ai connu Wagner, poursuivit la vieille dame. L'aversion qu'il n'avait inspirée augmenta mon inclination pour Forget, et quand ce dernier m'avoua son amour (avec quelle délicatesse, avec quelle douceur !), je me sentis heureuse comme une jeune déesse.

⁂

Cette confidence me laissa rêveur. Je tournais et retournais le petit billet de Wagner avec émotion ; j'éprouvais une sourde colère contre la vieille femme. Et je finis par dire :

— Eh quoi ! vous n'avez pas senti la présence d'une grande âme ?

Mme Forget m'interrompit d'un petit air ironique :

— Non ! fit-elle… Je n'ai pas senti la présence d'une grande âme… Je n'ai vu qu'une insupportable vanité !…

— C'était un noble orgueil, madame.

— Un noble orgueil ignore cette vantardise baveuse. Wagner était purement et simplement un être insupportable… une nature très haute et le contraire d'un cœur généreux. L'hypertrophie du moi est peut-être utile pour faire de grandes choses, mais dans la vie c'est odieux. Je ne regrette pas d'avoir ri.

— Et vous ne regrettez pas davantage de ne pas vous être appelée madame Wagner ? Le sort vous offrait un bonheur féerique !…

— Mon enfant, dit la vieille dame avec une froideur dédaigneuse, je regrette sûrement d'avoir méconnu le génie de Wagner… pour moi, non pour lui !… Car il avait de quoi se consoler… Mais je ne regrette pas d'avoir refusé d'être sa femme. J'ai des enfants — et quelle mère voudrait échanger ses enfants contre d'autres ? Et puis, j'aurais mené une vie atroce. L'amour sait ce qu'il fait. Il dédaigne la gloire… Et comme il a raison — même au point de vue de la gloire ! Est-ce que Wagner, homme de génie,

est fils d'un homme de génie ? A-t-il, d'autre part, produit un fils de génie ?… Alors ?… Je ne vois, pour ma part, rien de particulièrement séduisant à être la femme d'Hugo, de Lamartine ou de Wagner. C'est plutôt misérable — cela donne naissance à une manière de parasitisme moral qui est tout ce qu'on peut rêver de plus risible. Une petite femme qui se gonfle de la célébrité de son mari, oui, cela me fait pitié. Le dévouement seul aurait pu me faire accepter un tel rôle…

Elle se tut, elle regarda, par la croisée ouverte, la jeune terre d'avril ivre et charmante. Un cerisier montrait devant la fenêtre son éblouissante tête fleurie, et Mme Forget soupira :

— Je regrette le vieux jardin suisse, fit-elle… Je regrette la Fiancée de Lammermoor… Je regrette même l'aveu de l'orgueilleux musicien. Ah ! cher monsieur, Nietzsche avait peur de l'Éternel Retour, et moi je recommencerais mille fois mon existence…

— Même avec Wagner ?

— Avec Wagner… de l'autre côté du Rhin ! répondit-elle, moqueuse et mélancolique.

Pour un Baiser

Àla mémoire de Georges Rodenbach.

Ah oui ! je lui serre la main, et je l'aime et je l'estime ! fit Demeuse avec vivacité… Il vaut mieux que moi… mieux que vous… mieux que tous ceux que je connais…

— Deux ans de prison… faux et usage de faux ! expliqua dédaigneusement le grand Boucart…

Et il fit du pied le geste dont on écrase quelque chenille ou quelque larve.

— Le geste est beau… et symbolique ! goguenarda Demeuse. Il te définit bien, mon vieux Boucart : dédain du faible, mépris du vaincu… et par là-dessus, vraie âme des foules, légère, féroce et « jugeant avec son ventre », comme disent les Anglais…

— Est-ce moi qui l'ai condamné ? fit Boucart en haussant les épaules.

— Non, mais tu as pu lire les débats… Ils auraient, pour le moins, dû t'inspirer un grain d'indulgence. Ceux qui, comme moi, connaissent le fond de l'affaire, doivent plus que de l'indulgence : ils doivent de la pitié et de l'estime au pauvre type… Il fut, si l'on veut, follement imprudent… il ne fut pas coupable… Raconter l'histoire, c'est aider à la réhabilitatio…. Et ça vous fera toujours un peu mieux passer votre temps que d'ignobles potins…

Lucien Clairmont est une victime et de l'amour et de la confiance. De l'amour, d'abord. Ce pauvre garçon a aimé avec une force et une innocence qui dépassent notre capacité amoureuse comme l'Himalaya dépasse le mont Valérien. Quand l'amour a un but précis, mariage ou contre-mariage, ça peut être une belle chose, mais au fond, ça comporte un bon morceau ou de brutalité ou de cupidité. Lucien aima sans calcul, sans idée d'avenir ; il joua son cœur contre rien… il se jeta à l'amour avec la vaillance de celui qui se jette sous une locomotive pour sauver son semblable. Je ne sais pas s'il n'aima pas sa Juliette, ainsi que

l'homme de Vérone, dès la première rencontre. Pour la plupart des hommes, Noëlle C... n'était qu'une jolie fille, sans rien d'extraordinaire. Mais il est constant qu'il existe quelques personnes qui estiment qu'elle est douée d'une séduction prodigieuse et qu'elle doit être aimée frénétiquement par ceux qui l'aiment. Elle est d'une famille très riche, du moins pour la France : sa dot a dû atteindre six millions, et elle a de nombreuses et considérables espérances. Aussi Lucien ne compta jamais l'épouser. Il savait qu'elle ne résisterait pas au vœu de ses parents, qui estiment que non seulement l'argent doit aller à l'argent parce que c'est sage, mais encore parce que c'est un devoir social. D'ailleurs, mon ami aurait eu horreur de dépouiller la jeune fille en la privant du supplément de fortune que le mariage devait lui donner. Pauvre de six mille livres de rente viagère, il aima comme on respire. Les relations de sa famille, sa discrétion et sa distinction natives lui permirent de fréquenter assidûment chez les C... et ce fut sa perte. Son amour, vigoureux dès le principe, devint sa vie même. Le malheur voulut que Noëlle fut élevée quelque peu à l'américaine. Elle agissait, pour le menu de la vie, très librement. Elle jouissait, entre autres privilèges, du privilège du flirt. Fine, intuitive, elle s'aperçut, avant que Lucien lui eût osé faire la cour, que celui-là l'aimait comme on n'aime guère. Elle en fut touchée, enorgueillie aussi, et, un peu téméraire par nature, encline à croire que les choses se font et se défont sans trop de misère, elle encouragea le jeune homme, puis, de proche en proche, elle l'aima. Ah ! sans doute, elle ne l'aimait pas comme il l'aimait — mais, même à dose modérée, l'amour mérite toujours ce nom de feu dont les gens du dix-septième et du dix-huitième siècle, en firent le synonyme. Le bonheur n'est pas, ou Lucien eut six mois de terrible bonheur. Il souffrit beaucoup, je le veux bien, mais aussi,

quelles flambées de joie, quels beaux délires ! Cette grande passion, il est utile de le redire, fut absolument innocente. Son seul péché, et véniel pour la demi-Américaine, ce fut le baiser. Pour Lucien, ce fut si poignant, si profond, que peut-être il ne rêva pas même de jamais tourner la page.

Cette aventure fut assez brusquement dénouée. Les parents de Noëlle s'inquiétèrent, non du flirt même — ils étaient indulgents — mais de sa prolongation. Pour couper au plus court, ils décidèrent, ce que d'ailleurs ils projetaient depuis longtemps, de faire une tournée en Égypte et en Palestine. Noëlle, à qui ils ne cachèrent pas leur volonté d'en finir, si elle souffrit, sut pourtant se résigner, et, comme elle avait de la franchise et de la netteté, elle fit de véritables adieux à Lucien ; elle ne voulut pas lui laisser d'inutile espoir. Il n'en fut pas surpris, mais il resta foudroyé. Qu'il ne se soit pas tout uniment suicidé, c'est ce dont je m'étonne : il faut croire que le suicide n'est pas encore le signe le plus sûr de désespoir, car sûrement jamais personne ne fut plus désespéré que Clairmont. Peut-être ne se fit-il pas à l'idée de quitter un monde où elle vivait ? Peut-être… Mais qu'importe ? Le fait est que ce misérable garçon menait à travers Paris une si triste figure que les hommes qui couchent sous les ponts devaient avoir pitié de lui. Il en était là, lorsqu'une lettre lui parvint, un billet plutôt.

« Une crise de désespoir, mon chéri. Je ne puis continuer ma route sans vous revoir une fois encore, sans vous donner un dernier baiser. Mes parents y consentent. Venez ! Je vous aime, Noëlle. »

Tout simple, comme vous voyez ! Et le rendez-vous, comme l'indiquait le post-scriptum, était au Caire. Vous pensez bien que

Lucien n'hésita pas une minute. Mais un obstacle se présentait, que la trop riche Noëlle n'avait pas même dû entrevoir : il faut pas mal d'argent pour aller au Caire et ce pauvre Lucien non seulement ne l'avait pas, mais son amour l'avait conduit à s'endetter et son terme de pension, aux trois quarts dévoré déjà par des effets souscrits, était loin encore… Il courut après de l'argent et n'en trouva point. Un marchand à qui il voulut vendre son modeste mobilier, en offrit une somme dérisoire…

Dans l'après-midi, Clairmont se trouva chez un vieil homme, un ami de sa famille, personnage bizarre, quinteux, étroit, mais qui, probablement, accepterait un effet à longue échéance, sur le deuxième terme de la pension. Ici, le hasard réunit les conditions qu'il sait si bien réunir quand il veut perdre un homme. Le vieillard était absent pour plusieurs jours.

— Je lui laisserai un mot avait dit Clairmont à la femme de charge.

Celle-ci, qui connaissait le jeune homme depuis longtemps, n'avait pas hésité à l'introduire dans le cabinet de travail de son maître. Lucien y fut pris d'une crise de désespoir. Il considérait avec égarement des paperasses éparses — car le vieux n'avait pas d'ordre — si bien que la vue d'un carnet de chèques attira son attention. Il l'ouvrit machinalement. Et il eut un grand frisson en voyant sur la première formule, les mots fatidiques « Payez au porteur la somme de mille et cinq cents francs. »

C'était bien l'écriture du vieillard qui avait, pour une raison ou pour une autre, commencé de libeller l'ordre, puis l'avait abandonné sans y apposer sa signature. La tentation fut terrible. Elle ne fut pas longue. Lucien, harassé par les émotions de la journée,

trouva presque simple d'utiliser ce chèque. Il était sûr que l'autre lui aurait prêté cette somme contre un effet de pareille valeur. Et il se dit :

« Je lui enverrai l'effet… Il sera choqué sans doute… mais il me pardonnera !… »

L'acte matériel du faux ne l'arrêta point : le malheureux avait reçu le don funeste de contrefaire les écritures. Et le vieillard signait comme il écrivait, lisiblement, avec une simple barre pour finir. Lucien signa, courut comme un fou à la banque, fut payé sans une objection et partit par le rapide du soir, non sans avoir envoyé un effet et une lettre explicative au vieil ami de sa famille.

⁂

Mais le vieil ami de la famille considéra l'affaire sous un jour tout différent de celui sous lequel l'avait considéré le faussaire. Jamais sa mentalité ne lui permit de voir là autre chose qu'un crime. S'il eut quelque hésitation, cette hésitation fut courte. Dès son retour, il déposait une plainte en faux et usage de faux. Et Clairmont, malgré l'admission de circonstances atténuantes, paya de son honneur et de la prison le baiser qu'il était allé porter en Égypte à Noëlle C…

Résignation

Ma femme n'ayant fait aucune opposition au divorce, l'affaire marcha avec la rapidité d'un record, et avant l'automne nous étions légitimement séparés. Le soir du jugement, je savourais avec mélancolie le cigare du célibataire, lorsque j'entendis sonner

à la porte de l'appartement. Un moment après, le domestique arrive, d'un air effaré :

— C'est madame… Elle dit qu'elle a une communication urgente à faire à monsieur.

J'hésite. — Mais songeant combien elle avait mis de bonne volonté dans la procédure, pris d'ailleurs de curiosité et d'un peu d'émoi, je la fais introduire. Elle était vêtue de noir, — couleur qui rehaussait sa grâce blonde, — elle me regardait avec supplication et tristesse :

— Eh bien, madame ?

Elle ne répondit pas, un peu tremblante et sans doute cherchant ses paroles. Soudain :

— Je ne puis pas vivre sans vous !

Je m'attendais à tout, mais non à cela. Un grand trouble me saisit, car, dans le fond, j'avais conservé d'elle un souvenir enivrant. Mais je parvins à me dominer.

— Il aurait fallu vous en apercevoir auparavant, madame.

Elle se contenta de répéter :

— Je ne puis vivre sans vous.

— Cela vous passera, répondis-je.

— Cela ne me passera pas… Durant tout le procès, j'ai attendu cette minute… cette minute où je pourrai revenir en suppliante… sans être soupçonnée d'aucune considération mondaine. Il fallait que vous croyiez à ma sincérité absolue, et ma fortune, la position de ma famille vous sont des garanties absolues. Si je ne suis

pas digne d'être votre femme, peut-être estimerez-vous que je puis être du moins votre maîtresse ?

Elle parlait avec douceur et résignation — jamais je ne l'avais vue plus parfaitement séduisante. Mon cœur battit comme un marteau. Tous les souvenirs d'antan se levèrent, ainsi que des troupeaux de volupté. Je revis toutes les béatitudes que j'avais goûtées par cette belle créature. En vérité, quelle revanche plus éclatante pouvait-elle m'offrir que de se donner à moi, humblement et librement ?

Je lui répondis à voix basse :

— Ne vous repentirez-vous pas ?

— Jamais… et quand je m'en repentirais, que pouvez-vous y perdre ?

— Vous m'aimez donc ?

— Je n'ai jamais, malgré des apparences, aimé un autre homme.

Une senteur qu'elle mettait dans ses robes, et qui avait accompagné les plus folles heures de ma vie, acheva de me prendre la tête. Je marchais vers elle, je la pris contre ma poitrine avec cette mélancolie ardente qui est ce que la nature a inventé de plus violent pour nous attacher à la vie.

⁂

Durant toute une année, nous voyageâmes ; et cette année fut aussi belle — et plus profonde — que celle du commencement de notre mariage. Mais alors ma femme — ou plutôt ma maîtresse —

tomba dans une langueur. Elle me montrait encore la même tendresse, mais avec moins de ferveur, avec quelque chose de contraint qui me désespérait. Cela dura trois mois, puis, soudain, l'allégresse reprit, l'attachement passionné, le divin service de deux êtres créés l'un pour l'autre.

C'est alors que le malheur tomba comme la foudre.

⁂

C'était un matin. J'étais allé dans l'appartement de Clotilde pour lui annoncer quelque menue nouvelle. L'appartement était vide, — ma femme sortie pour un instant, — et j'allais me retirer lorsque j'aperçus une lettre qui traînait sur un guéridon. Je ne sais pourquoi cette lettre attira particulièrement mon attention. C'était une habitude de Clotilde de laisser sur les meubles sa correspondance, et, au début de notre réconciliation, je m'étais cru permis d'y regarder de-ci, de-là. Jamais je n'avais rien découvert que d'innocent ; aussi, avais-je complètement renoncé (un peu aussi par crainte de perdre mon bonheur) à toute surveillance. Mais cette enveloppe large, carrée, m'hypnotisa. Je finis par la prendre, et, du coup, ce fut l'abîme : l'adresse marquait un envoi indirect par une tierce personne. Fébrilement, je retirai la lettre, je lus. Un homme que je connaissais pour l'avoir trois ou quatre fois rencontré dans le monde — laid, stupide — s'y plaignait ridiculement de ce qu'on l'eût abandonné après un seul rendez-vous.

Je demeurai écrasé, puis je remis la lettre sur le guéridon, je sortis furtivement de la chambre, décidé à fuir sans vain esclandre. Mais, au moment où je sortais, je rencontrai Clotilde. Elle vit mon agitation, le tremblement de mes mains :

— Qu'as-tu ?

Puis, d'un regard jeté vers le guéridon, elle aperçut la lettre déplacée, comprit tout, devint effroyablement pâle :

— Pardonnez-moi ! s'écria-t-elle.

Je haussai les épaules.

— Je n'ai rien à vous pardonner… Vous avez usé de votre liberté… Souffrez que j'use de la mienne et séparons-nous.

Alors, comme le jour du jugement :

— Je ne puis vivre sans vous !

— Vous avez une singulière manière de le prouver… et avec cet être imbécile !

— Je l'ai voulu imbécile et laid…

Je la regardai avec stupéfaction. Elle reprit d'une voix étrange — et où j'entrevis pour la première fois je ne sais quelle démence :

— Je ne vous ai jamais trompé que pour vous aimer davantage ! Je n'aime que vous, mais pour que ma tendresse ait toute sa force, j'ai besoin de vous trahir quelquefois.

Il est certains êtres qui, lorsqu'ils disent la vérité, ont un accent inimitable. Ma femme est de ce nombre. Je sentis que, si extraordinaire que fût sa déclaration, elle était sincère : je me rappelai les mois de langueur suivi d'un renouveau d'amour. Cette situation me mettait dans le plus funeste et passionnant embarras. Incapable de rien résoudre pour l'heure, je me contentai de dire :

— Laissez-moi !

⁂

J'ai été lâche, — du moins selon le préjugé. Je n'ai pas renvoyé Clotilde. Mon bonheur est assurément moins vif, troublé par des crises de jalousie trop intense, et, cependant, je crois que j'ai choisi encore la meilleure part. Elle me trompe, mais après tout, rarement — et tout de suite détachée de ses amants. Il ne saurait y avoir aucun doute sur l'amour qu'elle me porte et si cet amour est traversé d'une bizarre et chagrine manie, en est-il moins valable ? Puis, sur cent êtres, s'en trouve-t-il véritablement dix qui n'aient pas leur grain d'insanité ?

L'Amende

J'étais jeune alors, fit lentement Pierre Descrozes, et solidement jeune, j'ose le dire, ne songeant pas à la mort, frétillant comme si l'éternité devait être mon partage. Ah ! les belles histoires que me racontaient les bois, les fleuves et les femmes… Quels abîmes de crédulité, quelles aurores de confiance, quels frissons vastes comme le monde même, — et, en définitive, à qui n'appréhende pas de périr, la vie n'est-elle pas égale à l'infini ? Je ne sais quelles sont exactement les sensations des jeunes d'aujourd'hui qui filent en auto ou à bicyclette, mais je ne crois pas qu'elles puissent être plus profondes, plus délicieusement insondables que ce que j'éprouvais à courir la plaine et les futaies sur mes bâtons naturels ou sur le dos d'un bon cheval de campagne. J'avais bien, je crois, vingt-trois ans, lorsque, un jour de juin, je fis halte dans le village de N…, quelque part dans la Champagne pouilleuse. L'endroit était quelconque, peuplé d'assez sales pay-

sans, encore qu'ils eussent leur brin de finesse, et toutefois, je n'avais pas encore démarré au bout de la semaine. C'est que le village avait sa fée, sa belle aux grands cheveux, une de ces poteries humaines que le grand céramiste ne réussit qu'à ses heures. Cette Champenoise était sortie du four sans une crapelure ni une fausse teinte, et dans la pierrerie de ses yeux et de ses dents, dans la pâte fine de ses chairs, dans ses contours aussi, il n'y avait rien où le potier le plus expert eût trouvé à redire. Elle était, à tout prendre, le lot de l'homme le plus digne d'elle, physiquement : un immense gaillard qui jouait le Vulcain de village. Il faisait beau le voir, dans la lueur rouge de la forge, façonner la barre d'acier ou s'apprêter à mettre un fer au cheval. Sans doute, il avait moins d'herculéenne élégance lorsqu'il sortait, toujours un peu fumeux, et qu'il retournait vers sa demeure. Tout de même, il gardait une belle allure de cyclope rentrant à sa caverne ; on comprenait que, pour la nature, il était celui à qui devait être dévolue la tâche de faire de nouveaux vases humains en compagnie de la Champenoise aux belles joues.

⁂

Comme, à proprement parier, le village ne comportait pas d'auberge, je sus, par des ruses diverses, et moyennant quelques francs, devenir l'hôte du maréchal-forgeron. Il nichait à l'orée du village, entre un étang et une colline ; sa case était assez spacieuse. Peu défiant de nature, il recevait, avec une satisfaction calme, le prix de son hospitalité, et ne s'inquiétait pas des heures que je passais dans son verger et dans sa cuisine à voir onduler sa femme.

Elle se savait belle, trop belle pour des yeux rustiques ; elle prenait à être considérée par un regard moins fruste, un plaisir

évident. Point sotte, elle prononçait de rares paroles, où elle avait soin de n'introduire aucune réflexion. Ainsi faisait-elle éclater une sorte de finesse native, exempte de gaffes. Peu à peu, elle devint familière, et c'est moi plutôt qui restais timide devant la jeune royauté de sa grâce. J'ignorai toujours si elle était perverse ; ce qui est sûr, c'est qu'elle était accueillante. Je le sus avant la dixième journée de mon séjour ; l'hospitalité qu'elle m'accorda fut aussi belle et beaucoup plus douce que celle dont Calypso gratifia le divin Ulysse.

La maison de grès rose du forgeron devint un lieu extraordinaire. Je n'y puis songer aujourd'hui encore sans la voir plus eurythmique que le Panthéon et plus complexe que la cathédrale de Chartres. Il est constant que mon bonheur fut sans vicissitudes. Je n'appréhendais pas les lendemains ou plutôt je n'y songeais point. Je vivais comme les animaux, sans idée nette en dehors du présent, sens regret d'hier, sans projets pour demain. C'était comme si l'histoire du monde ne devait plus sortir du petit paysage encadré par l'étang, la colline et la bourgade.

⁂

Un après-midi, nous nous rencontrâmes, l'hôtesse et moi, tout au fond du verger. L'heure était violente et douce. Les atomes de l'air bondissant de chaleur, les fleurs étaient comme furieuses de volupté et toute la végétation pénétrée de la grande étreinte du soleil. Nous fûmes seuls au monde ; nous nous oubliâmes dans la forteresse verte des arbres et des hautes herbes… et tandis que, mi-évanouis de bonheur, nos lèvres demeuraient jointes, nous n'entendîmes pas un pas qui venait à nous… Je ne sus la présence d'une troisième personne que lorsqu'une serre formidable se fût abattue sur ma nuque. Mon corps saubresauta dans l'espace ; on

me secouait comme on secoue un chien ou un chevreau… et tandis que la Champenoise s'enfuyait, toute transie, sous les poiriers, j'aperçus la face velue et suyeuse du forgeron, secs yeux phosphoreux et ses dents carnivores.

— Gamin ! s'écria-t-il enfin d'une voix rauque…

Et il me brandit d'un bras plus terrible, Je pensai que ma dernière heure était venue et toute la lâcheté des heureux vibra jusqu'au tréfonds de ma chair. Néanmoins, je ne poussai pas un cri, je ne fis pas entendre une plainte… Je me sentais pris par le Destin même et, n'espérant pas lui échapper, j'attendais ma fin dans une épouvantable résignation :

— Gamin ! répéta encore le forgeron… Qu'est-ce que je vais faire de ta cochonnerie de carcasse ?

Il me déposa contre un arbre et croisa les bras d'un air méditatif. Évidemment, il rêvait aux meilleurs moyens de satisfaire sa vengeance : s'il m'égorgerait, s'il me briserait la tête ou s'il me brancherait à quelque ramure.

— Hein ! s'écria-t-il… je suis ton seigneur… je suis ton juge ! Qu'est-ce qu'un juge ferait de toi ?

Je ne sais quel démon fantasque me fit répandre :

— Un juge me condamnerait à cinquante francs d'amende !

Je m'attendais à une explosion de rage. Mais le forgeron me regarda d'une façon singulière ; on eût dit que la marée de colère s'abaissait ; sous la suie, un visage de paysan succédait au visage de cyclope. Il murmura :

— Ah ! il te condamnerait à cinquante francs d'amende !

Abasourdi, je fis un signe de tête affirmatif.

— Eh bien ! ricana-t-il… qu'est-ce que tu dirais, si je te condamnais à cent francs ?

Il m'avait ressaisi, il me balançait de nouveau en l'air comme un lapin, et il grognait, tandis qu'un espoir fou envahissait ma machine :

— À cent francs, gamin ! À cent francs ?

Malgré les secousses qu'il imprimait à mon ossature, je réussis à atteindre ma poche et à retirer mon portefeuille, dont j'extirpai un billet de cent francs.

— Voilà l'amende ! balbutiai-je, hors d'haleine.

Il me laissa retomber sur l'herbe, il prit le billet de banque, il l'examina avec méfiance, il le flaira, il le goûta et, à mesure, une sorte de recueillement mystique descendait sur son être.

— Y a pas à dire… il n'est pas faux ! dit-il enfin… Et alors, tu me le donnes, là, sans arrière-pensée ?…

— Sans arrière-pensée…

— D'abord que c'est comme ça, tu peux te retirer ! Mais tu sais… ça paye ce qui est fait… ça paye pas ce qui serait comme qui dirait à faire !

⁂

Je restai deux saisons dans le village, acheva Descrozes, et vous pensez s'il fallut que la petite Champenoise fût attrayante. Je payais maintenant une amende régulière au terrible Vulcain.

Il la percevait, au bout de la semaine, avec des airs de Bon Juge. Quand des événements fâcheux me forcèrent de repartir, il m'accompagna à la diligence ; il avait les yeux pleins de larmes. Vous allez peut-être croire que c'était un être méprisable ? Détrompez-vous : il était loyal, scrupuleux, et dénué d'avarice. Mais il avait pour l'Argent une sorte de culte ; il reportait sur les écus de cinq francs, les louis et les billets de banque, toute la religiosité disponible dans sa colossale architecture.

La Chance

Ce que nous appelons le caprice féminin, déclara Darville, n'est qu'une logique supérieure — la logique de la vie qui ne se prête ni aux actes ni aux événements systématiques. On peut toujours prévoir les actes de ces automates qu'on appelle des hommes de caractère. Aussi, si l'on veut bien ne pas se laisser hypnotiser, il n'y a rien de plus facile que de les rouler — et les femmes, particulièrement, savent en jouer à merveille.

Au rebours, une vraie femme, guidée par les lois vraies, c'est-à-dire variables, de la nature et de la société, est ingouvernable, trouve toujours moyen de se tirer d'affaire dans les circonstances les plus extravagantes et triomphe là où un énergique benêt croirait se trouver réduit au suicide…

— Le fait est que les femmes savent merveilleusement se fiche de nous, répliqua Antoine Hérouvel, en glaçant son bitter… Mais quant à célébrer pour cela leur suprématie réelle, c'est une autre paire de manches ! Leur puissance c'est, au fond, que nous en faisons la grande marchandise de luxe et qu'ainsi elles n'ont qu'à

marquer leur prix ou leur fantaisie, sans que nous ayons aucun recours en appel ou en cassation : Et cela me fait souvenir d'une petite aventure dont vous tirerez la morale que vous voudrez. Moi, je n'y vois que du caprice et de l'égoïsme féminins.

Pendant la campagne boulangiste, j'étais parmi les mille et un amoureux de Mme… disons Chesterpond, la plus mousseuse et la plus veloutée des Américaines du huitième arrondissement. Deux yeux de pirate normand dans une face Greenaway, les mouvements les plus extraordinaires et les plus délicieux, les cheveux de cet auburn qui singe le blond au soleil et le brun dans la pénombre, une mauvaise petite bouche écarlate qui riait à la vie et au nez des jobards, cette peau où les femmes yankees gardent le « lily », le « silvernoon » des Anglaises avec un piment créole, des pâleurs de harem, et le défi, l'insolence, l'audace, l'ironie fauve subitement étoilée d'un sourire presque angélique, des costumes écumeux, bouillonnants, nacrés, lunaires qui frissonnaient sur elle comme des vagues, tout cela formait une créature de perdition, une promesse, une espérance, et tout cela était prodigieusement indifférent aux soupirs intéressés des hommes.

Mme Chesterpond dont tous les gestes semblaient des rythmes d'amour, se fichait de l'amour comme de ses dents de lait. Elle aimait être belle, à la manière dont un écrivain aime avoir du talent, elle ajoutait à tout ce que lui avait départi le sculpteur inconnu, ce que pouvait y ajouter d'art subtil et changeant des gens qui habillent, coiffent et chapeautent. Cela ne l'empêchait pas, accessoirement, d'aimer les jeux et les sports, et d'être gourmande jusqu'au point où le teint ni la taille n'en peuvent souffrir.

Elle se laissait d'ailleurs faire la cour avec une complaisance scandaleuse même, elle nous excitait par des coquetteries diaboliques. J'étais parmi les plus fervents. On m'en savait gré. Mme Chesterpond avait pour moi la même amitié que Hugo devait avoir pour un Gauthier qui lui faisait de beaux et longs articles ; elle oubliait rarement de m'inviter à ses réceptions les plus courues et les plus intimes ; elle me comblait aussi de toutes les menues bagatelles de la porte, si j'ose m'exprimer ainsi, mais nos relations n'en restaient pas moins désespérément convenables, et lorsque je gémissais :

— Vous êtes une bête ? s'écriait-t-elle… C'est ça le bonheur…

— Pour vous, peut-être, mais pas pour moi ?

— Il suffirait que ce soit pour moi, égoïste petit French ! Mais c'est pour vous aussi. Attendez seulement que vous ayez soixante ans et vous verrez !

En attendant, je moisissais de tristesse ; je maigrissais au point de m'attirer les condoléances de mon tailleur et de mon valet de chambre. Béatrice elle-même finissait par avoir de moi une certaine pitié, une pitié étrange à laquelle, ce semble, elle ne rattachait guère notre fleuretage.

— Quel dommage ! disait-elle avec un soupir… un si honnête garçon !… Je vous assure, mon cher Hérouvel, je souhaite que vous ayez une chance… oui, je le souhaite positivement !

— Vous me souhaitez une chance… vous ! m'écriais-je avec amertume… alors que vous n'avez qu'à vouloir.

— Oh ! comme vous êtes un fou de French !… Je n'ai qu'à vouloir !… Mais je n'y suis pour rien, poor boy !… Je ne peux pas et je

ne dois pas faire autrement. Ce serait bête, et shocking et ridicule. Si vous m'aimez, est-ce que vous voudriez me voir ridicule ?

— Si vous m'aimiez…

— Mais justement, je ne vous aime pas… et jamais je ne vous aimerai… ni aucun homme au monde. Alors ça serait aussi stupide que si j'avalais sans motif un horrible médicament… Pour avaler un médicament, mon ami, il faut être malade… Et tant que je ne serai pas malade !…

Là-dessus, elle se mettait à rire, un rire tantôt argenté, tantôt crissant, et elle me donnait pour tout potage sa petite main grasse à baisotter.

Dans l'été de 1889, je fus invité au château de Franville — un immense diable de bâtiment du temps de François I avec douze cents hectares de forêts, de marécages et de prairies d'un seul tenant, — le tout donnant droit au titre de marquis qu'arborait immodestement le sieur Chesterpond. Le casserolage des automobiles n'en était encore qu'à ses débuts ; aussi les hôtes de Franville se livraient plutôt à d'autres jeux, tels le cricket, le croquet, le football, le rallye-paper, en attendant l'ouverture.

Or, un après-midi, nous jouions au croquet, Mme Chesterpond, deux dames de Chicago, deux gentlemen du Maryland et moi. La partie était animée. Le camp de mistress Chesterpond avait une forte avance sur celui où je m'évertuais en compagnie des deux Chicagotiennes, et la jeune femme, qui aimait gagner, se montrait d'humeur charmante. Ce fut l'hôtesse qui exerça la première les fonctions de pirate ; elle y mettait son ardeur belliqueuse, lorsqu'un valet de chambre, après quelque hésitation, se décida à lui remettre une carte.

Après y avoir jeté un coup d'œil, elle eut un petit haut-le-corps, puis un sourire, et dit :

— Peut-être une nouvelle grave…

Immédiatement, tout le monde proposa d'interrompre la partie, quitte à la reprendre plus tard, et mistress Chesterpond ayant consenti, se dirigea vers le château. Elle y était depuis dix minutes, lorsque le même domestique vint me prier d'aller la rejoindre.

Étonné, voire un peu ému, je me rendis à l'invitation.

Je trouvai Béatrice Chesterpond dans un petit salon, où elle examinait un paquet de lettres. À ma vue, elle se mit à rire :

— Eh bien ! vous l'avez, votre chance…

— Quelle chance ? demandai-je, ahuri.

— Nigaud de petit French… de quelle chance voulez-vous que je parle ?… Voyez ces lettres, c'est votre loterie… c'est le roman de M. Chesterpond… la preuve que ce pauvre homme me rend ridicule. Je lui ai juré que je ne souffrirais pas… je me le suis encore plus juré à moi-même… et comme je fais toujours vite ce que j'ai dit, je n'attendrai pas même cinq minutes pour prendre la médecine.

Elle s'avança vers moi avec un singulier sourire de petite fille malicieuse, elle haussa son éblouissant visage : je me sentis chanceler en recevant le contact de ses lèvres… Puis, me prenant la main, d'un air espiègle et gentil, elle m'entraîna par un couloir jusqu'à une chambre solitaire… Ce fut la grande minute, la mi-

nute de diamant qui ne cessera de scintiller au fond de ma mémoire…

Après une petite demi-heure, Mme Chesterpond me ramenait vers la pelouse et reprenait allègrement la partie de croquet. Et comme une des dames demandait :

— J'espère qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux ?

— Oh ! non, ce n'est rien, déclara gravement Béatrice… c'est un de nos amis qui a fait un petit héritage…

— Hélas ! continua Hérouvel… la merveilleuse minute n'eut point de seconde, Mme Chesterpond ne refusa pas du tout de se souvenir de ce qui s'était passé. Au contraire, lorsque nous étions seuls, elle en parlait fort librement. Mais elle se dérobait obstinément à la récidive.

— J'ai obéi à ma conscience ! s'écriait-elle… J'avais juré de n'être pas ridicule… et que c'est vous qui auriez la chance ! Et voilà tout ! Car je déteste l'amour, petit French, je trouve que c'est stupide, que c'est brutal, que c'est grotesque, que c'est bon pour des animaux… et je n'ai pas juré de me rendre la vie insupportable !

Le Larcin

Nos trous de briques et de moellons, nos usages, nos situations, notre or, nos amours, vraiment, que touchons-nous qui ne soit un ahurissant miracle ? La plus banale destinée, la plus plate, évoluant entre ces hasards qui nous frôlent, nous giflent, nous

caressent, nous jettent en haut, en bas, si l'on y réfléchit dix minutes, on se sent devenir fou. Le miracle qui règle la vie du charcutier du coin ou du petit employé de ministère, c'est à perpétuité les Mille et une Nuits, la légende, l'histoire des fées, la baguette magique…

Ceci pour vous dire que je n'eus qu'un seul geste à faire — à propos — pour atteindre aux Himalaya du bonheur !

⁂

J'étais pour lors un petit cadet sans avenir, quoique d'assez bonne famille artésienne, vieille noblesse désargentée à qui ne demeurait qu'un piteux patrimoine, permettant tout juste de faire figure parmi de besoigneux hobereaux redevenus chefs de clans, seigneurs de cahutes.

Un soir que je rêvais, dans un salon ami, derrière un groupe de jeunes femmes, il parut une de ces blondes extraordinaires où le Nord a pétri toute la clarté que la peau, les cheveux et les yeux humains peuvent absorber. J'eus la sensation douloureuse et l'immense regret qui naissent devant la trop belle beauté, et, tout ce soir, je contemplai la resplendissante personne, je me saturai d'un poison subtil et charmant.

Elle se nommait Corisandre D…, elle possédait la superficie de plusieurs comtés en Écosse, elle aurait pu épouser des fils de rois. Elle m'était donc aussi inaccessible que la cime du Gaurisankar où nul pied d'homme ne se posa depuis le commencement du monde — et je passai une nuit passionnée, rageuse, douloureuse, à me souvenir d'elle.

⁂

Quelques jours plus tard, je fus chez mon bijoutier, pour un bracelet dont je voulais faire présent à une parente. Cet homme est d'une famille qui eut toujours affaire à la mienne, et quoiqu'il ait parachevé sa réputation de bijoutier célèbre, et que ma race soit au contraire ruinée, il nous garde le respect le plus profond. Au moment où j'entrai dans sa boutique, des acheteurs importants en sortaient ; il demeurait un certain nombre de bijoux sur le comptoir. Barnage ne les serra point, afin de se mettre plus vite à ma dispositon. Je lui exposais ma demande lorsque la porte se rouvrit ; je me sentis frissonner en reconnaissant cette Corisandre, dont je ne cessais de rêver. Elle était seule, vêtue de modestes vêtements sombres et elle s'assit, pour attendre, à un pas du comptoir. Dans ce moment, Barnage dut se détourner, et moi-même, n'osant regarder vers la jeune fille, je fis le même mouvement. Un bruit violent sur la chaussée, le choc d'une voiture fracassée attira notre attention d'une façon brusque…

Et nous vîmes, avec horreur, Corisandre D… qui glissait une pierre étincelante dans son corsage…

⁂

Barnage fit un geste sur lequel il n'y avait pas à se méprendre : il allait appeler la police. Je savais qu'il était impitoyable pour les voleurs, non par dureté, mais par conviction. Je ne lui laissai pas le temps de dire une parole. Mettant un doigt à mes lèvres, je fis signe que l'affaire ne devait avoir aucune suite — que pas même un mot de reproche ne devait être prononcé.

Tandis que se passait cette scène rapide, Corisandre était retombée en arrière sur son siège, pâle comme une morte et prête à défaillir. Je me précipitai, je lui offris le bras d'un air de supplica-

tion et d'humilité. Cela parut la ramener, Elle accepta mon appui, nous sortîmes de la boutique et, ne voyant trace d'équipage particulier, je fis mine de me diriger vers une voiture de remise qui attendait à deux ou trois cents pas.

— Je vous en supplie ! dit-elle alors d'une voix brisée, ne me quittez pas. Allons à pied… Je veux vous dire…

⁂

Je me sentis pénétré d'une volupté infinie. Que m'importait à moi qu'elle fût voleuse ou pire ? L'ivresse sacrée de sa présence était au-dessus de toute chose : elle émanait du mystérieux foyer où se crée l'amour, et, loin d'éprouver un recul, si léger fût-il, il y avait en moi une plus vive tendresse, une douceur éperdue, dont il semble que j'aurais aimé mourir.

Pendant que je goûtais l'enchantement de la petite main réfugiée sur mon bras, pendant que je respirais les cheveux éclatants, que j'entendais la robe bruire contre ma cheville, la divine voix éplorée disait :

— C'est mon mal, — le mal affreux qui me prend certains jours avec une telle force qu'on dirait qu'une main invincible s'est emparée de moi et m'entraîne. Cela commence à mon réveil ; je me débats de longues heures, puis la tentation devient si violente que c'est comme un mal physique. Je m'enfuis, seule, je rôde par les rues, j'hésite, jusqu'à ce qu'une espèce de sort me désigne l'entrée où il faut entrer… l'endroit où il faut que je pèche !

Elle s'interrompit : elle eut un court sanglot, tout de suite réprimé ; je sentis peser un peu la main ailée. Puis :

— Je ne fais d'ailleurs tort à personne ; car, avant même de rentrer, je mets le prix des objets volés dans une enveloppe que j'envoie par la poste… Jamais je n'avais été surprise… il a fallu le bruit soudain de cet accident…

Nous étions arrivés aux Tuileries. Elle me regarda bien en face ; la plus touchante candeur éclatait dans ses yeux de lumière, dans son visage de jeune déesse :

— Voudrez-vous bien venir me voir ?

Je lui jetai en silence un tel regard qu'elle ne demanda pas d'autre réponse.

— Votre carte ?

Elle partit.

⁂

Le lendemain, et bien des jours après, j'allai la voir. Présenté à son père, j'eus avec elle ces familières entrevues que permettent les mœurs britanniques. J'y perdis complètement le sens de la réalité ; Corisandre devint mon unique conception de l'univers. Plusieurs mois se passèrent, puis, une après-midi que nous marchions dans le jardin, elle dit :

— Je n'en puis plus douter. L'horrible choc que j'ai reçu m'a guérie de mon mal. Je n'ai pas eu une seule rechute, pas la plus légère tentation, au point que je ne puis même plus comprendre que j'aie pu être sujette à cette ignoble chose…

Nous fîmes quelques pas parmi les premières roses. La robe blanche de Corisandre faisait ployer des herbes, bruissait comme

un feuillage. Mon cœur défaillait, de douceur, de beauté. Tout à coup, tournant vers moi un visage énigmatique :

— Je vous dois une récompense, — fit-elle… — Sans vous, qui sait dans quelle aventure je serais tombée… Dites-moi ce que vous aimeriez le mieux en ce monde.

— Je ne puis vous dire ce que j'aime le mieux en ce monde, — murmurais-je tout tremblant… — car vous ne pouvez me donner… Mais si vous voulez seulement m'accorder ce que dans votre pays on accorde par simple amitié… vous aurez à jamais parfumé ma vie.

— Quoi donc ? fit-elle avec une légère malice.

Je le dis tout bas. Elle prit ma tête entre ses mains brûlantes ; je sentis sur mes lèvres l'amoureuse ardeur des siennes. Comme je chancelais, de délire, de volupté :

— Mais vous me direz pourtant ce que vous aimez le mieux en ce moment !

— Hélas ! je puis bien le dire, car il est sans conséquence de parler de la chimère : c'est vous-même !

Elle se tut, souriante, puis avec décision :

— Savez-vous ce que m'a dit mon père, quand je lui ai tout raconté ?

— Non.

— Il a dit que je ne pouvais maintenant plus épouser que vous… qu'il n'était pas possible que l'homme de notre monde qui avait vu mon crime fût autre chose que mon mari. Et moi…

— Et vous ?

— Moi que voulez-vous que je fasse, sinon lui obéir… puisque vous êtes précisément ce que j'aime le mieux au monde… avec mon père ?

⁂

Voilà comment la série des événements me donna pour épouse une voleuse à l'étalage.

La Haine de Soi

Non, répondit-il, je n'ai point à me plaindre du sort. Il m'est doux, secourable et prodigue de choses charmantes. Je porte en moi-même la mélancolie, et rien ne me sépare du bonheur qu'une fiction, une limite idéale, mais plus terrible que toutes les réalités.

Vous vous souvenez de mon enthousiasme, le soir où nous vîmes la petite Léa Dambère. Sa grâce touchante, sa bouche faite de beauté et de tendresse, la merveilleuse douceur de ses yeux profonds où se reflètent toutes les bontés divines de la femme, les cent façons qu'elle a de sourire et qui la métamorphosent comme des combinaisons de lumières, et cette petite façon languide qu'elle a de porter le sombre poids de sa chevelure, — tout me la rendait tellement chère qu'il n'y eut plus d'autre figure de femme auprès d'elle.

J'ai, vous le savez, une juste défiance de mon être. Je me sais d'aspect triste, et d'une tristesse terne, peu élégant de tournure et

de geste, le trait dur et la peau grise, la parole rare, difficile, aride, et tout à fait incapable des attentions gentilles qui pourraient compenser tant de démérites. Il ne pouvait donc être question pour moi d'aspirer à la main de cette incomparable personne. Je me contentais de l'admirer et de rechercher sa présence, mais comme on recherche un coin de soleil, un ombrage ou le murmure d'une fontaine. Peut-être ne l'aurais-je jamais connue autrement si le hasard ne s'était entremis dans l'aventure.

Son père eut une altercation au baccara, avec un ponte malhonnête. La scène fut violente, les mains se levèrent. J'intervins. Je pris fait et cause pour Dambère, — ce qui, d'ailleurs, était juste, — et j'eus la satisfaction de faire sortir le tricheur, un jus de réglisse des îles Baléares.

Cette petite affaire décida de ma vie. Le bon Dambère fut à l'excès sensible à mon procédé. Il voulut que je devinsse son ami et m'accabla d'invitations. Je pus alors me familiariser avec Léa, et l'amour se mit à forger mon cœur dans les longues présences et dans les terribles nuits où l'insomnie s'abat comme un oiseau des ténèbres.

Mais cet amour fut solitaire. J'entends que je n'en parlais jamais à ma divine amie. Je me satisfaisais à lui dire quelque parole, plus doucement qu'à mon habitude, et à me tenir silencieux auprès d'elle, Je n'avais aucune espérance de lui plaire, mais je conçus peu à peu, en la voyant insensible à la cour des autres hommes, le rêve de l'épouser. Longtemps, je tournai ce projet dans ma tête, avec une ardeur qui n'avait d'égale que ma sincère humilité. Et je serais peut-être resté éternellement dans l'incertitude, si le hasard d'un mot ne m'avait trahi, durant une causerie

avec Dambère. L'excellent homme montra la joie la plus violente et courut consulter sa fille. Il me donna réponse dans l'heure, avec l'effusion que vous lui connaissez, disant :

— Elle vous aime, cher ami… C'est le bonheur pour elle !

J'attribuai ces paroles à l'aveuglement de l'amitié.

Mais comme elles impliquaient le plein consentement de Léa, elles me donnèrent presque autant d'allégresse que si elles avaient été de tout point véridiques.

⁂

Nos fiançailles furent brèves et charmantes. Léa se montrait empressée à m'accueillir, à se tenir auprès de moi, — à l'exclusion de tout autre jeune homme. Elle m'écoutait avec un plaisir évident, et mon adoration de gratitude n'était guère moindre que mon adoration passionnée. Je voyais dans cette attitude une preuve évidente de la délicieuse bonté de mon amie. Jamais je ne crus à de l'inclination ; je lui parlais très peu d'amour, résolu à ne pas lui arracher un aveu de politesse.

Je tremblais beaucoup pour le terrible jour de l'hymen, et la nuit sacrée commença pour moi dans une sorte d'épouvante. Mais, tout au rebours de ma prévision, je trouvai une épouse soumise ; les plus tendres lèvres et les plus exquis bras tremblants répondirent à mon étreinte. Et comme la petite aube d'été se pressait argentine sur la fenêtre, je dis au brillant visage qui me souriait :

— Vous ne me détestez donc point, Léa !…

— Êtes-vous aveugle, mon cher époux ? fit-elle… Comment n'avez-vous pas vu que je ne me plaisais qu'auprès de vous seul parmi les hommes, — que tout mon être s'épanouit de bonheur en votre présence ?

L'aveu de cet amour me bouleversa. Les premiers jours du mariage, j'y répondis par une passion religieuse. Puis un sentiment étrange se mit à croître et m'absorba jusqu'à la manie : c'est que je ne devais pas être aimé par cette parfaite Léa, que cela était absurde et même injuste. Et, à mesure que grandissait cette impression, ma tendresse diminua pour ma femme. J'éprouvais, quand elle m'attirait contre sa douce poitrine, en même temps qu'une joie physique, une espèce de honte et de douleur morale. Ces caresses me semblaient contre la norme, et c'était comme si je commettais je ne sais quel faux en créature. Parfois aussi j'avais contre cette admirable jeune femme la vague haine qui nous vient au cœur lorsque nous voyons une très jolie fille devenir la maîtresse d'un homme laid et répulsif. Oui, véritablement, il m'arrivait de la détester pour l'inclination qu'elle avait vers ma personne, et je devais me contenir pour ne pas lui faire reproche de son mauvais goût.

⁂

Que vous dirai-je enfin ? Cette impression maladive est devenue chronique. Elle fait de moi un être profondément misérable. Car j'ai une soif ardente d'amour, un besoin frénétique d'adoration et il me serait impossible de transporter mon désir sur une autre créature que Léa. Elle seule m'apparaît belle, elle seule m'est l'emblème de toute grâce, de toute douceur et de toute volupté. Je ne puis l'aimer parce qu'elle m'aime, et je serais à l'instant dévoré par la passion la plus profonde si elle pouvait ne

plus ressentir pour moi que de l'amitié et du dévouement. Mais elle va m'aimant davantage à mesure que s'avancent les années, et mon mal est sans remède.

La Petite Cousine

Messieurs, faites vos jeux !

Il faisait chaud. Une lueur crue s'échappait des poires électriques, et les joueurs, avec des yeux mornes ou frénétiques, disposaient l'or, les jetons et les billets sur les tableaux fatidiques. L'espoir dilatait quelque visage blafard, la crainte contractait quelque lèvre ardente, un sombre sourire tressaillait au coin d'une paupière.

Jacques Lemoyne considérait un jeune homme qui perdait. Le malheureux était livide. Ses beaux yeux jaunes et frais respiraient l'épouvante à chaque reprise, des gouttes de sueur se formaient sur sa tempe, sa main tremblait convulsivement.

— N'est-ce pas sa dernière nuit ? fit mélancoliquement Lemoyne… Il me rappelle cette heure de ma jeunesse où le suicide me guettait le long des boulevards… Le jeu m'avait tout pris… l'amour…

— …allait t'achever ! ricana Servaise…

Lemoyne haussa les épaules :

— L'amour me sauva !… L'amour sut vaincre à la fois le jeu et la mort… mais non comme on l'entend d'ordinaire !… Ah ! ce n'est pas devant moi qu'il faut comparer les ravages de la femme

à ceux de la table verte ! La femme pour moi est divine… je ne lui dois que beauté, joie, courage, honneur !…

⁂

J'étais alors un grand garçon qui ne désirait rien tant que bien faire, mais doué d'une volonté faible. Vif comme un lévrier, étourdi comme un singe, je passais ma vie à contrevenir à mes résolutions. Néanmoins j'avais réussi à décrocher l'agrégation, et même j'étais de moitié dans une découverte qui, depuis, a fait son chemin dans le monde. De cette découverte, je n'avais eu que l'idée première. Seul, j'aurais été complètement incapable de mener la chose à bonne fin. Heureusement mon ami Lacaze, grand bûcheur et expérimentateur subtil, avait su tirer l'or de sa gangue. Bref, nous possédions le moyen de faire fortune, mais il nous fallait un capital de départ, et nous étions pauvres comme Job. Mon oncle Charles offrit les dix mille francs indispensables. C'étaient toutes les économies de ce brave homme qui subsistaient d'une rente viagère. Il les risquait sur une idée à laquelle il ne comprenait pas grand'chose — mais l'oncle Charles était l'idéal des oncles. C'est lui qui m'avait élevé depuis la mort de mes parents, et je ne crois pas que mon père eût pu montrer plus de tendresse et d'abnégation. Malheureusement, il n'était pas observateur, toutes mes frasques n'avaient pu l'engager à se défier de mon caractère.

Au lieu de s'occuper de l'emploi des dix mille francs, il commit l'imprudence de me les remettre… Or, à tous mes défauts ; je joignais la passion du jeu, et, le soir même où j'avais reçu les billets, j'eus la fatale imprudence d'entrer dans un tripot où j'avais déjà perdu pas mal de louis. Je ne vous conterai pas ma mésaventure par le menu. Ce genre de récit a été si admirablement fait par les

hommes de lettres, que vous n'avez qu'à vous remémorer un des dix ou quinze chefs-d'œuvre de l'espèce pour imaginer comment, de louis en louis, puis de billet en billet, je me trouvai, au matin, nettoyé comme un os de côtelette livré à un caniche. Pendant trois heures je me promenai le long des quais avec l'idée d'en finir. Puis j'eus l'envie de revoir encore une fois le digne homme qui m'avait si tendrement élevé, et je remis mon suicide jusqu'à l'après-midi.

⁂

Il n'était que sept heures quand je rentrai au domicile. Mon oncle dormait encore ; le sommeil était son péché. Je ne trouvai que la vieille Anaïs, qui cumulait diverses fonctions domestiques, et ma petite cousine Henriette. Cousine si l'on veut, d'ailleurs. Dans le fait, Henriette appartenait à la famille de ma tante et n'avait, par conséquent, aucun lien de race avec moi. C'était une étincelante fille de dix-sept ans. Un teint de muguet, des yeux fins, nuancés, qui, derrière la grille de soie des cils, jetaient une mystérieuse lumière turquine, une taille de marquise et les mains d'une princesse de Van Dyck. Orpheline comme moi, l'oncle Charles l'avait accueillie depuis une année.

Elle me vit pâle, défait, les yeux creux et se mit à me considérer avec attention. Je voulus me réfugier dans ma chambre, mais elle me retint :

— Dites-moi ce qui vous est arrivé, fit-elle d'une voix douce.

Il y a des moments où la confidence jaillit des âmes comme la lave du volcan. Je dis tout, hâtivement, fiévreusement, puis j'éclatai en sanglots. Elle me regardait avec une pitié profonde.

Après un long silence, elle dit :

— Vous avez affreusement mal agi… non à cause de vous, mais à cause de notre oncle et de votre ami… Il y aurait un moyen de réparer le mal… Regardez-moi… est-ce que je vous déplais ?

Je la regardai, stupéfait. À travers ma douleur, quelque chose de doux et de puissant palpitait comme une étoile dans l'orage. Je dis tout bas :

— Vous me plaisez infiniment !

— Alors, vous m'épouseriez !

C'était si inattendu, si bizarre, que je restai bouche bée.

— Eh oui ! fit-elle avec un peu d'impatience… je ne suis pas très riche, mais enfin j'ai une dot. En m'épousant, vous seriez sauvé… et doublement sauvé car je crois que je pourrais avoir de l'influence sur votre caractère…

Le cœur me battit. Elle me parut divine — et, dans l'émotion de cette minute, le goût que j'avais pour elle sembla grandir soudain, comme on dit de ces plantes de l'Inde qui sortent en une heure de la terre.

— Mais vous ne m'aimeriez pas ! m'écriai-je… je suis digne de votre mépris.

Elle fixa sur moi ses beaux yeux sincères :

— Que non… je suis bien sûre au contraire que je vous aimerai… je suis sûre que je serais heureuse de lutter avec vous pour vaincre la faiblesse de votre volonté….

Elle sourit, avec la malice charmante de la femme, et reprit :

— Eh bien ! différez votre réponse. Promettez-moi seulement de vivre quelques jours… et, ce soir, retournez au jeu… « pour la dernière fois ». Vous jouerez pour moi… ce sera comme si vous débutiez… Voici mon enjeu.

Elle me tendit sa petite bourse qui contenait quelques louis.

⁂

Le soir, je jouai les louis d'Henriette. Une chance presque constante me favorisa. À deux heures du matin, je rentrais avec dix mille francs. Henriette m'attendait. Elle prit l'argent et me dit :

— Me voilà votre associée… Je commandite votre affaire…

Je voulus répliquer, mais elle me regarda avec cette douceur impérieuse à laquelle depuis cette nuit je n'ai jamais pu résister, et qui tout ensemble m'engourdit et me remplit d'adoration.

— Il sera fait comme vous le voudrez, murmurai-je.

Elle me tendit sa petite main ; j'y posai ardemment ma lèvre : l'amour était venu qui devait remplir toute ma vie.

⁂

Je ne vous apprendrai pas que j'ai fait fortune, ajouta rêveusement Lemoyne. Mais qu'est la fortune au prix du bonheur que j'ai dû à la petite orpheline qui voulut être ma femme. Par elle ma vie fut étrangement belle et émouvante. Elle me donna la volonté que je n'avais pas, un amour magnifique et délicieux, des joies prodigieuses : après quinze ans de mariage, je l'aime autant que le premier jour.

Transposition

À Jules Lemaître.

Il faut, dit-il, savoir transposer sa vie. Si vous avez du génie, il est bon que vous jouissiez de votre propre génie, et de votre charme, si la nature vous a doué de charme. Mais pour toute faculté qui est en vous terne ou faible, et de même pour toute chose que vous ne pouvez atteindre, le bonheur est de transporter votre désir dans un autre être plus brillant ou plus heureux. Si cela vous paraît obscur et chimérique, mon récit vous l'éclaircira et, j'espère, vous en fera admettre la possibilité.

⁂

Je crois que peu d'hommes ont aimé aussi profondément que j'aimais, vers ma vingt-deuxième année, Marguerite C... Pendant dix-huit mois, j'avais subi en silence le délice et la torture de cette passion. Je parlai enfin et je fus, hélas ! éconduit de telle sorte qu'il fallait renoncer à toute espérance. Pendant une semaine, je rôdai comme frappé de folie, et je fus plusieurs fois sur le point de me suicider. Le seul souvenir de mon cousin Marcel Jurbise m'en empêcha. Nous avions l'un pour l'autre, depuis l'enfance, une affection fervente. Marcel était de tous points un être exquis. Il y avait autour de lui comme un rayonnement de sympathie et de séduction. Le visage le plus mâle et le plus aimable, de grands yeux de feu et de pitié, les mouvements les plus élégants, les plus aisés et les plus simples, — et avec cela un grand cœur, un merveilleux pouvoir de consolation, un naturel dans la bonté qui répandait une sorte de chaleur « psychique » : tel était Marcel.

Il me rendit ma peine supportable ; il me rendit à la vie. Nous avions des goûts et des facultés semblables et nous admirions presque les mêmes choses. Et dans le beau pays qu'habitaient les Jurbise — pays d'eaux vives, de forêts et de ravissantes collines — je n'oubliais pas ma misère, mais je m'y résignais.

Toute cette tranquillité, si péniblement acquise, s'écroula le jour où Marguerite et ses parents parurent dans le pays. Non seulement il me fallut subir leur présence, mais, liés avec les Jurbise, ils vinrent au château et y dinèrent plusieurs fois. J'aurais dû fuir. Je n'en eus pas la force. Il me semblait n'avoir pas encore aimé Marguerite à ce point, avec cette violence sombre, cette ardeur mortelle. Plus encore que naguère, j'avais la sensation d'être retranché du nombre des vivants. Et j'errais par les fraîches collines, comme un prisonnier dans sa cellule obscure.

Un matin, je marchais au bord de la rivière, ressassant mon éternelle rêverie. Le temps était clément, une dorure charmante couvrait les eaux et les arbres plus d'à moitié défeuillés. Je finis par m'asseoir dans un petit bosquet, d'où je pouvais voir passer les gens sans être visible moi-même. Et tandis que j'essayais de lire une page des Mémoires d'Outre-Tombe, j'entendis le bruit de plusieurs pas. Je relevai la tête. Je vis approcher mes deux oncles, Marcel, Marguerite et sa mère. Ils marchaient lentement et ils s'arrêtèrent tous sur un petit promontoire dont la vue est ravissante, Marcel se tenait auprès des deux dames. Il expliquait quelque chose ; je me souviens que j'admirais ses gestes, sa silhouette harmonieuse, et que j'étais près de lui. Je distinguais les moindres jeux de sa physionomie quand il se tournait dans la direction du bosquet.

Tout à coup une pensée me traversa comme un courant électrique : Marguerite n'allait-elle pas être prise par le charme de ce magnifique jeune homme ? Et que deviendrais-je s'il l'aimait, s'ils s'aimaient ?

Àcette idée, une agitation frénétique s'empara de mes fibres. Mais ce n'était aucunement ce que moi-même j'attendais. D'abord quelque chose de trouble, de vague, une sorte d'angoisse étrange. Puis une joie obscure, puis la peur de l'impossible. Sur toute chose, un étonnement profond, et pourtant une compréhension « à vol d'oiseau », planante, rapide. Surtout, aucune trace de jalousie. Je voulais que l'on admirât Marcel, je cherchais, dans le sourire de Marguerite, la trace d'une inclination. Et, pour tout dire enfin, je commençais à renoncer pour moi-même à l'amour, — je déléguais à mon frère d'élection le soin de « nous assurer la présence de celle que j'aimais. »

⁂

Je craignis d'abord de m'être trompé sur mes sentiments, je me préparai à une réaction de jalousie. Cette crainte fut vaine. À mesure que les jours s'écoulaient, je trouvai plus vif et plus net mon désir de voir unis Marcel et Marguerite, j'appris mieux à goûter le rêve de l'amour transposé.

Un jour que nous nous promenions dans la vallée du Trinquelain, Marcel et moi, je ne pus y tenir davantage. Je dis brusquement à mon compagnon :

— Est-ce que Marguerite ne te plaît pas ?

Il me jeta un regard étonné et répondit avec calme :

— Mais si, elle me plaît. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je voudrais qu'elle te plaise beaucoup, répondis-je avec véhémence.

Il s'arrêta, il resta un bon moment à m'examiner, puis il reprit, mélancolique :

— Ton accent est étrange et m'inquiète, J'espère que je n'ai rien fait qui te fasse de la peine ; j'espère surtout que tu as une confiance entière en ton ami.

Il m'avait posé ses mains sur mon épaule. Son beau visage respirait la tendresse et la volonté. Je baissai la tête. Mon cœur battait comme un torrent contre le roc.

— Marcel, je serais bien heureux si tu pouvais aimer Marguerite !

— Mais tu l'aimes, toi ! cria-t-il d'une voix tremblante.

— C'est parce que je l'aime ! Toi seul peux m'assurer sa présence !

— C'est de la folie ! dit-il avec agitation.

— C'est ma seule chance de bonheur !

Je repris son bras, je me mis à lui parler avec une ardeur qui valait toutes les éloquences. Il m'écouta longuement. Il était très troublé. Quand nous revînmes, il répondit enfin :

— Je n'ai jamais rien entendu de plus extraordinaire. Et, pourtant, cela me pénètre. Mais je ne sais que répondre. Rien ne m'avait préparé à cette confidence. Et l'idée d'aimer cette jeune fille ne pouvait me venir : il suffisait qu'elle te fût chère pour que je perdisse jusqu'au sentiment de son charme. Car ce n'est qu'une

demi-amitié que celle qui a besoin de fuir une tentation : une amitié parfaite empêche la tentation de naître… Je ne sais donc rien de ce que je ferai, cher Jacques… Il faut me laisser le temps de voir en moi-même et de m'assurer que tu ne te trompes pas sur tes sentiments véritables !

⁂

Quelques semaines passèrent. Je reparlai plusieurs fois à Marcel de mon vœu. Il m'écoutait avec une sorte d'angoisse, toute son attention tendue. Il m'observait aussi, il s'inquiétait de mes moindres impressions.

Enfin il se décida à montrer quelque empressement auprès de Marguerite. Il n'eut qu'à paraître : ce jeune cœur lui appartint presque sans lutte. Je pouvais voir l'amour croître sur le délicat visage et remplir de lumière les beaux yeux. Si quelque jalousie avait pu naître en moi, c'est alors qu'elle serait venue. Mais, au rebours, j'éprouvais la joie la plus vive. J'avais véritablement remis mon sort entre les mains de mon ami. L'heure du dénouement arriva. Marcel hésitait encore. Je le pressai de toute mon énergie, je réussis enfin à le persuader que mon bonheur dépendait de sa seule résolution. Il demanda la main de Marguerite.

⁂

Trois ans se sont écoulés. Ma vie est aussi parfaitement heureuse que le permet la fragilité humaine. Je ne sens plus la nécessité d'une compagne. J'ai mis toute ma part d'amour dans ces deux êtres exquis qui vivent avec moi ; j'aime leurs enfants autant que j'aurais pu aimer les miens propres. Les événements de

leur existence sont tout ce qui me passionne en dehors de mes travaux philosophiques.

Et j'ai compris le sens de toutes les misères humaines venues de la seule disproportion entre le but et les efforts. La suprême sagesse est de vivre en autrui les beautés que nous ne pouvons manifestement vivre par nous-mêmes, et, tout en concentrant notre énergie à développer ce que nous avons de perfectible, de faire nôtre, par l'amour, la grâce et la supériorité du prochain.

Le Mauvais Œil

Comment, s'écria Lucien de Tresmes, vous ne savez pas que la marquise de Palafarre a le mauvais œil, vous ignorez que cette délicieuse petite femme ne peut pas contempler une automobile sans que le chauffeur soit pris de la fièvre de vitesse, ni un ténor sans que le malheureux exhale à l'instant tous les crapauds de la création ? Croyez-vous que ce soit sans motif qu'elle marche dans la vie en cachant ces yeux enchantés où se mêlent les reflets lapis-lazuli du lac Majeur, les feux changeants des lucioles et de petites étincelles émeraude qui sont comme les fléchettes d'un microscopique Eros. Par bonheur, il y a une gradation dans les effets de ces beaux yeux. Quand la marquise ne jette qu'un regard furtif, il n'arrive qu'un tout petit accident plutôt ridicule : aussi, ma foi ! ne résiste-t-elle pas toujours à faire trébucher un « smart » qui paonne, à faire chavirer la perruque d'un chauve ou à réduire au bafouillage un causeur trop pénétré de son apostolat.

Quand le regard se prolonge, cela peut devenir grave ! Mais la petite marquise est humaine jusqu'à la miséricorde. Elle n'a jamais jeté un long coup d'œil que sur Jacques de Vair, ce misérable qui se conduisit si lâchement avec Mme de T… : Jacques de Vair s'est cassé une guibolle et il lui pousse un nez truffé, un vaste nez de vieux cocher de fiacre.

⁂

C'est pour la marquise elle-même que son regard est le plus funeste. Elle ne peut se mirer sans encourir des risques redoutables. Elle les devine, elle les flaire, elle les subodore, elle baisse d'instinct ses longs cils dès qu'un de ces meubles néfastes reluit dans son voisinage. Chez elle, on ne trouve que de minuscules psychés, toutes ornées d'un attirail de cornes de corail… La marquise est pleine aussi de rancune contre les lacs, les fleuves, les sources, voire contre les humbles et éphémères flaques d'eau. Il faut que la nécessité l'y contraigne, pour qu'elle sorte un jour de pluie.

⁂

Je ne vous apprendrai pas qu'il y a déjà plus de trois ans que Mme de Palafarre est veuve. Tout Paris a admiré son long deuil de blonde, son culte attendrissant pour le digne Palafarre et son aversion pour les flirts, qui eussent profané la mémoire de l'époux trépassé. Peut-être, au fond, craint-elle d'avoir « jettaturé » le malheureux homme — chose improbable, puisque Palafarre, à l'âge de quarante-cinq ans, était plus vieux, plus branlant, plus déchaussé que le père Chevreul le jour de son centenaire.

Quoi qu'il en soit, l'éblouissante personne repoussait dédaigneusement tous les hommages. Jeune, ardente, et si désirée, elle vivait comme les saintes femmes du martyrologe, abstraction faite, bien entendu, de l'amour du rance qui caractérisait ces vertueuses créatures. Et dans sa douleur, elle se réjouissait d'être mortelle. Cependant, elle finit par s'émouvoir de la passion religieuse que lui avait vouée notre camarade Henri de Sérac.

⁂

Ce jeune homme se mourait positivement d'amour, comme aux temps chevelus. Chaque mois son tailleur était forcé de réduire la dimension de ses complets et de ses redingotes. Ses joues étaient creuses, ses yeux pleins de ce feu sombre que nous signalent les anciens romanciers, et qui est plutôt un feu vert ; une bague de famille qu'il portait d'habitude persistait à quitter son annulaire…

La chance voulut que le désespoir allât à son genre de beauté. Il portait à merveille les moustaches tombantes et les soupirs, il était charmant de maigreur et plein d'élégance dans sa démarche languissante. La marquise n'était pas insensible à un si beau chagrin. Elle eût tout fait pour consoler Sérac, hors, précisément, ce qu'il désirait qu'elle fit. Au risque de se compromettre, elle lui permettait de longues visites en tête-à-tête, au cours desquelles elle essaya d'enchanter sa peine par de douces paroles amies, tandis que, de son côté, il s'entraînait à l'art de cambrioler les lèvres de Mme de Palafarre.

Elle devenait rêveuse, et plus rêveuse quand le jeune avril se mit à brosser les décors du bois de Boulogne. Il lui arrivait de soupirer tout comme le pauvre Sérac lui-même. Elle sentait

quelque chose de perfide, de doux et de violent l'envelopper par les jours capricieux où le soleil jouait à cligne-musette avec de frais nuages transparents comme des coquilles et blancs comme des cygnes… Mais, songeant que ç'aurait été un grand malheur que d'offenser les mânes valétudinaires de feu Palafarre, elle s'accrochait à sa vertu, comme le lierre symbolique au vieux mur.

⁂

Un matin Henri se fit introduire à la faveur d'un fallacieux prétexte. La marquise venait de prendre son bain ; il se dégageait d'elle ce charme supplémentaire, si j'ose dire, qui résulte du contact prolongé de l'eau tiède et d'une jolie femme. Le jeune homme huma les parfums qui s'élevaient d'elle, considéra le buisson clair des grands cheveux épinglés à la diable et le cou rond, comme baigné d'un brouillard voluptueux. Il se jeta à genoux, mit une lèvre véhémente sur les petits pieds vêtus de satin blanc et se répandit en supplications.

La marquise était fort troublée. L'imprévu, la langueur du bain, le divin printemps qui palpitait contre les vitres, et cette pitié traîtresse qui dissout la volonté des femmes, tout s'unissait contre elle. Vaillante, elle luttait tout de même, et déjà, elle se reprenait — elle repoussait la tête de l'amoureux…

Brusquement, elle poussa un cri d'effroi. Elle venait de s'apercevoir elle-même dans un petit miroir que Sérac avait brusquement tiré de sa poche et qu'il braquait sur le divin visage… Prise au dépourvu, elle n'avait pas fermé des yeux à temps ; elle s'était même, dans l'excès de son trouble, jeté un regard très aigu… Maintenant, il était trop tard : un malheur me pouvait être évité ! Et peureuse, et bouleversée, la marquise choisit d'instinct le mal-

heur le moins redoutable, le seul malheur qui ne fasse pas souffrir une faible femme…

Avec un grand frisson, avec une plainte tendre, elle se laissa envelopper dans les bras d'Henri, elle abandonna ses cheveux, elle abandonna sa bouche, elle abandonna sa personne au sort inexorable…

L'Effarant Scrupule

Si vous voulez voir de jolies Allemandes, c'est en Saxe qu'il les faut aller trouver, fit pensivement Latour. Il y a là des pièces étonnamment réussies par le grand potier. Bien entendu, c'est à condition que vous aimiez les chairs éclatantes, les cheveux ruisselants de lumière, les yeux très bleus, très tendres, très frais : la Saxe foisonne de ces jolies filles, qui mériteraient leur Watteau et à qui il ne manque, en général, que l'art de faire valoir leurs grâces.

J'en parle savamment ; j'ai vécu une demi-douzaine d'années dans ce pays où un oncle émigré m'a laissé en héritage trois à quatre mille hectares de sites délectables. Vers le déclin du règne de Jules Grévy, je séjournais dans une petite ville de la Saxe Orientale qui est particulièrement riche en femmes exquises, dont des épingles ne tiennent la vertu que tout juste. Je m'étais mis en pension dans une famille, trouvant ce mode de vie aussi agréable que riche en imprévus. Mes hôtes étaient de braves gens. Le père, beau géant à barbe fleurie et à la face de Gambrinus, tenait je ne sais quel emploi dans une maison de banque ; la mère, à quarante ans, montrait des bras si tendres, des yeux si

jeunes et un visage si appétissant que vous en eussiez encore fait vos choux gras ; et les trois filles promenaient par les chambres une fête de chairs lumineuses et de contours exaltants. On ne pouvait avoir de plus beaux yeux ingénus avec de plus troublants sourires, ni des bouches plus innocemment sensuelles. En somme, la maison fleurait bon la chair fraîche et j'y passais volontiers le plus clair de mon temps, rien qu'à me sentir frôler par toutes ces femmes brillantes, étant à l'âge où ce genre d'émotions ne connaît guère la satiété.

D'abord, mon admiration et mon désir flottèrent ; je me satisfis de souhaits aussi indécis que les fumées qui s'évadaient de ma pipe de porcelaine. Ensuite, je m'aperçus que j'avais une préférence décisive pour Hilda, l'aînée des filles, préférence qui devint si rapidement de l'amour que j'en dédaignais les charmes nonchalants et pleins d'indulgence de la maîtresse du logis, la gnädige Frau Koënig, qui n'aurait élevé que de faibles objections contre une volonté ferme.

Quant à la petite fraulein, elle montra qu'elle avait des principes. La cour que je lui fis ne rencontra aucune bégueulerie, mais une résistance calme, nette, avisée. Hilda ne se donna pas la peine de me fuir. Après mes aveux, appuyés de stratégies impérieuses, elle revint comme avant dans ma chambre, avec ses bras nus et, le matin, ses grands cheveux en partie dénoués sur son épaule. Elle ne daigna pas même refuser ses joues et parfois, lorsque je m'y prenais doucement, ses lèvres, mais elle sut le faire avec une dignité décourageante. Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que les mœurs ne sont pas sauvages dans ce gentil pays, surtout du côté des femmes. Les Saxonnes, sans être très sensuelles, et tout en gardant une notable pureté d'âme, ont l'air

d'être si flattées par l'amour qu'on leur témoigne qu'elles ne savent proprement comment s'y dérober sans inconvenance. J'avais donc assisté à beaucoup de faiblesses ; je savais qu'elles ne gâtent pas l'avenir des petites fraulein comme elles feraient pour celui de nos jeunes filles. Les résolutions de Mlle Koënig ne me parurent donc point irrévocables. Je persévérai. Mais après quelques mois, il fallut bien me rendre à l'évidence ; je commençai, avec découragement, à rendre justice à cette vertu si vigoureuse et si souple.

⁂

Les choses en étaient là, lorsque je m'aperçus avec rage que Hilda avait un amoureux. C'était un magnifique gars teutonique, dont les cheveux poussaient à près de deux mètres du sol, illustre par le nombre de chopes qu'il arrivait à distiller dans un soir, et par les innombrables saucisses dont il les consolidait. À ne vous rien celer, ce jeune homme pratiquait la charcuterie : il aspirait, dans sa profession, à de hauts destins. Une boutique des environs, éblouissante et puissamment achalandée, excitait ses convoitises. Les vieux qui la détenaient, cherchaient acquéreur, las d'un demi-siècle de travaux passés dans la cochonnaille. Ils eussent traité pour vingt mille marks comptant, et environ deux fois autant payables en une dizaine d'années. L'affaire était sûre, et même, un homme doué du génie charcutier pouvait lui donner une extension merveilleuse. Or, j'appris de mon hôte que l'amoureux disposait de huit mille marks, que Hilda en aurait à peu près six mille et qu'ainsi il en manquait six mille pour conclure l'affaire et le mariage :

— C'est grand dommage, soupirait Herr Koënig… les jeunes gens s'aiment. Mais il est juste que Friedrich ne sacrifie pas sa

fortune au sentiment. Je crains qu'il n'aille à la recherche d'une autre fiancée.

Cette confidence me laissa rêveur. Et comme j'observais que Hilda devenait triste jusqu'à en pâlir, je me sentis envahir par des idées héroïques. Puisqu'aussi bien je n'avais rien à espérer, — et si j'en étais marri, je n'en ressentais guère d'amertume, ne pouvais-je me fendre de quelques milliers de marks en faveur de ma bien-aimée ? Outre que c'était pour moi une somme minime, la douceur et la politesse de cette délicieuse fille méritaient une récompense. Je ne balançai pas longtemps ; je déclarai un soir au père Koënig que j'avancerais volontiers six mille marks à fonds perdus, à l'ambitieux charcutier, après quoi je m'en allai à la brasserie d'où je rentrai assez tard dans la soirée.

Le lendemain matin, à mon réveil, Hilda vint comme d'habitude m'apporter mon chocolat et mes tartines au beurre. Elle était rayonnante, elle m'enveloppa de son plus frais regard et me dit d'une voix qui tremblait :

— Ah ! monsieur, vous êtes un dieu pour nous !... et vous me sauvez la vie, car ce m'aurait pas été une vie que de vivre loin de Friedrich !

Elle disposa le chocolat, les tartines et la confiture selon une ordonnance immuable et repartit.

— Monsieur, vous pouvez être bien sûr que Friedrich vous rendra fidèlement cet argent. C'est un honnête homme et puis il fera de bonnes affaires... Si vous saviez comme il connaît bien son métier. Oui, monsieur, il n'y a pas dans tout le pays un charcutier comme lui... Nous aurons la plus riche boutique de la ville !

Elle parlait avec exaltation, pleine de son sujet ; la roseur qui s'épandait sur ses joues, le feu subtil qui fusait de ses yeux lapis-lazuli, la rendaient plus charmante : on eût dit quelque angélique héroïne s'enthousiasmant pour la gloire d'un poète ou la grandeur de sa patrie. Puis, elle baissa les yeux, se croisa les mains ; une ingénuité adorable émana de toute sa gentille personne.

— Mais, monsieur, fit-elle… nous avons honte ; pourtant. Vous êtes un étranger pour nous ; vous ne nous devez rien : nous voudrions bien ne pas accepter un tel service sans vous prouver notre reconnaissance…

— Vous ne me la prouvez que trop, mon enfant ! fis-je avec l'attendrissement qu'il seyait d'éprouver devant cette jolie fille émue…

— Écoutez, monsieur, reprit-elle à demi voix… Friedrich et moi nous serions désolés d'accepter cela sans rien faire en échange…

— Mais, m'exclamai-je avec chaleur, vous me le rendrez, cet argent, et nous serons quittes !

— Oh ! non, monsieur, nous ne serons pas quittes ! Vous ne pouvez pas savoir, après tout, vous ne connaissez pas la charcuterie, et, pour vous, c'est comme si vous placiez votre argent à fonds perdus ! Vous le faites pour nous, seulement, et Friedrich a dit que c'est notre devoir de vous faire un grand plaisir… Alors, si vous ne m'avez pas trop flattée, monsieur… il n'est pas impossible de vous prouver notre reconnaissance.

Je me frottai les yeux, dans l'ahurissement de ce que je croyais comprendre. Mais elle me regardait, rougissante, et douce, et

soumise, si bien qu'il fallut se rendre à l'évidence. Comme je ne suis tout de même pas un saint, ma foi ! je succombai à cette tentation si étrange et si charmante — et je n'eus pas à le regretter, puisque Friedrich et Hilda vécurent très heureux, eurent une pannerée de beaux enfants frais, goûtèrent enfin toutes les joies que peuvent donner l'amour conjugal et une charcuterie puissamment achalandée.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Coffre-fort_%28Rosny_a%C3%AEn%C3%A9%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.